

LAWRENCE
BLOCK
**L'AMOUR
DU METIER**



Lawrence Block

L'AMOUR DU MÉTIER

Roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JEAN
ESCH

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION DIRIGÉE PAR ROBERT PÉPIN

Titre original : *Hit Man* Éditeur original : William Morrow © 1998
by Lawrence Block ISBN original : 0-688-14179-X isbn 2-02-
034974-4

© Éditions du Seuil, mars 2000, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

dédié à Evan Hunter

Remerciements

Keller se déplaçant pas mal, il est peut-être approprié que son créateur se soit montré aussi péripatétique que lui lorsqu'il rédigeait la chronique de ses aventures. Il est à ce titre heureux de saluer les endroits suivants, où diverses parties de ce livre furent écrites : le Virginia Center for the Creative Arts de Sweet Briar, Virginie ; la Fondation Ragdale de Lake Forest, Illinois ; la Park Plaza Motor Lodge de Johnson City, New York ; le SS *Nordlys*, dans les eaux territoriales norvégiennes ; la maison d'Emilie Pœ Wood, à Lucedale, Mississippi ; le vol 214 de Continental Airlines reliant Houston à Newark ; et, à New York City, les Writers Rooms de Waverly Place et d'Astor Place, le Peacock Caffè de Greenwich Avenue, le Caffè Lucca de Bleecker Street et l'antenne Donnel de la New York Public Library.

Toute ma reconnaissance et tous mes remerciements vont aussi aux périodiques dans lesquels certaines aventures de Keller parurent sous une forme légèrement différente : *Murder on the Run*, recueil de nouvelles publiées par les membres de l'Adams Round Table ; *Murder is my Business*, anthologie préparée par Mickey Spillane et Max Allan Collins ; et, bien sûr, *Playboy*.

1

Répond au nom de « Soldat »

Keller prit un vol United pour se rendre à Portland. Entre New York JFK et Chicago O'Hare, il lut un magazine, puis il déjeuna pendant l'escale et regarda le film durant le trajet Chicago-Portland. Il était 14 h 45, heure locale, lorsqu'il descendit de l'appareil avec son bagage à main. Il n'avait qu'une heure à attendre avant la correspondance pour Roseburg.

Mais en apercevant la taille de l'avion, il se rendit au comptoir Hertz et annonça qu'il désirait louer une voiture pour quelques jours. Il montra son permis de conduire et une carte de crédit, moyennant quoi on lui confia une Ford Taurus avec 4 000 kilomètres au compteur. Il ne prit même pas la peine d'essayer de se faire rembourser son billet Portland-Roseburg.

L'employé de chez Hertz lui expliqua comment rejoindre l'autoroute 1-5. Keller pointa la voiture dans la bonne direction et régla le limiteur de vitesse 5 km/h au-dessus de celle autorisée. Tout le monde roulait bien plus vite que ça, mais il n'était pas pressé et ne tenait pas à ce

qu'on regarde de trop près son permis. Ce document était certes parfaitement valable, mais pourquoi chercher les ennuis ?

Il faisait encore jour quand il emprunta la deuxième bretelle de sortie pour Roseburg. Il avait une réservation au Douglas Inn, un hôtel Best Western situé dans Stephens Street. Il n'eut aucun mal à le trouver. On l'avait installé dans une chambre du rez-de-chaussée donnant sur la rue, il demanda qu'on la change contre une autre en étage à l'arrière du bâtiment.

Il défit ses bagages et prit une douche. Dans l'annuaire téléphonique figurait un plan du centre-ville ; il l'étudia pour se repérer, puis il arracha la feuille et l'emporta quand il sortit faire un tour. La petite imprimerie se trouvait à quelques centaines de mètres de là, dans Jackson Street, à deux numéros du coin de la rue, entre un débit de tabac et un photographe dont la vitrine était remplie de photos de mariage. Une pancarte dans la vitrine de l'imprimerie Quick Print proposait une offre spéciale sur les faire-part de mariage, sans doute pour attirer l'attention des futurs mariés qui venaient discuter avec le photographe d'à côté.

Le Quick Print était fermé, évidemment, tout comme le débit de tabac, le photographe et la bijouterie à crédit installée à côté du photographe et, pour autant que Keller pouvait en juger, tous les autres commerces du quartier. Il ne s'éternisa pas. Deux rues plus loin, il dénicha un restaurant mexicain à l'aspect assez miteux pour être authentique. Il acheta un journal local au distributeur

situé devant l'entrée et le lut en mangeant ses enchiladas au poulet. La nourriture était bonne et ridiculement bon marché. Si ce restaurant se trouvait à New York, pensa-t-il, tout y serait trois ou quatre fois plus cher et les gens feraient la queue pour y manger.

La serveuse était une blonde fluette, pas du tout mexicaine. Cheveux courts, lunettes de grand-mère et dents en avant, elle arborait une bague de fiançailles au doigt approprié – un minuscule solitaire. Il se demanda si elle l'avait choisie avec son fiancé chez le bijoutier à crédit. Peut-être le photographe prendrait-il les photos de leur mariage. Peut-être aussi demanderaient-ils à Burt Engleman d'imprimer leurs faire-part. Travail de qualité, prix raisonnables et service assuré.

Le lendemain matin, Keller retourna au Quick Print et regarda à l'intérieur à travers la vitre. Une femme aux cheveux châtain était assise à un bureau en métal gris ; elle parlait au téléphone. Un homme en bras de chemise se tenait devant une photocopieuse. Il portait des lunettes rondes à monture d'écaille et ses cheveux étaient taillés en brosse sur son crâne en forme d'œuf. Sa calvitie naissante le vieillissait, mais, Keller savait, il n'avait que trente-huit ans.

Keller s'immobilisa devant la vitrine du bijoutier et imagina la serveuse et son fiancé en train de choisir leurs bagues. Ils voudraient un bel échange d'anneaux, évidemment ; il y aurait quelques mots gravés à l'intérieur des alliances, des mots que personne d'autre ne

verrait. Habiteraient-ils dans un appartement ? Oui, au tout début, se dit-il, le temps d'économiser assez d'argent pour effectuer le premier versement sur une maison « pour commencer ». C'était l'expression qu'on trouvait dans les petites annonces immobilières ; Keller l'aimait beaucoup. Une maison « pour commencer », un endroit pour s'entraîner avant de pouvoir maîtriser la chose.

Dans un drugstore, il acheta un bloc de feuilles blanches et un feutre noir. Il gaspilla quatre feuilles avant d'être satisfait du résultat. De retour au Quick Print, il montra son œuvre à la femme aux cheveux châtain.

— Mon chien s'est enfui, expliqua-t-il. Je me suis dit que ça serait bien de faire imprimer des affichettes et d'en mettre un peu partout.

PERDU CHIEN, avait-il écrit. CROISÉ BERGER ALL. RÉPOND AU NOM DE « SOLDAT ». APPELER LE 555-1904.

— J'espère que vous le retrouverez, dit la femme. C'est un mâle, je suppose ? « Soldat », ça ressemble à un nom de mâle, mais ce n'est pas indiqué.

— Oui, c'est un mâle, dit Keller. J'aurais peut-être dû préciser.

— Ce n'est sans doute pas important. Voulez-vous offrir une récompense ? C'est un truc qu'on fait, en général, mais je ne sais pas si ça change grand-chose. Moi, si je trouvais un chien perdu, je ne penserais pas à la récompense. Je ne penserais qu'à le rapporter à son maître.

— Tout le monde n'a pas votre honnêteté, lui fit-il remarquer. Je devrais peut-être évoquer une récompense, en effet. Je n'y avais pas pensé.

Prenant appui sur le comptoir, il se pencha en avant pour relire son annonce manuscrite.

— J'hésite, dit-il. Ça fait un peu artisanal, vous ne trouvez pas ? Je devrais peut-être faire composer le texte. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Ed ! cria-t-elle. Tu veux bien venir voir une minute, s'il te plaît ?

L'homme aux lunettes d'écaille s'approcha du comptoir et déclara qu'à son avis un texte rédigé à la main, c'était mieux pour une affiche de chien perdu.

— Ça fait plus personnel, précisa-t-il. Évidemment, je pourrais composer votre annonce, mais je crois que les gens y seront plus sensibles de cette manière. À supposer que quelqu'un retrouve votre chien, évidemment.

— Ce n'est quand même pas un drame national ! dit Keller. Ma femme est très attachée à cet animal et j'aimerais bien le retrouver si c'est possible, mais j'ai l'impression qu'on ne le retrouvera pas. Au fait, je m'appelle Gordon. Al Gordon.

— Ed Vandermeer, dit l'homme. Et voici ma femme, Betty.

— Enchanté, dit Keller. Je pense que cinquante affichettes devraient suffire. C'est même trop, mais tant pis. Combien de temps vous faudra-t-il pour les imprimer ?

— Je vais m'en occuper tout de suite. C'est l'affaire de trois minutes. Ça vous coûtera trois dollars cinquante.

— Le prix est imbattable, dit Keller en ôtant le capuchon du feutre. Je vais simplement ajouter une allusion à la récompense.

De retour dans sa chambre d'hôtel, Keller appela un numéro à White Plains. Une femme ayant décroché, il lui dit simplement :

— Passez-le-moi.

Puis, après quelques minutes d'attente, il annonça :

— Je suis sur place. C'est bien lui. Il se fait appeler Vandermeer maintenant. Sa femme se prénomme toujours Betty.

L'homme de White Plains lui demanda quand il serait de retour.

— On est quel jour ? Mardi ? J'ai un billet d'avion pour vendredi, mais ça risque de prendre un peu plus de temps. Inutile de se précipiter. J'ai déniché un bon restau, un truc mexicain, et le motel reçoit HBO. J'ai envie de prendre mon temps et de faire ça bien. Engleman ne risque pas de bouger.

Il déjeuna au restaurant mexicain. Cette fois, il commanda l'assiette d'assortiments. La serveuse lui demanda s'il préférerait des poivrons verts ou rouges.

— Les plus forts, répondit-il.

Peut-être une caravane, pensa-t-il. On pouvait en acheter pour pas cher, un grand modèle, et en faire une belle maison pour commencer pour elle et son compagnon. Ou peut-être que le mieux pour eux aurait été d'acheter une maison jumelée et d'en louer une partie, puis de louer l'autre quand ils pourraient s'offrir quelque chose de plus grand. En un rien de temps, on se retrouve dans l'immobilier, on fait de jolis bénéfices et on regarde croître la valeur de ses biens. Elle ne serait plus obligée de travailler comme serveuse et très rapidement son mari pourrait, lui, cesser d'être esclave à la scierie et ne plus vivre dans la crainte permanente du licenciement quand l'industrie traversait une mauvaise passe.

Qu'est-ce que tu peux radoter, se dit-il.

Il passa l'après-midi à se promener en ville. Dans une armurerie, le propriétaire — un dénommé McLarendon — lui décrocha quelques carabines et fusils accrochés aux murs pour qu'il puisse les soupeser et les sentir dans ses mains. Une pancarte fixée derrière le comptoir disait :

Les armes ne tuent personne, sauf si on vise bien. Keller parla de politique avec McLarendon, de socio-économie aussi. Il n'était pas compliqué de deviner les idées de l'armurier en la matière et de les faire siennes.

— En fait, ce que je voudrais acheter, dit Keller, c'est une arme de poing.

— Pour vous protéger et protéger votre bien, dit

McLarendon.

— C'est bien l'idée.

— Et ceux que vous aimez.

— Absolument.

Il laissa McLarendon lui vendre une arme. Mais il existait, au niveau local, un délai de réflexion et de vérification obligatoire. Une fois son arme choisie, il fallait remplir un formulaire et attendre quatre jours pour pouvoir venir la rechercher.

— Vous êtes une tête brûlée ? lui demanda l'armurier. Vous avez l'intention de vous pencher par la vitre de votre bagnole pour flinguer un policier en rentrant chez vous ?

— Ça m'étonnerait assez.

— Alors, je vais vous apprendre un tour de passe-passe. On antidate le formulaire et, comme ça, vous avez déjà passé le délai de réflexion. Pour moi, vous m'avez l'air d'un gars parfaitement sensé.

— Vous, au moins, vous savez juger les gens.

L'armurier lui fit un grand sourire.

— Dans ce métier, dit-il, c'est indispensable.

C'était chouette, une ville de cette taille. On monte dans sa voiture, on roule dix minutes, et hop, on est en pleine campagne.

Il arrêta la Taurus au bord de la route, coupa le

moteur et baissa sa vitre. Il sortit le revolver d'une poche et la boîte de balles de l'autre. L'arme était un calibre .38 avec un canon de 2 pouces. McLarendon aurait aimé lui vendre quelque chose de plus lourd et de plus puissant. Si Keller l'avait souhaité, l'armurier aurait eu l'immense plaisir de lui fourguer un bazooka.

Keller chargea le revolver et descendit de voiture. Une boîte de bière gisait sur le flanc à une vingtaine de mètres de là. Il visa en tenant son arme d'une main. Quelques années plus tôt, les personnages de fiction avaient commencé à tirer à deux mains dans les séries policières à la télé ; depuis, on ne voyait plus que ça : des flics du petit écran qui faisaient irruption dans des pièces ou jaillissaient au coin d'une rue en agrippant leur flingue à deux mains, bras tendus devant eux comme s'ils tenaient une lance de pompier. Keller trouvait cela ridicule. Il aurait eu honte de tenir une arme de cette façon.

Il pressa la détente. Le revolver se cabra dans sa main et la balle manqua la boîte de bière de presque un mètre. L'écho de la détonation résonna longtemps.

Il s'amusa à viser d'autres trucs – un arbre, une fleur, un caillou blanc de la taille d'un poing. Mais il n'osa plus tirer, de crainte de briser le silence par un nouveau coup de feu. Et à quoi bon de toute façon ? S'il se servait de cette arme, il serait bien trop près de la cible pour la louper. Il s'approchait, il pointait le canon et il tirait. Ce n'était pas de la recherche fondamentale, nom d'un chien. Ce n'était pas non plus de la neurochirurgie. N'importe qui pouvait en faire autant.

Il remplaça la balle tirée et rangea le revolver chargé dans la boîte à gants. Il fit glisser les autres balles dans sa paume, s'éloigna légèrement du bord de la route et, d'un grand geste circulaire, les lança dans la nature. Il jeta ensuite la boîte vide et remonta en voiture.

Il faut voyager léger, se dit-il.

De retour en ville, il longea vite l'imprimerie Quick Print en voiture pour s'assurer que c'était encore ouvert. Puis, en suivant l'itinéraire qu'il avait tracé sur sa carte, il arriva au 1411 Cowslip Lane, une maison de style colonial hollandais située à la périphérie nord de la ville. La pelouse était parfaitement tondue et d'un vert intense ; deux massifs de rosiers bordaient l'allée conduisant du trottoir à la porte d'entrée.

Une des brochures touristiques qu'il avait feuilletées au motel indiquait que les roses étaient la spécialité locale. Toutefois, cette ville ne tirait pas son nom de cette fleur, mais d'un dénommé Aaron Rose, un des premiers colons.

Keller se demanda si Engleman le savait.

Après avoir fait le tour du pâté de maisons, il se gara le long du trottoir d'en face, à deux numéros du domicile des Engleman. « Vandermeer, Edward », était-il écrit dans l'annuaire du téléphone. Keller trouvait ce pseudonyme insolite. Il se demanda si c'était Engleman qui l'avait choisi ou si les agents fédéraux avaient décidé à sa place. Plutôt ça, probablement. « Voici votre nouveau nom », vous disaient-ils. « Voici l'endroit où vous allez vivre et le

métier que vous allez faire. » Il y avait là quelque chose d'arbitraire qui, curieusement, séduisait Keller, comme si ces gens vous déchargeaient de l'obligation de prendre des décisions. « Voici votre nouveau nom, voici votre nouveau permis de conduire avec votre nouveau nom inscrit dessus. Dans votre nouvelle vie, vous aimez les pommes de terre sautées, vous êtes allergique aux piqûres de guêpe et votre couleur préférée est le bleu. »

Maintenant, Betty Engleman s'appelait Betty Vandermeer. Keller se demanda pourquoi les agents fédéraux ne lui avaient pas changé son prénom. Ne faisaient-ils pas confiance à Engleman ? L'avaient-ils pris pour un idiot, capable de laisser échapper le prénom de sa femme au moment inopportun ? Ou bien était-ce une simple coïncidence ? Une négligence ?

Vers 18 h 30, les Engleman rentrèrent du travail. Ils avaient une Honda Civic cinq portes, immatriculée dans l'État. Apparemment, ils s'étaient arrêtés en chemin pour faire des courses. Engleman se gara dans l'allée, tandis que son épouse sortait un sac de provisions du coffre. Après quoi, il rangea la voiture dans le garage et rejoignit sa femme dans leur maison.

Keller regarda les lumières s'allumer à l'intérieur. Il ne bougea pas. Il commençait à faire nuit quand il reprit le chemin du Douglas Inn.

Sur la chaîne HBO, il regarda un film dans lequel une bande de gangsters débarquait dans une ville du Texas pour braquer la banque. Il y avait une femme dans la

bande ; mariée à un des gangsters, elle était la maîtresse d'un autre. Recette idéale pour un désastre, se dit Keller. À la fin du film, il y avait une longue scène de fusillade durant laquelle tout le monde mourait au ralenti.

Le film terminé, Keller se leva pour éteindre la télé. Son regard se posa sur le paquet d'affichettes imprimées par Engleman.

PERDU CHIEN.

CROISÉ BERGER ALL. RÉPOND AU NOM DE
« SOLDAT ».

APPELER LE 555-1904. RÉCOMPENSE.

Excellent chien de garde, se dit-il. Très gentil avec les enfants.

Il ne se leva pas avant midi. Il se rendit au restaurant mexicain et commanda des huevos rancheros qu'il noya sous la sauce piquante. Il observa les mains de la serveuse quand elle lui apporta son plat, et encore une fois quand elle vint rechercher son assiette vide. La lumière se reflétait dans son petit diamant. Peut-être son mari et elle finiraient-ils dans Cowslip Lane, se dit-il. Pas tout de suite, évidemment ; ils devraient commencer par la maison jumelée, mais une maison coloniale à toit pentu était tout à fait le genre de choses auquel ils pouvaient aspirer. Comment appelait-on ça, d'ailleurs ? Était-ce une maison à toit mansardé ou bien cette expression désignait-elle autre chose ?

Il songea qu'il devrait apprendre toutes ces choses. C'était là des mots qu'on rencontrait parfois et voilà : on ne savait pas ce qu'ils voulaient dire. On voyait des maisons et on ne pouvait pas les décrire correctement.

Il avait acheté un journal avant d'entrer au restaurant, il l'ouvrit à la page des petites annonces et consulta la rubrique immobilière. Les maisons semblaient très bon marché dans le coin. On pouvait s'en acheter une petite pour le double de ce qu'il toucherait pour cette semaine de travail.

Il possédait un coffre-fort dont personne ne connaissait l'existence et qu'il avait loué sous un nom qu'il n'avait jamais utilisé dans d'autres circonstances. Il y avait déposé assez d'argent pour s'acheter une jolie petite maison ici, en liquide.

Si tant est que cela fût encore possible. Les gens avaient une drôle d'attitude vis-à-vis du liquide de nos jours ; ils avaient toujours peur qu'on se serve d'eux pour blanchir l'argent de la drogue.

Mais quelle importance, après tout ? Il ne vivrait jamais ici. La serveuse, elle, pourrait habiter dans cette ville, dans une jolie petite maison mansardée.

Engleman était penché sur le bureau de sa femme lorsque Keller entra au Quick Print.

— Hé, bonjour ! lança-t-il. Alors... vous avez retrouvé ce brave vieux « Soldat » ?

Il se souvenait du nom, songea Keller.

— En fait, non, répondit-il, il est revenu tout seul à la maison. Je parie qu'il voulait toucher la récompense.

Betty Engleman rit.

— Vos affiches ont été très efficaces, reprit Keller. Elles ont fait revenir le chien avant même que j'aie le temps de les coller. Mais je suis sûr que j'aurai l'occasion de m'en servir. Ce vieux Soldat a la bougeotte, il va me refaire une fugue un de ces jours.

— Du moment qu'il rentre, dit Betty Engleman.

— Si je viens vous voir, ajouta Keller, c'est que je suis nouveau ici, comme vous l'avez deviné, et que je m'appête à lancer une entreprise. J'aurai besoin d'un imprimeur, et je me suis dit qu'on pourrait peut-être en discuter tranquillement. Vous avez le temps d'aller boire un café ?

Derrière ses lunettes, Engleman avait le regard impénétrable.

— Oui, dit-il, pourquoi pas ?

Ils gagnèrent le coin de la rue à pied. Keller déclara que c'était une belle journée, Engleman parla peu et se contentait d'approuver. Arrivé au croisement, Keller demanda :

— Eh bien, Burt, où va-t-on le boire, ce café ?

Engleman se figea, juste ça. Puis il dit :

— Je le savais.

— Je sais, lui répondit Keller. Je l'ai senti à l'instant même où je suis entré dans la boutique. Comment avez-vous deviné ?

— Le numéro de téléphone sur votre annonce. Je l'ai appelé hier soir. Ils n'ont jamais entendu parler d'un M. Gordon.

— Vous saviez donc dès hier soir. Évidemment, vous auriez pu vous tromper dans le numéro.

Engleman secoua la tête.

— Je ne l'ai pas composé de mémoire, dit-il. J'avais gardé un exemplaire de l'affichette. Pas de M. Gordon et pas de chien perdu. En fait, je crois que j'avais compris avant. Je crois que j'ai compris dès que vous avez poussé la porte.

— Allons donc boire ce café, dit Keller.

Ils allèrent dans un endroit appelé le Rainbow Diner et s'installèrent à une table dans un coin. Engleman ajouta du faux sucre dans son café et le remua longuement pour en dissoudre les petits éclats blancs. Il avait jadis été comptable là-bas, dans l'Est ; il travaillait pour l'homme que Keller avait appelé à White Plains. Quand les agents fédéraux avaient essayé de coincer le patron d'Engleman, ce dernier leur avait, assez logiquement, paru être le maillon faible de l'affaire. Engleman n'était pas véritablement un criminel, il n'avait pas fait grand-chose de mal, mais ils avaient menacé de l'envoyer en prison s'il refusait de cracher le morceau et de témoigner. S'il

acceptait de coopérer, on lui donnerait une nouvelle identité et l'installerait dans un endroit sûr. Sinon, il pourrait parler à sa femme une fois par mois à travers un grillage – et aurait dix ans pour s'y habituer.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il.
Une fuite à Washington ?

Keller secoua la tête.

— Un sale coup, dit-il. Quelqu'un vous a vu dans la rue, vous a reconnu et vous a suivi jusque chez vous.

— Ici, à Roseburg ?

— Non, je ne crois pas. Vous avez bien quitté Roseburg il y a environ une semaine ?

— Oh, bon sang ! s'exclama Engleman. On est allés passer le week-end à San Francisco.

— Ouais, ça colle.

— Je croyais qu'on ne risquait rien. Je ne connais personne à San Francisco, vu que je n'y ai jamais foutu les pieds de ma vie. C'était l'anniversaire de ma femme, on s'était dit qu'il n'y avait pas de danger. Je ne connais absolument personne là-bas.

— Il n'empêche. Quelqu'un vous a reconnu.

— Et il m'a suivi jusqu'ici ?

— Je n'en sais rien. Peut-être a-t-il relevé votre numéro d'immatriculation pour le refiler à quelqu'un. Peut-être s'est-on renseigné à l'hôtel. Et puis... qu'est-ce que ça change ?

— Rien, en effet.

Engleman prit sa tasse et plongea le regard dans son café. Keller dit :

— Vous saviez dès hier soir et vous faites partie d'un programme de protection des témoins à charge. Vous n'êtes pas censé prévenir quelqu'un dans ce cas-là ?

— Si, en théorie, lui répondit Engleman en reposant sa tasse. Mais le programme n'est pas très efficace, vous savez. Quand ils vous en parlent, ça a l'air formidable, mais, dans la réalité, ça laisse beaucoup à désirer.

— Oui, il paraît.

— Bref, je n'ai prévenu personne. Que pourraient-ils faire de toute façon, hein ? Surveiller ma maison et la boutique et, après, vous arrêter, admettons. Mais même s'ils arrivaient à vous coller une inculpation sur le dos, à quoi ça me servirait ? On sera quand même obligés de déménager une fois de plus, parce que le type enverra quelqu'un d'autre, pas vrai ?

— Oui, sans doute.

— Et moi, je ne veux plus bouger. Ils nous ont déjà fait déménager trois fois et je ne sais même pas pourquoi. C'est systématique, je crois, ça fait partie du programme. Ils vous font déménager plusieurs fois durant les deux premières années. Ici, c'est le premier endroit où on s'installe vraiment depuis qu'on a fichu le camp. On commençait à gagner notre vie avec le Quick Print et j'aime ce que je fais. J'aime bien cette ville et j'aime bien mon boulot. Je n'ai pas envie de partir.

— C'est une chouette ville, on dirait.

— Oui, lui confirma Engleman. J'ai été agréablement surpris.

— Vous n'avez pas eu envie de remonter un cabinet d'expert-comptable ?

— Non, plus jamais. J'en ai soupé, croyez-moi. Regardez ce que ça m'a rapporté.

— Vous n'êtes pas obligé de travailler pour des escrocs.

— Comment savoir qui est un escroc et qui ne l'est pas ? Je ne veux plus faire un boulot où je suis obligé de fourrer mon nez dans les affaires de quelqu'un d'autre. Je préfère avoir ma petite affaire à moi et travailler avec ma femme. On a pignon sur rue, si vous regardez par la vitre, vous nous voyez travailler. Vous avez besoin de papier à en-tête, de cartes de visite ou de bordereaux de factures, je vous les imprime.

— Comment avez-vous appris ce métier ?

— C'est une sorte de franchise, un truc clé en main. N'importe qui peut apprendre en un quart d'heure.

— Sans blague ?

— Je vous assure. Absolument n'importe qui.

Keller but une gorgée de café. Il demanda à Engleman s'il avait dit quoi que ce soit à sa femme, et celui-ci lui affirma que non.

— Très bien. Ne lui dites rien. Je suis juste un gars qui veut lancer une affaire et qui a besoin d'un imprimeur. Mais je dois trouver des arrangements pour éviter les

problèmes de trésorerie. Je suis timide et je n'aime pas parler affaires devant une femme, c'est pour ça qu'on ira boire des cafés tous les deux de temps en temps.

— Comme vous voulez.

Pauvre gars, se dit Keller. Il est terrorisé.

— Je ne veux pas vous faire de mal, Burt. Autrement, on ne serait pas en train de discuter comme ça. Je vous collerais un flingue sur la tempe et je ferais ce que je suis censé faire. Vous voyez une arme ?

— Non.

— Le problème, c'est que si je ne le fais pas, ils envieront quelqu'un d'autre. Si je rentre bredouille, ils voudront savoir pourquoi. Conclusion : je suis obligé de trouver une solution. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas décamper ?

— Oui. J'en ai marre de fuir.

— Bon, d'accord. Je trouverai une solution, dit Keller. J'ai plusieurs jours devant moi. Je vais réfléchir.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Keller se rendit dans une des agences immobilières dont il avait lu les annonces dans le journal. Une femme de l'âge de Betty Engleman environ l'emmena visiter trois maisons. Celles-ci étaient modestes, mais convenables et confortables, et leurs prix oscillaient entre quarante mille et soixante mille dollars.

Keller pouvait acheter n'importe laquelle avec l'argent

qui se trouvait dans son coffre.

— Voici votre cuisine, disait la femme. Voici votre salle de bains. Et voici votre jardin clôturé.

— Je vous contacterai, dit-il en prenant la carte qu'elle lui tendait. Je suis en train de monter une affaire et tout dépend du résultat.

Engleman et Keller déjeunèrent ensemble le lendemain. Ils allèrent au restaurant mexicain, où Engleman ne commanda que les plats non épicés.

— N'oubliez pas que j'étais comptable dans le temps, dit-il.

— Mais maintenant vous êtes imprimeur, lui renvoya Keller. Et les imprimeurs ont l'estomac solide.

— Pas moi. Mon estomac ne supporte pas la bouffe épicée. Ils burent chacun une bouteille de Carta Blanca en mangeant.

Après le repas, Keller en commanda une autre. Engleman prit un café.

— Si j'avais une maison avec un jardin clôturé, dit Keller, je pourrais avoir un chien sans craindre qu'il s'échappe.

— Sans doute.

— Un chien, j'en avais un quand j'étais gosse. C'est le seul que j'aie eu. Pendant deux ans environ. Je devais avoir onze ou douze ans. Il s'appelait Soldat.

— Ah, je me demandais d'où venait ce nom.

— Il n'était pas croisé avec un berger allemand. C'était un petit chien. Une sorte de terrier, je crois.

— Pourquoi vous l'aviez appelé Soldat ?

— Je ne m'en souviens plus. Mais quand j'ai rédigé l'annonce, il a fallu que je trouve un nom, forcément. Tout ce qui me venait à l'esprit, c'était des trucs du genre Fido, Médor ou Rex. Ça aurait été un peu comme signer John Smith sur un registre d'hôtel, non ? Et soudain, ça m'est revenu. Soldat. Ça faisait des années que je n'avais pas repensé à ce chien.

Après le déjeuner, Engleman regagna sa boutique et Keller retourna au motel pour récupérer sa voiture. Il sortit de la ville en prenant la route qu'il avait empruntée le jour où il avait acheté son arme. Cette fois, il fit quelques kilomètres de plus avant de s'arrêter sur le bas-côté et de couper le moteur.

Il sortit le revolver de la boîte à gants et en ouvrit le barillet pour faire glisser les balles dans sa paume. Il les jeta sournoisement, puis il soupesa l'arme dans sa main pendant quelques instants avant de la lancer dans les fourrés.

S'il voyait ça, McLarendon serait horrifié, pensa-t-il. Maltraiter une arme de cette façon ! Un fin psychologue, ce type !

Keller remonta en voiture et retourna en ville.

Il appela White Plains. Quand la femme décrocha, il lui dit :

— Inutile de le déranger, Dot. Dites-lui simplement que je n'ai pas pris l'avion aujourd'hui. J'ai fait changer mon billet. Je l'ai fait reporter à mardi. Dites-lui qu'il n'y a pas de problème ; simplement, c'est un peu plus long que je pensais.

Elle lui demanda s'il faisait beau.

— Oui, très beau, répondit-il. C'est très agréable. Vous vous en doutez, non ? S'il pleuvait, j'aurais sans doute déjà fait le boulot et je serais de retour au bercail.

L'imprimerie Quick Print était fermée le samedi et le dimanche. Ce samedi après-midi-là, Keller appela Engleman chez lui pour savoir s'il avait envie d'aller faire un petit tour.

— Je passe vous prendre, lui proposa-t-il.

Engleman l'attendait devant la porte. Il monta dans la voiture et boucla sa ceinture.

— Belle bagnole, dit-il.

— Je l'ai louée.

— Oui. Je me doutais bien que vous n'étiez pas venu jusqu'ici en voiture. Vous savez, ça m'a fichu un coup quand vous m'avez demandé : « Si on allait faire un tour ? » Vous voyez ce que je veux dire... Ces mots ont une connotation particulière.

— En fait, dit Keller, on aurait mieux fait de prendre votre voiture. Je me disais que vous pourriez me faire visiter le coin.

— Vous vous plaisez ici, pas vrai ?

— Oui, beaucoup, avoua Keller. J'ai réfléchi. Supposons que je reste ?

— Il n'enverrait pas quelqu'un d'autre ?

— Vous croyez ? Je ne sais pas. On ne peut pas dire qu'il ait remué ciel et terre pour vous retrouver. Au début, oui, forcément, mais après, ça lui est sorti de l'esprit. Il a fallu qu'un connard zélé vous aperçoive à San Francisco... À partir de là, évidemment, il m'a demandé de m'en charger. Mais si je ne revenais pas...

— Victime du charme de Roseburg, dit Engleman.

— Franchement, Burt, c'est un chouette endroit. Faut que j'arrête...

— Arrêter quoi ?

— De vous appeler Burt. C'est bien Ed, votre nouveau nom, n'est-ce pas ? Pourquoi je ne vous appelle pas Ed ? Qu'est-ce que vous en pensez, Ed ? Ça vous plaît, Ed ?

— Et moi, hein, comment dois-je vous appeler ?

— Al, c'est parfait. Qu'est-ce que je fais ? Je tourne à gauche ?

— Non, continuez encore un peu, dit Engleman. Il y a une jolie petite route plus loin, au milieu d'un très beau paysage.

Au bout d'un moment, Keller demanda :

— Et ça ne vous manque pas trop, Ed ?

— Quoi ? De ne plus travailler pour lui ?

— Non, pas ça. La ville.

— New York ? Je n'y ai jamais vécu véritablement. On était installés à Westchester.

— Oui, mais tout ce coin-là, ça ne vous manque pas ?

— Non.

— Moi, je me demande si ça ne finirait pas par me manquer.

Ils retombèrent dans le silence. Au bout d'environ cinq minutes, Keller dit enfin :

— Mon père était soldat. Il est mort à la guerre quand j'étais bébé. C'est pour ça que j'ai appelé mon chien Soldat.

Engleman garda le silence.

— Mais je crois que ma mère mentait. À mon avis, elle n'était pas mariée et j'ai l'impression qu'au fond elle ne savait pas qui était mon père. Sauf que ça, je ne le savais pas quand j'ai baptisé mon chien. Quand on y pense, c'est quand même un nom stupide pour un chien : Soldat. D'ailleurs, quand on y pense, c'est stupide de donner le nom de son père à un chien.

Le dimanche, Keller resta dans sa chambre et regarda du sport à la télé. Le restaurant mexicain était fermé ; il

déjeuna au Wendy's et dîna au Pizza Hut. Le lundi à midi, il retourna au restaurant mexicain. Il avait acheté le journal et il commanda la même chose que le premier jour : des enchiladas au poulet.

Quand la serveuse lui apporta le café à la fin du repas, il lui demanda :

— C'est pour quand le mariage ?

Elle le regarda d'un air hébété.

— Le mariage, répéta-t-il en lui montrant la bague qu'elle portait au doigt.

— Ah ! s'exclama-t-elle. Non, non, je suis pas fiancée. C'est la bague de ma mère, celle de son premier mariage. Comme elle ne la met jamais, je lui ai demandé si je pouvais la porter. Elle m'a dit oui. Avant, je la portais à l'autre main, mais elle me va mieux à ce doigt-là.

Curieusement, Keller en fut assez furieux. C'était comme si la serveuse avait trahi l'histoire qu'il avait tissée autour d'elle. Il laissa le même pourboire que d'habitude et alla faire une longue promenade dans les rues de la ville en regardant les vitrines.

Et si tu l'épousais, toi, se dit-il. Elle a déjà la bague de fiançailles. Ed imprimerait les faire-part, mais qui inviterais-tu ?

Ils pourraient s'acheter une maison avec un jardin clôturé et prendre un chien.

Ridicule, songea-t-il pour finir. Tout cela était ridicule.

À l'heure du dîner, il ne sut pas quoi faire. Il ne voulait pas retourner au restaurant mexicain, mais, par une sorte de perversion, il n'avait pas envie d'aller ailleurs non plus. Encore un repas mexicain, se disait-il, et il regretterait de ne pas avoir conservé le revolver pour se tirer une balle dans la tête.

Il appela Engleman chez lui.

— C'est important, dit-il. On pourrait se retrouver à la boutique ?

— Quand ça ?

— Le plus tôt possible.

— On vient de se mettre à table.

— Bon, ne gâchez pas votre dîner. Quelle heure est-il ? 7 heures et demie ? Si on se retrouvait dans une heure ?

Keller attendait sur le pas de la porte du photographe lorsque Engleman gara sa Honda devant l'imprimerie.

— Je ne voulais pas vous déranger, dit-il, mais j'ai eu une idée. Vous pouvez ouvrir ? J'ai besoin de vérifier un truc à l'intérieur.

Engleman ouvrit la porte et ils entrèrent dans la boutique. Keller continua de parler, expliquant qu'il avait trouvé un moyen de rester à Roseburg sans avoir à s'inquiéter pour le type de White Plains.

— Cet appareil-là, dit-il en désignant une des photocopieuses, comment ça fonctionne ?

— Comment ça : « comment ça fonctionne » ?

— Ce bouton, là, à quoi il sert ?

— Celui-ci ?

Au moment où Engleman se penchait en avant, Keller sortit la boucle de fil électrique de sa poche et la resserra d'un geste vif autour du cou de sa victime. Le garrot fut rapide, silencieux et efficace. Keller prit soin d'abandonner le corps d'Engleman dans un coin de la boutique, à l'abri des regards des passants. Il prit aussi soin d'effacer ses empreintes sur toutes les surfaces qu'il avait pu toucher. Après quoi, il éteignit les lumières et ferma la porte derrière lui.

Il avait déjà rendu sa chambre au Douglas Inn et roulait en direction de Portland. Le limiteur de vitesse de la Ford était réglé juste en dessous de la vitesse maximale autorisée. Il roula en silence pendant une demi-heure, puis il alluma la radio pour essayer de trouver une station supportable. Comme rien ne lui plaisait, il renonça et l'éteignit.

Quelque part au nord de la ville d'Eugene, il s'exclama :

— Bon Dieu, Ed, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Il traversa Portland sans s'arrêter et prit une chambre à l'Exe-cuLodge près de l'aéroport. Le lendemain matin, il rendit sa voiture chez Hertz et traîna devant une tasse de café jusqu'à l'heure de l'embarquement.

Il appela White Plains dès son arrivée à l'aéroport JFK.

— Tout est réglé, dit-il. Je passerai demain. Pour l'instant, je vais rentrer chez moi pour dormir.

Le lendemain, à White Plains, Dot lui demanda comment il avait trouvé Roseburg.

— C'est charmant, lui répondit-il. Une jolie petite ville avec des gens adorables. J'avais envie de m'y installer.

— Sans blague ! Vous avez visité des maisons, c'est ça ?

— Non, quand même pas.

— Où que vous alliez, reprit-elle, vous avez envie de vous y installer.

— C'est un chouette endroit. Et la vie n'est pas chère, comparée à ici. Ils n'ont même pas de taxes dans cet État, vous vous rendez compte ?

— Les taxes sont un gros problème pour vous, Keller ?

— On peut vivre heureux, là-bas.

— Oui, pendant une semaine. Avant de devenir dingue.

— Vous croyez ?

— Allons ! s'écria-t-elle. Roseburg dans l'Oregon ? Ne me faites pas rire !

— Vous avez sans doute raison, dit-il. Je ne pourrais sans doute pas y tenir plus d'une semaine.

Quelques jours plus tard, alors qu'il inspectait ses poches avant d'emporter ses affaires au pressing, Keller

retrouva le plan de Roseburg et l'examina un instant. Il se souvenait de l'emplacement de chaque chose. Le Quick Print, le Douglas Inn, la maison de Cowslip Lane. Le restaurant mexicain et les autres endroits où il avait mangé. L'armurerie. Les maisons qu'il avait visitées.

Tout cela semblait bien loin. Dans le temps et dans l'espace.

2

Keller en selle

Au kiosque à journaux de l'aéroport, Keller prit sur les rayonnages un roman de western en livre de poche. La couverture était banale : une sorte de cow-boy Marlboro standard, grand et mince, y arpentait les rues poussiéreuses d'une ville de l'Ouest avec un colt à la ceinture. Keller ne connaissait ni le titre du livre ni le nom de l'auteur. Ce qui l'avait attiré, c'était une phrase qui semblait jaillir de la couverture :

« Il parcourt mille kilomètres à cheval pour tuer un homme qu'il n'a jamais vu. »

Keller acheta le livre et le rangea dans son sac fourre-tout. Quand l'avion fut dans les airs, il ressortit son roman et en examina la couverture en se demandant pourquoi il l'avait acheté. Il ne lisait pas beaucoup et, quand cela lui arrivait, il ne choisissait jamais des westerns.

Peut-être n'était-il pas censé lire ce livre, se dit-il. Peut-être devait-il simplement le conserver comme un talisman.

Tout ça à cause d'une phrase. Faire mille kilomètres à cheval pour une raison x ou y – tuer un inconnu en l'occurrence ! Combien de temps fallait-il pour parcourir mille kilomètres à cheval ? Un pur-sang effectuait un tour de champ de courses en deux minutes environ, mais il ne pouvait pas galoper à ce rythme toute la journée durant, pas plus qu'un être humain ne pouvait additionner quarante courses de mille mètres et appeler ça un marathon.

Combien de kilomètres pouvait-on parcourir à cheval en une journée ? Quatre-vingts ? Soit... Mille kilomètres en douze jours. C'est vrai qu'au bout de trois semaines de voyage, parent ou inconnu, on devait avoir sacrement envie de tuer quelqu'un.

Ce cow-boy était-il payé pour parcourir ses mille kilomètres ? Était-il du métier ? Keller retourna le livre pour lire le paragraphe qui figurait au dos. Ce n'était pas très prometteur. Une histoire de vagabond en Arizona – un vagabond à cheval, s'entend, et qui cherchait à régler un vieux compte remontant à la guerre de Sécession.

Oublie et pardonne, lui conseilla Keller.

Obligé de parcourir bien plus de mille kilomètres, en avion toutefois et non pas à cheval, Keller était lui aussi chargé de tuer un homme qu'il n'avait jamais rencontré. Et, pour ce faire, il avait pris la direction de l'Ouest. Il irait d'abord jusqu'à Denver, puis jusqu'à Casper, dans le Wyoming, et atteindrait enfin une ville appelée Martingale. C'était pour ça qu'il avait acheté ce livre, mais était-ce une raison suffisante pour le lire ?

Il essaya. Il en lut quelques passages avant que les hôtesse passent dans l'allée avec le chariot des boissons ; il en lut deux ou trois autres en buvant son jus de tomate et en grignotant des cacahuètes salées. Après quoi, il dut s'assoupir, car, soudain, voilà que l'hôtesse le réveillait pour s'excuser de ne pas avoir l'assiette de fruits qu'il avait commandée. Ce n'était pas grave, lui répondit-il ; il mangerait le plateau standard.

— Vous avez aussi le repas hindou, si vous préférez, lui dit-elle. Personne n'en veut.

Keller imagina un plateau-repas enveloppé d'une tunique couleur safran et tendant les bras de manière implorante pour qu'on le prenne. Il opta pour le plateau standard et mangea presque tout, à l'exception de la viande mystère. Après le repas, il s'assoupit de nouveau et ne se réveilla qu'au moment où l'avion entamait sa descente vers l'aéroport de Stapleton.

Avant de manger, il avait glissé le roman dans la pochette du siège de devant et avait bien l'intention de le laisser poursuivre son chemin dans le soleil couchant, coincé entre le sachet destiné au mal de l'air et la carte plastifiée donnant les emplacements des issues de secours. À la dernière minute néanmoins, il changea d'avis et emporta le livre.

Il passa une heure à Denver, puis encore une heure dans les airs pour se rendre à Casper. Le jeune homme enjoué qui tenait le comptoir Avis avait effectivement un véhicule réservé au nom de Dale Whitlock. Keller lui ayant montré un permis de conduire du Connecticut et

une carte American Express, le jeune homme lui remit un jeu de clés en lui souhaitant une bonne journée.

Les clés étaient celles d'une Chevrolet Caprice blanche. Tandis qu'il roulait vers le nord, sur l'autoroute, Keller décréta que tout lui plaisait dans cette voiture, excepté son nom. Il n'y avait rien de capricieux dans sa mission. Parcourir mille kilomètres pour tuer un homme qu'on ne connaît pas n'était pas quelque chose qu'on acceptait sur un coup de tête.

Idéalement, songea-t-il, il aurait dû rouler à bord d'une Mustang qui aurait cahoté sur une route à deux voies goudronnée et creusée d'ornières. Ou alors, au volant d'une Bronco. Même une Pinto lui semblait mieux convenir à un desperado à la peau tannée comme lui, Dale Whitlock.

Mais la Caprice était confortable et il la trouvait maniable. La couleur ne lui déplaisait pas non plus. Mais il n'était pas question de blanc... Pour lui, cette voiture était un alezan doré.

Il lui fallut une heure environ pour atteindre Martingale, ville d'environ dix mille âmes située entre Casper et Sheridan, sur l'Inter-États 25. Au premier coup d'œil, on comprenait qu'on avait laissé la côte est, et loin derrière. Les montagnes se dressaient à l'horizon, coiffées d'une immense étendue de ciel. Et juste devant, il y avait des maisons à charpente en bois qui ressemblaient aux fausses façades d'un film de Randolph Scott : une boutique de nourriture pour animaux, un grand magasin

de vêtements de cow-boys et un hôtel décrépît où on s'attendait à trouver Wild Bill Hickok assis à une table de saloon avec des as et des huit plein la main, ou alors Doc Holliday en train de cracher ses poumons dans une chambre au premier étage.

Évidemment, il y avait aussi quelques supermarchés et stations-service, un cinéma de deux salles et un concessionnaire Toyota, un restaurant Pizza Hut et un Taco John. Il n'était donc pas difficile de savoir dans quel siècle on vivait. Du Taco John,

Keller vit sortir un type qui ressemblait énormément à Randolph Scott jeune, des bottes au Stetson. Malheureusement, il détruisit l'illusion en grimant à bord d'un pick-up.

L'hôtel qui lui évoquait les images de Hickok et de Holliday était le Martingale et se trouvait en plein cœur des choses dans la grande artère principale. Keller s'imagina entrant dans l'établissement et faisant claquer une carte de crédit sur le comptoir. À ce moment-là, l'employé de la réception – toujours incarné par Henry Jones au cinéma – lui dirait qu'ils ne prenaient pas les cartes.

— Ni le pap... pap... papier, ajouterait-il en roulant des yeux dans tous les sens et cherchant un endroit où se cacher lorsque la fusillade éclaterait.

Keller ferait tourner sur le comptoir une pièce d'un dollar en argent.

— Je vais rester quelques jours, annoncerait-il. S'il

reste de la monnaie, achetez-vous une autre paire de bretelles.

Henry Jones regarderait ses bretelles pour voir ce qui n'allait pas.

Keller poussa un soupir, secoua la tête et roula jusqu'à l'Holiday Inn situé près de la sortie de l'autoroute. Il y avait un tas de chambres libres, on lui donna ce qu'il réclamait : une chambre non-fumeur au deuxième étage, sur l'arrière. L'employée de la réception était une femme très jeune, très blonde et très guillerette. Elle ne ressemblait absolument pas à Henry Jones. Elle lui dit :

— Je vous souhaite un agréable séjour chez nous, monsieur Whitlock.

Sans bégaiement et le regard fixe.

Il défit ses bagages, prit une douche et s'approcha de la fenêtre pour contempler le soleil couchant. C'était le genre de soleil couchant dans lequel le héros disparaîtrait sur son cheval, laissant derrière lui une blonde svelte qui ravalait ses larmes en criant son nom. « Je vous souhaite un agréable séjour chez nous, monsieur Whitlock. »

Arrête, se dit-il. Garde les pieds sur terre. Tu as fait des milliers de kilomètres en avion pour tuer un homme que tu n'as jamais vu. Fais ton boulot. Le coucher de soleil peut attendre.

Il n'avait certes jamais vu cet homme, mais il connaissait son nom. Même s'il ne savait pas trop comment le prononcer.

L'homme de White Plains lui avait remis une fiche avec deux lignes écrites à la main, en majuscules.

— « LYMAN CROWDER », avait-il lu à voix haute comme si ce nom rimait avec *louder*. À moins que ce soit Crowder ? Comme dans *loader*.

Haussement de sourcils en guise de réponse.

— « MARTINGALE, WYOMING », avait-il repris. Le bout du monde. Et où exactement dans le Wyoming ? Martingale était-il près de quelque part ?

L'homme de White Plains avait haussé à nouveau les sourcils, avant de lui donner une photo. Ou plutôt, un bout de photo. Apparemment, le fragment provenait d'un tirage plus grand. On y voyait le haut du corps d'un homme d'un certain âge et qui semblait avoir passé pas mal de temps au grand air. Et costaud avec ça. Keller n'aurait pu dire comment il le savait. On ne voyait pas ses jambes et il n'y avait rien sur la photo pour servir d'échelle. Il n'empêche. Keller en était sûr.

— Qu'a-t-il fait ?

Encore un haussement de sourcils, mais celui-ci était porteur d'informations. Si l'homme de White Plains ignorait ce qu'avait fait Crowder, ça voulait dire qu'il avait fait quelque chose à quelqu'un d'autre. Ça voulait aussi dire que l'homme de White Plains n'avait pas d'intérêt personnel dans l'affaire. Que c'était purement professionnel.

— Qui est le client ?

Petit mouvement de tête pour dire non. Cela signifiait qu'il ne savait pas qui réglait la note, ou alors... peut-être qu'il le savait, mais refusait de le dire. Difficile à déterminer. L'homme de White Plains n'était pas bavard.

— Délais ?

— Délais ? avait répété l'homme qui semblait aimer ce mot. Ça ne presse pas. Une semaine ou deux.

Il s'était penché en avant et lui avait tapoté le genou.

— Prenez votre temps, lui avait-il dit. Amusez-vous.

En sortant, Keller avait montré la fiche à Dot.

— Comment vous prononcez ça, vous ? Comme dans *crow* ou comme dans *crowd* ?

Dot avait haussé les épaules.

— Bon sang, s'était-il écrié, vous ne valez pas mieux que lui !

— Comme si c'était possible ! lui avait-elle renvoyé. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça change que Lyman prononce son nom comme ceci ou comme cela ?

— Simple curiosité.

— Vous n'avez qu'à rester jusqu'à l'enterrement, lui avait-elle suggéré. Vous écoutez ce que dit le prêtre et...

— Merci pour votre aide.

Il n'y avait qu'un seul Crowder dans l'annuaire de Martingale. Lyman Crowder – un numéro de téléphone, mais pas d'adresse. Comme un bon tiers des autres

abonnés. Keller se demanda pourquoi. Ces gens supposaient-ils que tout le monde savait où ils habitaient dans une ville de cette taille ? Ou étaient-ils tous des vagabonds avec des téléphones portables, mais sans domicile fixe ?

Sans doute des campagnards, conclut-il. Ils habitaient en dehors de la ville, au bord d'une route sans nom. Ils allaient chercher leur courrier au bureau de poste – alors à quoi bon porter une adresse dans l'annuaire ?

Formidable. Sa proie vivait en pleine cambrousse, à l'extérieur d'une ville qui n'était pas assez grande pour avoir une banlieue, et Keller ne connaissait pas son adresse. Certes, il avait un numéro de téléphone, mais à quoi bon ? Qu'était-il censé faire ? Appeler le type pour lui demander le chemin ? « Salut, ici Dale Whitlock, on ne se connaît pas, mais je viens de faire plusieurs milliers de kilomètres et... »

On oublie.

Il roula un peu et mangea dans un restaurant du centre, le Singletree. L'établissement était situé dans une vieille maison à charpente en bois rongée par les intempéries, un peu plus loin que le Martingale Hôtel. Le nom du restaurant avait été inscrit à l'aide d'une corde clouée sur les bardeaux verticaux. Il évoquait l'image d'un pin ou d'un chêne solitaire planté au milieu d'immenses prairies, point de repère pour les gardiens de troupeaux, précieux coin d'ombre où s'abriter du soleil

impitoyable.

Grâce au menu, Keller apprit qu'un *singletree* était en fait une sorte d'appareil servant à atteler un ou plusieurs chevaux. Il ne voyait pas très bien à quoi ça ressemblait, ni comment ça fonctionnait, mais, c'était clair, un *singletree* n'était pas quelque chose qui étendait ses branches au milieu de la prairie.

Il prit le plat du jour : du poulet grillé accompagné de frites noyées sous le jus de viande. Il avait suffisamment faim pour tout manger, malgré le goût.

On n'a pas envie de vivre ici, se dit-il.

Cette pensée le soulagea. En roulant dans Martingale, il s'était surpris à repenser à Roseburg, Oregon. Roseburg était une plus grande ville, sans cette ambiance « conquête de l'Ouest » qu'on trouvait à Martingale, mais c'étaient toutes les deux des petites villes de l'Ouest, dans le genre de celles qu'il ne fréquentait guère. À Roseburg, il s'était laissé quelque peu entraîner par son imagination, il ne voulait pas que cela se reproduise ici.

Malgré tout, en franchissant la porte du *Singletree*, il n'avait pu s'empêcher de repenser au petit restaurant mexicain de Roseburg. Si la nourriture et le service avaient été du même niveau ici...

N'y pensons plus. Il n'avait rien à craindre.

Après le repas, il ressortit en franchissant la porte de style saloon et remonta la rue d'un côté, puis la refit en

sens inverse sur le trottoir opposé. Il avait l'impression de marcher d'une manière inhabituelle, comme un type qui vient de descendre de son cheval.

Il n'était monté qu'une fois sur un cheval dans sa vie et il ne se rappelait plus comment il avait marché après. Bref, cette démarche ne lui venait pas de son passé. C'était sans doute un truc qu'il avait appris de manière inconsciente en regardant la télé ou au cinéma, une synthèse de tous ces cavaliers solitaires du grand écran.

Aucun risque qu'il ait envie de s'installer ici, il n'en doutait plus maintenant : son dernier fantasme ne mettait pas en scène un homme qui s'installe quelque part, mais plutôt quelqu'un qui ne fait que passer, le vagabond à cheval, le tueur à gages, le solitaire au regard d'acier qui fait son boulot avant de disparaître.

Bon fantasme, se dit-il. On ne risquait pas de s'attirer des ennuis avec un fantasme comme celui-là.

De retour dans sa chambre, il essaya de se replonger dans son livre, mais n'arriva pas à se concentrer sur ce qu'il lisait. Il alluma la télé et passa péniblement d'une chaîne à l'autre en utilisant la télécommande vissée à la table de chevet. Les westerns, se dit-il, c'était comme les flics et les taxis : on n'en trouvait jamais quand on en avait besoin. Habituellement, il avait l'impression de ne jamais faire un tour complet des chaînes sans tomber sur John Wayne, Randolph Scott ou Joël McCrea, ou une rediffusion de *Gunsmoke* ou de *Rawhide*, ou bien encore sur un western spaghetti avec Eastwood ou Lee Van

Cleef. Ou avec les plus grands méchants de tous : Jack Elam, Strother Martin, le jeune Lee Marvin dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*.

Que son acteur préféré soit Jack Elam en disait sans doute assez long sur lui.

Il éteignit la télé et chercha le numéro de téléphone de Lyman Crowder dans l'annuaire. Il pourrait l'appeler et, quand quelqu'un décrocherait en disant « Crowder, j'écoute », il saurait enfin comment se prononçait ce nom. « C'était juste pour vérifier un truc », dirait-il et il raccrocherait, histoire de le faire réfléchir.

Sauf qu'il ne dirait rien de tel, bien évidemment ; il bafouillerait une vague excuse comme quoi il s'était trompé de numéro. Mais peut-être n'était-ce pas une bonne idée. Ça risquait de mettre Crowder sur ses gardes. Peut-être y était-il déjà, d'ailleurs. C'était pour ça que Keller n'aimait pas s'embarquer à l'aveuglette, sans rien savoir ni sur la cible ni sur le client.

En outre, s'il appelait Crowder du motel, on pourrait peut-être retrouver l'origine de l'appel et établir un rapprochement entre Lyman Crowder et Dale Whitlock. Ce ne serait pas bien gênant pour Keller qui se débarrasserait de sa fausse identité dès qu'il quitterait cette ville, mais il n'avait aucune raison de causer des ennuis supplémentaires au véritable Dale Whitlock.

Car il en existait un et Keller lui faisait déjà suffisamment de tort sans qu'on lui colle une accusation de meurtre par-dessus le marché.

C'est que l'homme de White Plains avait une combine très astucieuse. Il connaissait un gars qui possédait une machine capable de fabriquer des cartes American Express sans le moindre défaut. Il connaissait aussi quelqu'un qui, lui, pouvait lui fournir les noms et les numéros de comptes de véritables détenteurs de cartes American Express. Aucun risque que le propriétaire de la carte l'ait déclarée volée puisqu'elle ne l'était pas et se trouvait toujours bien au chaud dans son portefeuille. Pendant ce temps, on pouvait lui vider son compte sans qu'il se doute de rien, jusqu'au jour où il recevait son relevé mensuel.

Le permis de conduire était authentique, lui aussi. Certes, techniquement parlant, c'était un faux, et la photo était celle de Keller, pas de Whitlock, mais quelqu'un avait réussi à pénétrer dans l'ordinateur du BMV¹¹ du Connecticut, et le faux permis de conduire avait le même numéro que le permis de Whitlock et donnait la même adresse.

Dans le temps, se dit Keller, c'était beaucoup plus simple. Pas besoin de permis pour monter à cheval, ni de carte de crédit pour en louer un. On achetait un cheval ou on en volait un et, quand on débarquait en ville, personne ne vous demandait vos papiers. On ne venait même pas vous voir pour vous demander votre nom, et si jamais quelqu'un vous questionnait, il n'attendait pas de réponse précise. « Appelez-moi Tex », répondait-on et tout le monde vous appelait Tex jusqu'à ce que vous repartiez dans le soleil couchant.

« Au revoir, Tex ! lui lançait la blonde. J'espère que tu as apprécié ton séjour parmi nous. »

Le bar du motel se révéla être l'endroit le plus animé de tout Martingale. Ne tenant pas en place, Keller était descendu boire un verre tranquillement. Il entra dans une pièce tapissée d'une épaisse moquette avec lumière tamisée et une bonne sono. Il y avait là quinze ou vingt personnes et toutes s'amusaient bien ou cherchaient à le faire.

Il commanda une Coors au bar. Dans le juke-box, Barbara Mandrell chantait une chanson qui parlait d'infidélité. Quand elle eut terminé, un duo qu'il ne parvint pas à identifier attaqua une autre chanson qui parlait, elle aussi, d'infidélité. Vint ensuite Hank Williams et son vieux standard : *Ton cœur infidèle*.

Un thème récurrent commençait à apparaître en filigrane.

— J'adore cette chanson, dit la blonde.

Une autre blonde, pas la jeune guillerette de la réception. Celle-ci était plus grande, plus âgée et plus enveloppée. Elle portait une jupe et une sorte de chemisier de cow-girl avec des passepoils et des broderies.

— Ce bon vieux Hank, lança Keller histoire de dire quelque chose.

— Je m'appelle June.

— Appelez-moi Tex.

— Tex ! (Son éclat de rire ressemblait à un aboiement.) Quelqu'un vous a déjà appelé Tex un jour ?

— Non, personne, avoua-t-il, mais ça ne veut pas dire que ça n'arrivera pas.

— D'où venez-vous, Tex ? Non, je suis désolée, je ne peux pas vous appeler Tex, ça me reste en travers de la gorge. Si vous voulez que je vous appelle Tex, il va falloir commencer à porter des bottes.

— Vous avez deviné à ma tenue que je n'étais pas un cow-boy.

— Votre tenue, votre accent, votre coupe de cheveux. Si vous n'êtes pas de la côte est, alors moi, je suis carrément vierge !

— Je viens du Connecticut.

— Je le savais.

— Je m'appelle Dale.

— Vous pouvez garder ce prénom-là. Si vous avez l'intention de devenir un cow-boy, je veux dire... Vous devrez changer votre façon de vous habiller, de parler et de vous coiffer, mais vous pouvez continuer à vous appeler Dale. Et vous avez un nom qui va avec ?

Lorsque le vin est tiré, il faut le boire.

— Whitlock, dit-il.

— Dale Whitlock. Bravo. C'est presque parfait. Vous entrez dans une banque avec un nom comme ça, ils vous

accordent un crédit en moins de deux. Même pas la peine de remplir un formulaire. Vous êtes marié, Dale ?

Quelle était la bonne réponse ? Cette femme portait une alliance et le juke-box passait encore une chanson où il était question d'infidélité.

— Pas à Martingale, répondit-il.

— Belle réponse, dit-elle avec un regard pétillant. J'aime bien l'idée du mariage local. Moi, par contre, je suis mariée à Martingale, mais ici on n'est pas à Martingale. Front Street marque la frontière.

— Dans ce cas, dit Keller, je peux peut-être vous offrir un verre ?

— Ah, vous, les gars de la côte est, vous êtes des rapides.

Il y avait forcément un piège.

Keller ne se débrouillait pas trop mal avec les femmes. De temps à autre, la chance lui souriait. Mais il n'avait pas un physique qui incitait les gens à se retourner sur son passage et il n'avait pas passé sa vie à essayer de séduire. Quelques années auparavant, il avait lu un livre intitulé *Comment draguer les filles*, bourré de phrases toutes faites garanties infaillibles. Keller avait trouvé ça complètement idiot. Il voulait bien croire que cette technique pouvait marcher, mais certainement pas avec lui.

Pourtant, cette femme l'avait ouvertement dragué,

avant même qu'il ne remarque sa présence. C'est le genre de choses qui arrive parfois, surtout quand on a affaire à une femme mariée dans un bar où tout le monde passe des chansons qui parlent d'infidélité. Chacun sait pourquoi les autres sont là, et personne n'a le temps de traîner. Oui, c'était le genre de choses qui arrivait, mais ça ne semblait jamais lui arriver à lui. C'est pour ça qu'il n'y croyait pas.

Un événement fâcheux allait survenir, se disait-il. Elle appellerait chez elle et apprendrait que son fils avait de la fièvre. Son mari entrerait dans le bar juste au moment où le juke-box passerait *Tu as bien choisi ton moment pour me quitter, Lucille*. Elle serait assaillie par les remords, ou bien elle perdrait connaissance à cause du verre qu'il venait de lui offrir.

— Je pourrais te demander : « On va chez toi ou chez moi ? », dit-elle, mais on connaît déjà la réponse tous les deux. Quel est ton numéro de chambre ?

Keller le lui donna.

— Monte, je te rejoins, dit-elle. Mais ne commence pas sans moi.

Il se brossa les dents et s'aspergea le visage d'after-shave. Elle ne viendra pas, se dit-il. Ou alors, elle lui réclamerait de l'argent, ce qui ôterait un peu de charme à la rencontre. Ou alors, ce serait son mari qui débarquerait et il faudrait trouver une nouvelle variante au jeu du blaireau¹².

Ou alors, elle serait saoule. Ou lui impuissant. Ou autre

chose.

— Ouh là là ! s'exclama-t-elle. Tu n'as peut-être pas besoin de bottes, finalement. Je veux bien t'appeler Tex, Slim ou tout ce qui te plaira, du moment que tu rappiques quand je t'appelle. Combien de temps tu restes en ville, Dale ?

— Je ne sais pas trop. Quelques jours.

— Pour affaires, je suppose. Dans quelle branche es-tu ?

— Je travaille pour une grosse société, dit-il. Ils m'envoient ici et là pour régler des problèmes.

— On dirait que tu n'as pas le droit d'en parler.

— On bosse pas mal pour le gouvernement, expliqua-t-il. Alors, forcément, je ne suis pas autorisé à en parler.

— N'en dis pas plus. Oh, mon Dieu, regarde quelle heure il est !

Pendant qu'elle se douchait, il reprit son livre de poche et refit la quatrième de couverture. Il a tué mille kilomètres, se dit-il, pour chevaucher une femme qu'il ne connaissait pas. Bah, parfois on a de la chance. Les astres sont bien disposés, les forces qui dirigent l'univers ont décrété que vous méritiez un cadeau. Il n'y a pas toujours forcément un piège, si ?

Elle arrêta la douche et il entendit la dernière strophe de sa chanson. « Celia est au Jackson Park Inn », dit-elle, et quelques secondes plus tard, elle ressortit de la salle de

bains et entreprit de s'habiller.

— Ça veut dire quoi, ce truc ? lui demanda-t-elle. « Il a parcouru mille kilomètres à cheval pour tuer un homme qu'il ne connaissait pas. » C'est curieux, mais j'ai eu une idée complètement folle en savonnant ma peau rose et tendre.

— Ah bon ?

— Non, je dis ça uniquement pour te rappeler ce qu'il y a sous cette jupe et ce chemisier. Ah oui... l'idée que j'ai eue. Un truc que tu m'as dit sur ton boulot pour le gouvernement. Je me suis dit : et si ce type était de la CIA ? Et si c'était une sorte de mercenaire ? C'est peut-être lui la réponse aux prières de cette jeune femme.

— Comment ça ?

— Je veux simplement dire que j'ai passé une excellente soirée, Dale, mais ce serait vraiment le paradis sur terre si tu étais venu à Martingale pour tuer mon salopard de mari.

Bon Dieu ! C'était donc elle le client ? La scène de drague dans le bar n'était qu'une astuce pour établir le contact ? Se pouvait-il qu'elle soit stupide au point d'aborder en public l'homme qu'elle avait engagé pour tuer son mari ?

Mais, dans ce cas, comment l'avait-elle reconnu ? Dot et l'homme de White Plains étaient les seuls à connaître le pseudonyme de Keller. Et ils l'avaient forcément gardé pour eux. D'ailleurs, elle était passée à l'attaque avant

même de connaître son nom. L'avait-elle repéré ? « Je vois bien à votre tenue que vous êtes un tueur à gages. » Quelque chose dans le genre ?

— Yarnell, disait-elle. Hobart Lee Yarnell. Il aimerait qu'on l'appelle Bart, mais tout le monde l'appelle Hobie. Qu'est-ce que ça t'apprend sur lui ?

Que ce n'est pas l'homme que je suis venu tuer, se dit-il. La constatation était rassurante, mais June attendait toujours sa réponse.

— Ça veut dire qu'il n'a pas l'habitude d'être obéi, répondit-il.

Elle rit.

— En effet, mais ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Tu veux que je te dise ? Tu me plais bien, Dale. Tu es un chic type. Mais si ça n'avait pas été toi ce soir, ç'aurait été quelqu'un d'autre.

— Et moi qui croyais que c'était le pouvoir de mon après-rasage !

— C'est toi tout craché, ça. Non, mais avec le mari que j'ai, je viens souvent par ici. J'en ai mis des pièces dans ce juke-box depuis un an !

— Pour écouter des chansons qui parlent d'adultère ?

— Et pour m'en offrir une bonne dose. Mais ça ne sert à rien. Quand je me réveille le lendemain matin, je suis toujours mariée à ce salopard.

— Pourquoi ne divorces-tu pas ?

— J'y ai pensé.

— Et alors ?

— Je n'ai pas été élevée de cette façon-là, répondit-elle. Mais je crois que ce n'est pas la vraie raison. On ne m'a pas enseigné non plus à tromper mon mari. (Elle plissa le front.) En fait, je crois que c'est à cause du fric. Je ne vais pas t'ennuyer avec les détails, mais en cas de divorce, je me ferais saigner à blanc.

— C'est un problème, en effet.

— Oui, sans doute, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre du fric ? Du moment que je ne manque de rien. Mon père est plein aux as. Il ne me laissera pas mourir de faim.

— Dans ce cas...

— Il pense le plus grand bien de Hobie, dit-elle en foudroyant Keller du regard comme si c'était sa faute. Il chasse l'élan avec lui, il pêche la truite et le saumon avec lui ; il pense que Hobie est la huitième merveille du monde. Il ne veut même pas entendre prononcer le mot « divorce ». Tu connais la chanson où Tammy Wynette épelle les lettres une par une ? Je te parie qu'il quitterait la pièce avant même que j'aie dépassé la lettre r. Cela ne ferait aucun doute : Lyman Crowder aurait le cœur brisé si sa petite fille chérie divorçait.

C'était donc vrai, se dit-il. Quand on gardait la bouche fermée et les oreilles ouvertes, on apprenait des choses. Il venait d'apprendre que Crowder rimait avec *powder*.

Et maintenant ?

Après le départ de June, il prit une douche et fit les

cent pas dans sa chambre pour essayer d'y voir clair. Quelques heures seulement après son arrivée à Martingale, il avait couché avec une femme qui se révélait être la fille adorée de sa cible et, selon toute vraisemblance, l'épouse peu affectueuse de son client.

Mais bon, pas forcément. Lyman Crowder était riche ; il vivait au nord de la ville, dans un immense ranch qu'il gérait comme une sorte de hobby. Il avait fait fortune dans le pétrole, et il n'existait pas de petits profits dans ce domaine. Ou bien on était ruiné, ou bien on devenait extrêmement riche. Et les gens riches ont des ennemis. Des gens qu'ils se sont mis à dos dans les affaires, des gens qui pourraient profiter de votre mort.

Mais il était logique de penser que Yarnell était le client. Il y avait là une sorte de vérité inévitable et poétique. Cette femme le drague dans un bar, il ne suffit pas qu'elle soit la fille de la future victime. Il faut aussi qu'elle soit l'épouse du client. La boucle est bouclée, tout est bien ficelé.

La chose à faire dans ce cas-là... Keller le savait. Dormir quelques heures et ensuite, au petit jour, inverser l'ordre habituel des choses en partant dans le soleil levant. Il monterait dans un avion, il rentrerait à New York, et Martingale ne serait plus que le souvenir d'une sympathique aventure romantique. Après tout, les hommes avaient la réputation de voyager beaucoup plus loin dans le seul espoir de tirer un coup.

Il demanderait à l'homme de White Plains de trouver quelqu'un d'autre. Parfois, il fallait savoir prendre cette

décision. Sans rancune, du moment que ça ne devenait pas une habitude. Il dirait qu'on l'avait repéré.

Ce qui était d'ailleurs vrai – quand on y réfléchissait. Et de manière très habile même.

Le lendemain matin, il se leva et prépara son sac. Il appellerait White Plains de l'aéroport, ou il attendrait d'être rentré à New York. Il ne voulait pas téléphoner de la chambre. Quand le véritable Dale Whitlock aurait une attaque et appellerait American Express, ils vérifieraient toutes les informations, et la facture de l'Holiday Inn en ferait partie. Inutile de laisser derrière soi des traces susceptibles de conduire quelque part.

Il repensa à June et ce souvenir le mit en joie. Il consulta sa montre. 8 heures. Deux heures de plus sur la côte est, décemment, il pouvait y aller.

Il appela le domicile de Whitlock à Rowayton dans le Connecticut. Une femme décrocha. Keller se présenta comme appartenant à un institut de sondage politique et lui donna un nom qu'elle retiendrait facilement. En lui posant des questions qui entraînaient de longues réponses, il parvint à la garder un bon moment en ligne.

— Je vous remercie infiniment, dit-il enfin, et je vous souhaite une bonne journée.

Et maintenant, se dit-il, que Whitlock essaie d'expliquer ce coup de téléphone à American Express.

Il boucla ses bagages et s'apprêtait à quitter la chambre quand ses yeux se posèrent sur le roman

western. Devait-il l'emporter ? Le laisser à la femme de chambre ?

Il le prit, relut la phrase sur la couverture et soupira. Randolph Scott aurait-il fait comme lui ? Ou John Wayne ou Clint Eastwood ? Et Jack Elam, alors ?

Non, évidemment.

Parce que, alors, il n'y aurait pas eu de film. Un type débarque en ville, observe la situation, rencontre une femme, couche avec elle et, après, il plie bagage et fiche le camp ? Si vous mettiez ça dans un film, il ne passerait même pas dans les salles d'art et d'essai.

Certes, mais il n'était pas dans un film.

Certes, mais...

Il regarda le livre et eut envie de le balancer à travers la chambre. Mais il se contenta de pousser un soupir. Et défit son sac.

Il buvait un café en ville lorsque, un pick-up s'étant arrêté de l'autre côté de la rue, deux hommes en descendirent. Le premier était Lyman Crowder. Plus petit et son cadet de vingt ans, l'autre faisait dix kilos de moins. Son fils, tout le disait.

De fait, il l'apprit plus tard, c'était son gendre. Keller suivit les deux hommes dans une boutique où le type qui se trouvait derrière le comptoir les accueille en les appelant Lyman et Hobie. Crowder avait une longue liste de courses, composée en grande partie d'articles dont

Keller n'aurait su que faire.

Pendant que le propriétaire du magasin rassemblait les objets de la liste, Keller regarda des bottes fabriquées à la main. Leurs bouts pointus seraient très pratiques à New York, se dit-il, pour écraser les cafards dans les coins. Les talons lui feraient gagner plus de deux centimètres. Aurait-il l'air ridicule avec ces bottes aux pieds ? Serait-il comme l'adolescente qui porte sa première paire de chaussures à talons hauts ? Lyman et Hobie paraissaient parfaitement à l'aise dans leurs bottes, pointues et dotées de talons hauts comme celles exposées en vitrine. C'est vrai aussi qu'ils paraissaient à l'aise avec leurs cravates lacet et leurs énormes chapeaux de cowboy. Keller savait pertinemment qu'il se sentirait ridicule dans un tel accoutrement.

Ils formaient un sacré couple, pensa-t-il. Ils se ressemblaient, parlaient de la même façon et donnaient l'impression de se vouer une affection mutuelle peu commune.

De retour dans sa chambre, il gagna la fenêtre et contempla le parking, puis les deux montagnes qui se dressaient au loin. Quelques années plus tôt, un travail l'avait conduit à Miami, où il avait rencontré un Cubain qui l'avait mis en garde contre les chambres d'hôtel situées plus haut que le premier étage. « Imagine que tu sois obligé de décamper en quatrième vitesse, lui avait-il dit. Si tu couches au rez-de-chaussée, pas de problème. Au premier étage, pas de problème non plus. Mais si t'es

au deuxième, tu te pètes une jambe à coup sûr. »

Impressionné par la logique de ce raisonnement, Keller avait veillé à suivre scrupuleusement ce conseil pendant quelque temps. Mais, un jour, il avait appris par hasard que ce Cubain ne fuyait pas uniquement les chambres d'hôtel situées en étage. Il refusait également de monter dans les ascenseurs ou les avions. Ce que Keller avait pris pour une astuce de professionnel n'était en fait qu'une phobie.

Il fut alors frappé de constater que, pas une fois dans sa vie, il n'avait été obligé de quitter une chambre d'hôtel, ni aucune autre chambre d'ailleurs, en sautant par la fenêtre. Ça ne voulait pas dire que ça n'arriverait jamais, mais c'était un risque qu'il était disposé à courir. Il aimait les étages élevés. Peut-être même aimait-il le risque.

Il décrocha le téléphone et composa un numéro. Quand elle décrocha, il lui dit :

— Tex à l'appareil. Tu ne vas pas le croire, mais mon rendez-vous d'affaire a été annulé ! Je suis libre tout l'après-midi !

— Tu es à l'endroit où je t'ai quitté ?

— Je n'ai pratiquement pas bougé depuis.

— Tu restes où tu es. J'arrive tout de suite.

Vers 21 heures ce soir-là, il eut envie d'aller boire un verre, mais pas en compagnie d'hommes et de femmes adultères et de leur musique fétiche. Il roula dans sa

Caprice alezan doré jusqu'à ce qu'il trouve un endroit qui lui semblait prometteur, à la sortie de la ville. L'établissement s'appelait Joe's Bar. L'extérieur était banal. L'intérieur sentait la bière éventée et les tuyauteries défectueuses. Lumière tamisée, sciure par terre, têtes d'animaux morts accrochées aux murs. La clientèle étant exclusivement masculine, il eut un moment d'hésitation. Il y avait à New York des bars homos qui se donnaient beaucoup de mal pour ressembler à cet endroit, et Keller n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Mais Joe's Bar, il le constata, n'avait rien d'un bar gay, de quelque manière qu'on orthographe ce mot.

Il s'assit sur un tabouret branlant et commanda une bière. Les autres consommateurs lui fichèrent la paix, comme ils se fichaient la paix entre eux. Le juke-box jouait par intermittence, quand ceux qui ne supportaient plus le silence mettaient des pièces dans l'appareil.

Les chansons, il le remarqua, étaient choisies avec soin. Il y en avait du style : Je-bois-pour-essayer-d'oublier-cette-femme, et d'autres plus du genre : Ma-seule-chance-c'est-la-malchance. Il n'était pas question de « Celia au Jacskon Park Inn », ni de péché qui éloigne du paradis. Ces chansons étaient faites pour boire et avoir honte de boire.

— Encore une putain de journée ! lança une voix juste derrière lui.

Il sut qui avait prononcé ces mots sans même se retourner. Peut-être avait-il reconnu la voix, mais il ne croyait pas à cette explication. Non, c'était davantage la

reconnaissance de l'aspect inévitable des choses. Évidemment, ça ne pouvait être que Yarnell qui engageait la conversation dans ce bar où personne ne parlait à personne. Qui d'autre ?

— Oui, encore une, lui confirma Keller.

— Je ne crois pas vous avoir déjà vu.

— Je suis de passage.

— Vous avez bien raison, dit Yarnell. Je m'appelle Bart.

Quand le vin est tiré, il faut vider le tonneau.

— Dale, répondit Keller.

— Content de vous connaître, Dale.

— Pareillement, Bart.

Le barman se planta devant eux.

— Salut, Hobie. Comme d'habitude ?

Yarnell répondit par un hochement de tête.

— Et la même chose pour Dale.

Le barman servit à Yarnell sa boisson habituelle, un bourbon allongé, et décapsula une autre bière pour Keller.

Un type finit par craquer nerveusement et introduisit une pièce dans le juke-box pour écouter *There Stand the Glass*.

Yarnell demanda à Keller :

— Vous avez entendu comment il m'a appelé ?

— Je n'ai pas fait attention.

— Il m'a appelé Hobie. Comme tout le monde. Vous ferez pareil qu'eux, vous ne pourrez pas vous en empêcher.

— Le monde est cruel.

— Ah, comme vous dites ! Vous avez bien résumé la chose. Vous êtes marié, Dale ?

— Pas en ce moment.

— « Pas en ce moment ! » Ah, je donnerais cher pour pouvoir en dire autant, ma parole !

— vous avez des ennuis ?

— Être marié à une femme et être amoureux d'une autre, on peut appeler ça des ennuis, en effet.

— Je crois, oui.

— C'est la créature la plus douce, la plus adorable, la plus affectueuse que Dieu ait jamais créée, reprit Yarnell. Quand elle murmure « Bart », le monde entier peut bien hurler « Hobie », je m'en fous.

— Ce n'est pas de votre épouse que vous parlez, risqua Keller.

— Grand Dieu, non ! Mon épouse à moi est une traînée, une créature méchante au cœur de pierre. Je hais ma saleté d'épouse. Je suis amoureux de ma petite amie.

Les deux hommes demeurèrent silencieux quelques instants, à l'image de tous les clients du bar. Puis quelqu'un choisit un disque dans le juke-box : *The Last*

Word in Lonesome is Me.

— On n'écrit plus des chansons comme ça, dit Yarnell.

Allons donc !

— Je ne suis certainement pas le premier à vous faire cette suggestion, dit Keller, mais avez-vous pensé à...

— Quitter June ? Foutre le camp avec Édith et demander le divorce ?

— Oui, quelque chose dans ce goût-là.

— Pas une heure ne passe sans que j'y pense, Dale. Je ne pense qu'à ça toute la sainte journée, et la nuit aussi. J'y pense et je bois pour ne plus y penser, mais c'est tout ce que je peux faire.

— Pourquoi donc ?

— À cause d'un homme, dit Yarnell, qui serait mon père et mon meilleur ami tout en un. C'est le type le plus chouette que j'aie jamais rencontré ; la seule erreur qu'il a commise dans sa vie, c'est d'avoir une fille, et la plus grosse erreur que j'ai faite, c'est de l'épouser. De plus, si cet homme croit à une chose, c'est bien au caractère sacré du mariage. Pour lui, il n'y a pas de mot plus obscène que « divorce ».

Yarnell ne pouvait donc même pas avouer à son beau-père que son mariage était un enfer, et encore moins décider d'y mettre fin. Il devait garder le secret sur sa liaison avec Édith. La seule personne à qui il pouvait en parler, c'était elle, et elle s'était absentée pour une semaine environ. Rongé par la solitude, Yarnell était prêt

à ouvrir son cœur au premier venu. Ce dont il s'excusait, mais...

— C'est normal, Bart, lui dit Keller. On ne peut pas tout garder enfermé à l'intérieur.

— C'est gentil de m'appeler Bart. J'apprécie. Même Lyman m'appelle Hobie, et pourtant, on peut pas avoir de meilleur ami sur terre. Mais c'est plus fort que lui. Tout le monde finit par m'appeler Hobie, tôt ou tard.

— J'essaierai de me retenir le plus longtemps possible, dit Keller.

Une fois seul, Keller passa en revue ses options.

Il pouvait tuer Lyman Crowder. Il agirait simplement et exécuterait sa mission comme on le lui avait demandé. Cela résoudrait les problèmes de tout le monde. June et Hobie pourraient obtenir le divorce dont ils rêvaient tous les deux.

D'un autre côté, c'est vrai que, l'un comme l'autre, ils perdraient l'homme qu'ils considéraient comme la plus grande merveille depuis le pop-corn prêt à cuire au micro-ondes.

Il pouvait jouer à pile ou face et éliminer June ou son mari, en agissant comme une sorte de tribunal matrimonial du dernier recours. Face : June passe le restant de sa vie à tromper un fantôme. Pile : Yarnell a le beurre et l'argent du beurre, c'est-à-dire Édith. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle cesse de l'appeler Bart et se mette à l'appeler Hobie, bien évidemment, et,

très vite, on la verrait débarquer au Holiday Inn et glisser sa pièce dans le juke-box pour écouter *Amour de troisième zone, rendez-vous miteux*.

Il y avait forcément une autre solution qui n'impliquait pas une réduction de la population, se dit Keller. Cela étant, il savait aussi qu'il était le moins bien placé pour la trouver.

Quand on a des ennuis de santé, le traitement qu'on vous donne dépend de la personne qu'on est allé voir. Personne n'attend d'un chirurgien qu'il vous manipule la colonne vertébrale, vous prescrive des tisanes et des lavements ou s'agenouille pour prier avec vous. Quel que soit votre problème, le chirurgien cherchera ce qu'il peut couper. Il a été formé de cette manière, c'est ainsi qu'il voit le monde, et c'est son métier.

Keller était prédisposé à avoir une approche chirurgicale, lui aussi. Là où d'autres auraient peut-être conseillé une assistance psychologique ou un programme en douze étapes, Keller, lui, prenait le scalpel. Même si parfois il n'était pas facile de savoir où pratiquer l'incision.

Tue-les tous, se dit-il sauvagement, et Dieu reconnaîtra les siens. Ou bien, fiche le camp sur ton cheval dans le soleil couchant, la queue entre les jambes.

Le lendemain matin, à la première heure, il se rendit à Sheridan en voiture et, là, il prit un avion pour Sait Lake City. Il paya son billet en liquide et utilisa le nom de John Richards. Au comptoir TWA de Sait Lake City, il acheta un aller simple pour Las Vegas, toujours en liquide, en

donnant cette fois le nom d'Alan Johnson.

À l'aéroport de Las Vegas, il fit le tour du parc de stationnement longue durée, comme s'il cherchait sa voiture. Au bout de cinq minutes, un chauve vêtu d'une veste écossaise y gara une Plymouth d'un an ou deux et sortit de son coffre plusieurs bagages qu'il empila sur un chariot en aluminium. Où qu'il aille, il avait emporté de quoi rester longtemps.

Dès qu'il eut disparu, Keller mit un genou à terre et glissa la main sous la voiture pour chercher à tâtons le boîtier à clés magnétique. Il faisait toujours ça avant de voler une voiture, et la chance lui souriait en général une fois sur cinq. Comme toujours, il en éprouva une joie intense. C'était de bon augure de trouver la clé. Ça s'annonçait bien.

Keller s'était souvent rendu à Las Vegas. Il n'aimait pas cet endroit, mais savait s'y repérer. Il roula jusqu'au Caesars Palace et confia sa Plymouth empruntée au voiturier. Il frappa à la porte d'une chambre du septième étage, jusqu'à ce que son occupante proteste en disant qu'elle essayait de dormir.

— Je vous apporte des nouvelles de Martingale, mademoiselle Bodine, dit-il. Ouvrez-moi, nom d'un chien !

Elle entrouvrit la porte, sans ôter la chaîne de sécurité. Elle avait à peu près l'âge de June, mais paraissait plus vieille ; ses cheveux noirs étaient ébouriffés, ses yeux vitreux, et son visage portait encore les traces du maquillage de la veille.

— Crowder est mort, dit Keller.

Il pensa à un tas de choses qu'elle aurait pu dire, de « Que s'est-il passé ? » à « Et alors ? », mais elle alla droit au but :

— Imbécile ! s'écria-t-elle. Que venez-vous faire ici ?

Erreur.

— Laissez-moi entrer, reprit-il.

Elle le laissa entrer.

Deuxième erreur.

Le voiturier lui ramena sa Plymouth et parut ravi du pourboire qu'il reçut alors. À l'aéroport, quelqu'un d'autre ayant garé une Toyota Camry à l'emplacement où le chauve avait laissé sa Plymouth, Keller ne put faire mieux que de se glisser à une place libre dans la rangée voisine, une dizaine de voitures plus loin. Le propriétaire la retrouverait certainement ; Keller espéra seulement qu'il ne s'inquiéterait pas et ne se croirait pas atteint par les prémices de la maladie d'Alzheimer.

Il prit l'avion pour Denver sous le nom de Richard Hill et gagna Sheridan sous celui de David Edwards. En chemin, il repensa à Édith Bodine qui avait, de toute évidence, glissé sur le carrelage mouillé de la salle de bains dans sa chambre au Caesars Palace et s'était ouvert le crâne sur le rebord de la grande baignoire. Avec l'écriteau NE PAS DÉRANGER fixé à la poignée de la porte et la climatisation poussée à fond, il était difficile de savoir combien de temps elle reposerait en paix.

Il avait compris que c'était forcément elle la cliente. Ça ne pouvait être ni June ni Hobie, dont la vie tout entière tournait autour de Lyman Crowder. Alors, qui restait-il ? Un Crowder qui serait devenu sournoisement suicidaire ? Un vieil ennemi, un concurrent ?

Non, Édith était l'hypothèse la plus probable. Un client aurait forcément voulu rencontrer Keller, et pas de manière détournée comme l'avaient fait les Yarnell, non – en organisant un rendez-vous. Au contraire, le client se serait arrangé pour être loin des lieux du crime, et pour que ça se sache. D'où le voyage à Las Vegas.

Pour quel motif ? La fortune de Crowder, évidemment. Hobie Yarnell était fou d'elle, certes, mais il ne quitterait jamais June de peur de briser le cœur de Crowder, et, même s'il le faisait, il se retrouverait sans un sou. Faire tuer June n'aurait servi à rien non plus dans la mesure où elle n'avait pas de véritable fortune personnelle. En revanche, elle hériterait si le vieux mourait, et, plus tard, pourrait toujours être victime d'un accident.

En tout cas, c'était ce qu'avait pensé Keller. S'il avait voulu connaître le raisonnement exact d'Édith, il aurait fallu qu'il lui pose la question, et cela lui apparaissait comme une perte de temps. Et surtout, il n'avait aucune envie de mieux la connaître. Dès qu'on commence à fréquenter ce genre de gens, c'est le bordel.

Quand on parcourt mille kilomètres à cheval pour tuer un homme qu'on ne connaît pas, mieux vaut jouer l'étranger muet du début à la fin. Inutile de parler à qui que ce soit, ni à la cible, ni au client, ni à personne d'autre.

Si on a un truc à dire, on peut le murmurer à l'oreille de son cheval.

À Sheridan, il descendit de son quatrième avion de la journée, récupéra sa Caprice – ce nom lui paraissait de plus en plus approprié d'heure en heure – et retourna à Martingale. Il veilla à ne pas trop dépasser les limitations de vitesse et ralentit en même temps que tout le monde en arrivant à une dizaine de kilomètres de Martingale. Les voitures étaient obligées de déboîter pour éviter une épave sur la file qui allait vers le nord. Cet accident n'aurait pas dû ralentir la circulation sur la file qui allait vers le sud, mais c'était quand même bien ce qui se passait

– naturellement. Tout le monde était obligé de ralentir pour voir ce qui poussait tout le monde à ralentir.

De retour dans sa chambre, il commença à faire ses bagages pour s'apercevoir soudain qu'il ne pouvait aller nulle part. Le client était mort, mais ça ne changeait rien à l'affaire : comme il n'avait aucun moyen de savoir que cette femme était le client, ni qu'elle était morte, sa mission demeurait inchangée. Certes, il pouvait rentrer au bercail, admettre qu'il était dans l'incapacité d'effectuer le travail et attendre que la nouvelle se répande qu'il n'y avait plus de travail à effectuer. Il serait dédouané au bout de quelque temps, mais il ne se serait pas pour autant couvert de gloire – et, plus grave, il ne serait pas payé. La cliente avait très certainement réglé d'avance et, s'il y avait un intermédiaire entre elle et l'homme de

White Plains, l'argent avait sans doute déjà changé de main – et il était peu probable que l'homme de White Plains envisage un seul instant de rembourser un client décédé si par extraordinaire quelqu'un soulevait la question. Cela étant, l'homme de White Plains ne paierait pas davantage Keller pour un travail que celui-ci n'avait pas accompli. L'homme de White Plains garderait tout pour lui.

Keller réfléchit. Apparemment, la meilleure tactique consistait à jouer la montre. Combien de temps faudrait-il pour qu'un cambrioleur ou une femme de chambre découvre le cadavre d'Édith Bodine ? Combien de temps avant que la nouvelle de sa mort arrive à White Plains ?

Plus il y réfléchissait, plus il craignait de devoir attendre longtemps. S'il y avait toute une chaîne d'intermédiaires, comme cela arrivait parfois, le message risquait même de ne jamais parvenir à son destinataire.

La solution la plus simple était peut-être de tuer Crowder

— pour être débarrassé.

Non, se dit-il. Il venait de faire plus de mille kilomètres supplémentaires – et à ses frais, par-dessus le marché – uniquement pour ne pas être obligé de tuer le légendaire Homme Qu'Il Ne Connaissait Pas, pas question de le tuer maintenant, après tout le mal qu'il s'était donné.

Sans compter qu'il était obligé d'attendre de toute façon. Il n'avait pas envie de prendre sa voiture pour se rendre quelque part dans l'immédiat. Quant à voir un

avion de plus et monter à bord...

Il s'étendit sur le lit et ferma les yeux.

Il fit un rêve effroyable. Il marchait au milieu du désert en pleine nuit, il avait froid, il était perdu et désespérément seul. Soudain, un cheval surgissait de nulle part au galop ; sur son dos était assise une femme magnifique avec une grande crinière de cheveux et des yeux qui brillaient dans l'éclat de la lune. Elle lui tendait la main, il sautait sur le cheval pour galoper en croupe. La femme était nue. Lui aussi, mais il ne s'en était pas aperçu avant.

Et ils tombaient amoureux. Sans prononcer un mot, ils se disaient tout ; ils se connaissaient comme deux âmes sœurs. Mais voilà qu'en plongeant son regard dans celui de la femme, Keller comprenait qui c'était. C'était Édith Bodine, et elle était morte ; il l'avait tuée un peu plus tôt sans savoir qu'elle deviendrait la femme de ses rêves. Ce qui était fait ne pouvait être défait ; son cœur était brisé à tout jamais.

Il se réveilla en tremblant. Cinq minutes durant, il arpenta sa chambre en tous sens en essayant de faire la part entre le rêve et la réalité. Il n'avait pas dormi longtemps. Le soleil se couchait ; c'était toujours la même interminable journée.

Quel rêve affreux !

Pas moyen de se concentrer sur la télé, pas plus que sur le roman. Il reposa son livre, décrocha le téléphone et

composa le numéro de June.

— Dale à l'appareil, dit-il. J'étais assis là dans ma chambre et...

— Oh, Dale, comme c'est gentil d'appeler ! C'est affreux, hein ? N'est-ce pas épouvantable ?

— Hmm.

— Je ne peux pas parler pour l'instant, reprit-elle. Je suis même incapable de réfléchir. Je n'ai jamais été aussi bouleversée de ma vie. Merci de ta sollicitude, Dale.

Elle raccrocha, laissant Keller abasourdi, les yeux fixés sur le téléphone. À moins qu'elle soit bien meilleure comédienne qu'il l'avait imaginé, elle paraissait véritablement effondrée. Il était surpris que la nouvelle de la mort d'Édith Bodine lui soit déjà parvenue, et encore plus surpris de la voir si affectée par cette disparition. Y avait-il autre chose derrière ces apparences ? L'épouse et la maîtresse de Hobie étaient-elles des amies intimes ? Ou alors, Seigneur, bien plus que de simples amies ?

Aucun doute, tout était beaucoup plus simple pour Randolph Scott.

C'était le même barman qui officiait chez Joe's.

— Je crois que votre ami Hobie ne viendra pas ce soir, dit-il d'emblée. Vous êtes au courant, je suppose.

— Hmm, marmonna Keller.

Tu parles d'une liaison clandestine, se dit-il. Si toute la ville s'apprêtait à reconforter Hobie avant même que le

corps de sa maîtresse ait refroidi... !

— Sale histoire, reprit le barman. Quelle perte affreuse pour notre ville ! Sans lui, Martingale ne sera plus jamais pareille.

— Ce dont vous parlez là..., dit Keller prudemment. Je ne crois pas être au courant. Que s'est-il passé, au juste ?

Il appela les compagnies aériennes de sa chambre de motel. Le prochain avion au départ de Casper ne décollait pas avant le lendemain matin. Évidemment, s'il voulait aller jusqu'à Denver en voiture...

Non, il ne voulait pas aller jusqu'à Denver en voiture. Il réserva une place sur le premier vol du lendemain, en utilisant le nom et la carte de crédit de Whitlock.

Inutile de s'attarder dans les parages, avec Lyman Crowder allongé quelque part pendant qu'on lui injectait du sérum d'embaumement. Tué dans un accident de la route sur la 1-25, celui-là même qui avait obligé Keller à ralentir alors qu'il revenait de Sheridan.

Il ne serait plus là pour l'enterrement, mais devait-il envoyer des fleurs ? Il était évident qu'il devait s'abstenir. Mais l'envie le tiraillait.

Il appela un service de livraisons de fleurs et fit porter une douzaine de roses à M^{me} Dale Whitlock, à Rowayton, en payant avec la carte American Express de Whitlock. Il leur demanda de joindre une carte avec ces mots :

« Simplement parce que je t'aime. Dale. »

Il se dit que c'était le moins qu'il pouvait faire.

Deux jours plus tard, il était à White Plains pour faire son rapport. Les accidents, c'était toujours très bien, lui dit l'homme. Les accidents et les morts naturelles, c'était même ce qu'il y avait de mieux. Certes, parfois, un meurtre voyant s'imposait, pour faire passer un message, mais le reste du temps, rien ne valait un bon accident.

— Vous avez tout arrangé, c'est parfait, conclut-il.

Il aurait fallu une sacrée organisation, se dit Keller. Un, il aurait fallu s'arranger pour que Lyman Crowder fonce vers le nord au volant de son pick-up. Deux, il aurait fallu s'arranger pour qu'un berger au chômage, un certain Danny Vasco, soit complètement ivre et roule à toute allure vers Martingale au volant de son pick-up (bon Dieu, mais pourquoi conduisaient-ils tous des pick-ups ?) à plus de 140 à l'heure sur la mauvaise voie. Trois, il aurait fallu s'arranger pour que ce même Vasco évite de justesse quelques véhicules, frôle un car de ramassage scolaire et percute le flanc d'un minivan avant d'aller s'encaster de plein fouet dans le véhicule de Crowder.

Parlez d'une organisation.

Si l'homme de White Plains avait appris que la cliente était morte, elle aussi, il n'en laissa rien paraître devant Keller. Quand celui-ci ressortit du bureau, Dot lui demanda comment Crowder prononçait son nom.

— Ça rime avec *chowder*, lui répondit-il.

— Je savais bien que vous finiriez pas avoir la réponse.

Ça ne va pas, Keller ? Vous avez l'air bizarre.

— Je suis impressionné par la mécanique du Destin, dit-il.

— C'est bien normal.

Dans le train qui le ramenait à New York, il songea à ladite mécanique du Destin. Avant, il avait essayé de se dire que ce voyage à Las Vegas avait été une perte de temps et d'argent. Il lui suffisait d'attendre un jour de plus pour que Danny Vasco règle le problème.

Mais cela ne serait jamais arrivé.

Sans ce voyage à Las Vegas, il n'y aurait pas eu d'accident de la route. Un seul événement avait suffi à ouvrir une brèche qui avait permis à l'autre de se produire. Cela était inexplicable et la logique de l'affaire lui échappait, mais, instinctivement, il savait qu'il avait raison.

Tout s'était déroulé exactement comme il le fallait. La rencontre avec June dans le Temple de l'infidélité et celle avec Hobie au Bar des Désespérés. Ces rencontres, il n'aurait pu les éviter, pas plus qu'il n'aurait pu s'empêcher d'acheter le livre de poche qui avait donné la tonalité générale de tout qui s'était passé ensuite.

Il espéra seulement que M^{me} Whitlock aimait les fleurs.

3

La thérapie de Keller

— J'ai fait un rêve, dit Keller. D'ailleurs, je l'ai noté, comme vous me l'aviez suggéré.

— Très bien.

Avant de s'allonger sur le divan, Keller avait ôté sa veste et l'avait suspendue sur le dossier d'une chaise. Il se leva pour aller chercher son carnet dans sa poche de poitrine, puis il se rassit sur le divan et trouva la page sur laquelle il avait noté son rêve. Il relut rapidement ses notes, referma le carnet et resta assis là sans rien dire ni trop savoir que faire.

— C'est comme vous préférez, lui dit Breen. Assis ou allongé... Du moment que vous êtes à l'aise.

— Ça n'a pas d'importance ?

— Non, pas pour moi.

Comment était-il le plus à l'aise ? La position assise lui paraissait plus naturelle pour discuter, mais la position allongée avait pour elle le poids de la tradition. Désireux

de faire les choses bien, Keller décida finalement de se conformer à la tradition. Il s'allongea sur le divan, les pieds surélevés.

— Je vis dans une très grande maison, raconta-t-il, presque un château. Avec des couloirs sans fin et des dizaines de pièces.

— C'est votre maison ?

— Non. Je ne fais qu'y vivre. En fait, je suis une sorte de domestique au service des propriétaires. Ils appartiennent plus ou moins à une famille royale.

— Et vous êtes domestique.

— Oui, sauf que je n'ai presque rien à faire et qu'ils me traitent sur un pied d'égalité. Je joue au tennis avec les membres de la famille. Il y a un court juste derrière la maison.

— C'est ça, votre travail ? Jouer au tennis avec ces gens ?

— Non, c'est un exemple de la façon dont ils me traitent en égal. Et je mange à leur table, au lieu de manger en bas avec les domestiques. Mon travail, c'est les souris.

— Les souris ?

— La maison en est infestée. Je dîne avec toute la famille, mon assiette déborde de bonnes choses, puis un serveur en habit s'approche de moi avec un plat sous cloche. Je soulève la cloche et, dessous, je découvre un message sur lequel est écrit simplement : « Souris ».

— Juste ce mot ?

— Oui, juste ce mot. Je me lève de table, le domestique m'entraîne dans un long couloir et je me retrouve dans une pièce inachevée du grenier. Il y a de minuscules souris dans tous les coins, au moins vingt ou trente, et je suis obligé de les tuer.

— De quelle façon ?

— En les écrasant avec mon pied. C'est la méthode la plus rapide et la plus humaine, mais ça me dérange et je n'ai pas envie de le faire. Pourtant, plus vite j'aurai fini, plus vite je pourrai retourner manger, et je meurs de faim.

— Donc, vous tuez les souris ?

— Oui, dit-il. L'une d'elles manque de s'échapper, mais je l'écrase sous ma semelle juste avant qu'elle franchisse la porte. Ensuite, je retourne dans la salle à manger. Tout le monde est en train de manger, de boire et de rire, mais mon assiette a été débarrassée. Cela fait un tas d'histoires et pour finir on me rapporte mon assiette des cuisines, mais le contenu a changé. On me sert des...

— Eh bien ?

— Des souris. On les a dépecées et fait cuire, mais c'est une platée de souris.

— Et vous les mangez ?

— C'est à ce moment-là que je me suis réveillé. C'était pas trop tôt, croyez-moi.

— Ah, dit Breen.

C'était un homme grand avec de longs membres et l'air emprunté ; il portait un pantalon en toile, une chemise vert foncé et une veste en velours marron. Keller avait l'impression d'être en face d'un ancien bosseur au lycée, mais d'un bosseur qui aurait réussi à avoir l'air distingué, dans un genre excentrique.

Breen répéta « Ah », croisa ses mains sur son ventre et lui demanda ce que signifiait ce rêve d'après lui.

— C'est vous le psy, dit Keller.

— Vous pensez que ce rêve signifie que c'est moi le psy ?

— Non. Je pense que vous êtes le mieux placé pour m'expliquer le sens de ce rêve. Ça veut peut-être simplement dire que je ne devrais pas manger de la glace avant de me coucher.

— Dites-moi ce que ce rêve peut vouloir dire, à votre avis.

— Peut-être que je me prends pour un chat.

— Ou un dératisateur ?

Keller garda le silence.

— Analysons ce rêve au niveau le plus superficiel, reprit Breen. Vous êtes employé par une grosse société pour remédier aux situations délicates, mais vous avez utilisé un terme précis.

— Généralement, on nous appelle des « expéditeurs », dit Keller, mais ça revient au même en définitive.

— La plupart du temps, vous n'avez rien à faire. Vous

disposez d'énormément de temps libre, vous menez la belle vie. Vous jouez au tennis, vous mangez à la table des riches et des puissants. Mais on découvre des souris et, aussitôt, il apparaît que vous êtes un domestique chargé d'une mission.

— Je comprends, dit Keller.

— Alors, continuez. Expliquez-moi.

— C'est évident, non ? Un problème survient, on fait appel à moi et je dois laisser tomber ce que je suis en train de faire pour le régler. Je dois agir rapidement, de manière arbitraire, et cela peut vouloir dire renvoyer des gens ou fermer des départements entiers. Je suis obligé de le faire, mais c'est comme d'écraser des souris. Quand je reviens à table pour retrouver mon assiette... mon salaire, je suppose ?

— Votre rémunération, oui, c'est ça.

— On me donne une assiette de souris. (Keller fit la grimace.) Autrement dit ? Ma rémunération provient de la destruction des gens que je dois sacrifier. Je me nourris à leurs dépens. C'est donc un rêve de culpabilité ?

— Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense qu'il s'agit de culpabilité. Je tire profit du malheur des autres, du chagrin que je leur inflige. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— En apparence, oui. Si on creuse plus profondément, on découvrira peut-être d'autres liens. Comme le fait d'avoir choisi ce travail ou certains aspects de votre

enfance.

Breen entrelaça ses doigts et se renversa dans son fauteuil.

— Chaque chose forme un tout, vous savez. Rien n'existe indépendamment du reste, rien n'est accidentel. Pas même votre nom.

— Mon nom ?

— Peter Stone. Réfléchissez-y d'ici notre prochaine séance.

— Vous voulez que je réfléchisse à mon nom ?

— Demandez-vous s'il est adapté à votre personnalité. Et... (Il jeta un coup d'œil à sa montre, par automatisme) ah, je crains que notre heure soit écoulée.

Le cabinet de Jerrold Breen se trouvait à Central Park West, à la hauteur de la 94^e Rue. Keller redescendit jusqu'à Columbus Avenue à pied, puis il prit le bus pour parcourir cinq blocs, traversa la rue et héla un taxi. Il demanda au chauffeur de traverser Central Park et, quand il descendit du taxi dans la 50^e Rue, il était quasiment sûr de ne pas avoir été suivi. Il acheta un café à emporter dans un delicatessen et le but dehors, sur le trottoir, en gardant l'œil ouvert. Après quoi, il regagna l'immeuble où il habitait, dans la Première Avenue, entre la 48^e et la 49^e Rue. C'était un gratte-ciel d'avant-guerre, avec un hall art déco et un ascenseur avec liftier.

— Ah, monsieur Keller ! s'écria celui-ci. Belle journée,

n'est-ce pas ?

— Très belle.

Keller occupait un appartement de deux pièces au huitième étage. De sa fenêtre, il apercevait le bâtiment des Nations unies, l'East River et le quartier de Queens. Le premier dimanche de novembre, il voyait le flot des coureurs de marathon qui traversait le Queensboro Bridge, juste quelques kilomètres après la mi-parcours.

C'était là un spectacle qu'il essayait de ne jamais louper. Il restait assis devant sa fenêtre des heures durant tandis que des milliers de coureurs traversaient son champ de vision – d'abord les coureurs de classe internationale, puis les acharnés de milieu de peloton et, pour finir, les plus lents, dont certains marchaient ou clopinaient. Tous partaient de Staten Island et finissaient dans Central Park, mais Keller ne voyait qu'une centaine de mètres de leur calvaire, lorsqu'ils traversaient le pont pour entrer dans Manhattan. Au bout d'un moment, ce spectacle finissait toujours par l'émouvoir aux larmes, sans qu'il sache pourquoi.

Fallait-il en parler à Breen ?

C'était une femme qui l'avait conduit sur le divan du psychanalyste, une prof d'aérobic prénommée Donna. Keller avait fait sa connaissance à la salle de sport. Ils s'étaient revus en dehors et avaient couché ensemble une ou deux fois, juste assez pour découvrir que, sexuellement, ça ne collait pas. Keller avait continué de se rendre à la salle de sport deux ou trois fois par semaine pour soulever de manière répétitive de lourds objets en

fonte et, quand il croisait Donna, ils bavardaient amicalement.

Un jour, alors qu'il revenait d'un déplacement quelque part, il avait dû radoter en vantant les mérites de la ville où il était allé.

— Keller, lui avait-elle fait remarquer, s'il est un New-Yorkais-né, c'est bien toi. Tu le sais, non ?

— Oui, je crois.

— Mais tu n'arrêtes pas de fantasmer, de rêver à on ne sait quelle vie idéale dans un bled perdu du Montana. Partout où tu vas, tu t'inventes une nouvelle vie qui colle avec l'endroit où tu te trouves.

— C'est grave ?

— Qui a dit que c'était grave ? Mais je parie que tu aurais de quoi t'amuser avec un psychiatre.

— Tu crois que j'ai besoin d'aller en voir un ?

— Je crois que tu pourrais en retirer un tas de choses bénéfiques. Regarde. Tu viens t'entraîner ici, non ? Tu te tapes le Stair Master et tu utilises les machines de musculation.

— Plutôt les haltères.

— Peu importe. Tu ne fais pas ça parce que tu es une épave.

— Non, je le fais pour rester en forme.

— Et parce que ça t'aide à te sentir bien.

— Et alors ?

— J'ai l'impression que tu t'es enfermé en toi-même et que tu cherches à sortir. Tu voyages à travers tout le pays et tu demandes à des agents immobiliers de te montrer des maisons que tu n'achèteras jamais.

— Je ne l'ai fait que deux ou trois fois. Et d'ailleurs, où est le mal ? Ça fait passer le temps.

— Sauf que tu fais tout ça sans savoir pourquoi, lui avait-elle rétorqué. Sais-tu ce qu'est une thérapie ? C'est une aventure, un voyage d'exploration. C'est un peu comme d'aller à la salle de sport. C'est... Laisse tomber. Tout ce que je te raconte ne sert à rien si tu n'es pas intéressé.

— Peut-être que je le suis.

Bien évidemment, Donna suivait elle-même une thérapie. Mais son psy était une femme. Keller et Donna étaient tombés d'accord pour dire qu'il se sentirait plus à l'aise s'il travaillait avec un homme. L'ex-mari de Donna appréciait beaucoup son psy, un médecin du West Side nommé Breen. Donna ne l'avait jamais rencontré personnellement, et elle n'était pas en très bons termes avec son ex-mari, mais...

— Ne t'en fais pas, lui avait dit Keller. Je l'appellerai moi-même.

Ce qu'il avait fait, en se recommandant de l'ex-mari de Donna.

— Mais je doute qu'il connaisse mon nom, lui avait-il dit. Nous avons bavardé au cours d'une soirée, il y a quelque temps de ça, et je ne l'ai pas revu. Mais il m'a dit

quelque chose qui m'a beaucoup frappé et ça m'a donné envie d'explorer ce domaine.

— L'intuition est un maître très puissant, avait déclaré Breen.

Keller avait alors pris rendez-vous avec lui en lui donnant le nom de Peter Stone. Lors de la première séance, il avait longuement évoqué son travail pour un grand conglomérat, dont il n'avait pas révélé la raison sociale.

— Ils sont un peu vieux jeu dès qu'il est question de psychothérapie, avait-il expliqué à Breen. Je ne vous donnerai donc ni adresse, ni numéro de téléphone et je paierai chaque séance en liquide.

— Votre vie est donc pleine de secrets, lui avait-il fait remarquer.

— Je le crains, en effet. C'est mon métier qui veut ça.

— Ici, vous pouvez parler en toute liberté, en toute franchise. Le but est de mettre au jour ces secrets que vous vous cachez à vous-même. Ici, vous êtes protégé comme au confessionnal, mais ma tâche n'est pas de vous accorder l'absolution. Au bout du compte, vous devrez vous absoudre vous-même.

— Bien.

— Cela étant, vous devez garder certains secrets. Je respecte ce choix. Je n'ai pas besoin de votre adresse, ni de votre numéro de téléphone, sauf si je suis contraint d'annuler un rendez-vous. Je vous suggère donc de téléphoner une heure ou deux avant chaque séance, mais

vous pouvez aussi prendre le risque de vous déplacer pour rien. Si de votre côté vous devez annuler un rendez-vous, prenez soin de me prévenir au moins vingt-quatre heures à l'avance. Faute de quoi, je serai obligé de vous faire payer la séance manquée.

— C'est normal.

Depuis, Keller allait voir le D^r Breen deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, à 14 heures. Difficile de dire ce qu'il en résultait. Parfois, il se détendait complètement sur le divan et parlait librement, et en toute honnêteté, de son enfance. À d'autres moments, ces cinquante minutes de séance tenaient du numéro d'équilibriste ; il se sentait entraîné dans deux directions opposées, tiraillé entre l'envie de tout dire et l'obligation de garder le secret.

Nul ne savait qu'il suivait une thérapie. Un jour, il avait croisé Donna qui lui avait demandé s'il avait finalement appelé le psy ; il avait haussé les épaules d'un air penaud et répondu que non.

— J'y ai réfléchi, lui avait-il dit, mais quelqu'un m'a parlé d'une masseuse qui fait un mélange de massages suédois et de shiatsu et, je te l'avoue, je crois que ça me fait plus de bien qu'un type qui fourrage à l'intérieur de mon crâne.

— Oh, Keller ! lui avait-elle répondu non sans tendresse. Ne change pas, surtout pas.

C'est un lundi qu'il raconta son rêve avec les souris. Le mercredi matin, son téléphone sonna. C'était Dot.

— Il veut vous voir, dit-elle.

— J'arrive.

Il mit une cravate et une veste et prit un taxi pour se rendre à la gare de Grand Central et monta dans un train à destination de White Plains. Là, il prit un autre taxi et demanda au chauffeur de le conduire à Washington Boulevard et de le déposer au coin de Norwalk Street. Après que le taxi l'eut déposé, il remonta Norwalk Street à pied jusqu'à Taunton Place et tourna à gauche. La deuxième maison sur la droite était une grande et vieille demeure victorienne avec une véranda entièrement vitrée. Il sonna à la porte et Dot vint lui ouvrir.

— Dans le bureau du haut, lui dit-elle. Il vous attend.

Il monta et redescendit quarante minutes plus tard. Ce fut un jeune gars prénommé Louis qui le ramena à la gare. En chemin, ils discutèrent d'un récent combat de boxe qu'ils avaient tous les deux vu sur ESPN.

— Ce que j'aimerais, dit Louis, c'est qu'ils inventent une sorte de bouton sur la télécommande qui couperait les voix des commentateurs, mais pas les cris de la foule, ni les bruits des coups. On n'aurait plus ce bla-bla-bla permanent dans les oreilles.

Keller se demanda si c'était possible.

— Je vois pas pourquoi on pourrait pas, dit Louis. Ils font un tas de trucs maintenant. Si on peut envoyer un gars sur la Lune, on doit bien pouvoir fermer son clapet à Al Bernstein.

Keller reprit le train pour New York et rentra chez lui à pied. Il passa quelques coups de fil et prépara ses

affaires. À 15 h 30, il ressortit, parcourut un demi-pâté de maisons et héla un taxi pour se rendre à l'aéroport JFK, où il récupéra sa carte d'embarquement pour le vol American Airlines de 18 h 10 à destination de Tucson.

Dans le hall des départs, il se souvint de son rendez-vous avec Breen. Il appela pour annuler la séance de jeudi. Breen l'informa que, comme il le prévenait moins de vingt-quatre heures à l'avance, il se voyait dans l'obligation de lui faire payer la séance manquée, à moins qu'il puisse glisser un autre patient à sa place.

— Ne vous en faites pas pour ça, lui dit Keller. J'espère être revenu pour mon rendez-vous de lundi, mais il n'est jamais facile de savoir combien de temps ça va prendre. Si je ne peux pas rentrer à temps, je devrais pouvoir vous prévenir plus de vingt-quatre heures à l'avance.

Il changea d'avion à Dallas et arriva à Tucson un peu avant minuit. Il n'avait pas de bagage, à part le sac qu'il avait gardé avec lui, mais il se rendit quand même dans la zone de livraison des bagages. Un type maigre comme un clou et coiffé d'un chapeau de paille à large bord s'y tenait avec une pancarte sur laquelle était écrit à la main, NOSCAASI. Keller observa l'homme pendant quelques minutes et constata que personne d'autre ne l'observait. Alors, il s'approcha de lui et lui dit :

— Ça m'a tracassé pendant tout le voyage jusqu'à Dallas. Finalement, je crois que c'est Isaacson écrit à l'envers.

— Gagné ! s'exclama le type. C'est exactement ça.

Il paraissait très impressionné, comme si Keller avait réussi à déchiffrer le code naval secret des Japonais.

— Vous n'avez pas fait enregistrer de bagages, je suppose ? Je m'en doutais. Je me suis garé là-bas.

Dans la voiture, l'homme lui montra trois photos du même type : costaud, peau mate, cheveux noirs brillants et visage de cochon vorace. Épaisse moustache et sourcils broussailleux. Pores du nez dilatés.

— Rollie Vasquez, dit-il. Ce salopard n'a aucune chance de gagner un concours de beauté, pas vrai ?

— J'en doute.

— Allons-y. Je vais vous montrer où il habite, où il bouffe et où il bosse. Toute la vie de Rollie Vasquez.

Deux heures plus tard, le type le déposa au Ramada Inn ; il lui donna une clé de chambre et une clé de voiture.

— Votre chambre est réservée, dit-il. La bagnole est garée au pied de l'escalier le plus proche de votre chambre. C'est une Mitsubishi Éclipse, une bonne petite voiture. Elle est bleu métallisé, paraît-il, mais c'est marqué gris sur les papiers. La carte grise est dans la boîte à gants.

— Il devait y avoir autre chose.

— Oui, c'est aussi dans la boîte à gants. Elle est fermée à clé, évidemment, mais comme c'est la même clé pour le contact et la boîte à gants... et pour les portières et le coffre aussi. Et si vous la mettez à l'envers, ça marche quand même, y a pas de haut ni de bas. Ils sont fortiches,

ces Japonais.

— Que vont-ils inventer la prochaine fois ?

— Ça peut paraître insignifiant, dit l'homme, mais tout le temps qu'on perd à vérifier que c'est la bonne clé, et après à vérifier qu'elle est dans le bon sens !

— Ça finit par compter.

— Voilà. Bon, le plein est fait. Elle consomme de l'essence ordinaire, mais vous avez de quoi faire plus de six cents bornes.

— Et l'état des pneus ? Non, laissez tomber. Je plaisante.

— Elle est bien bonne. « L'état des pneus. » Ouais, j'aime bien.

La voiture était à l'endroit prévu ; la boîte à gants contenait les papiers du véhicule et un pistolet semi-automatique Horstmann Sun Dog calibre .22, chargé, avec un chargeur supplémentaire posé à côté. Keller rangea le pistolet et le chargeur dans son fourre-tout, verrouilla les portières de la voiture et gagna sa chambre sans passer par la réception.

Après avoir pris une douche, il s'assit dans le fauteuil et posa ses pieds sur la table basse. Tout était organisé, ça facilitait les choses, mais parfois il préférait se charger de tout, quand il avait juste un nom et une adresse, sans personne sous la main pour lui ouvrir les portes. C'était plus facile, d'accord, mais comment être sûr qu'on ne

lissait pas de traces ? Comment savoir d'où venait l'arme et ce que le gringalet avec sa pancarte NOSCAASI pourrait raconter si les flics l'arrêtaient et le bousculaient un peu ?

Raison de plus pour agir vite. Il regarda un vieux film sur le câble, assez longtemps pour s'endormir, et il dormit jusqu'à ce qu'il se réveille naturellement. Quand il monta en voiture, il avait son sac avec lui. Il avait l'intention de revenir au motel, mais, dans le cas contraire, il ne laisserait rien derrière, pas même une empreinte.

Il s'arrêta dans un Denny's pour le petit déjeuner. Vers 13 heures, il déjeuna dans un restaurant mexicain de Figueroa. En fin d'après-midi, il grimpa dans les collines au nord de la ville. Il y était encore quand le soleil se coucha. Après, il rentra au Ramada Inn.

C'était jeudi. Le vendredi matin, le téléphone sonna pendant qu'il se rasait. Il le laissa sonner. Le téléphone sonna de nouveau juste au moment où il s'apprêtait à sortir. Il ne répondit pas davantage. Au lieu de ça, il fit le tour de la chambre en essuyant toutes les surfaces avec une serviette de toilette. Cela étant fait, il sortit et monta en voiture.

À 14 heures, il suivit Rolando Vasquez dans les toilettes pour hommes de la salle de bowling de Saguara Lanes et lui tira trois balles dans la tête. Le pistolet de petit calibre ne fit pas beaucoup de bruit, même dans l'espace confiné des toilettes carrelées. Un peu plus tôt, Keller avait confectionné un silencieux de fortune en enveloppant le canon de l'arme d'un matériau isolant de

l'ère spatiale qui étouffait le bruit de la détonation, sans pour autant augmenter le poids ou l'encombrement de l'arme. Si on pouvait inventer ça, on devait être capable de fermer son clapet à Al Bernstein.

Il abandonna Vasquez dans un WC., appuyé contre la paroi. Il abandonna le pistolet dans un égout d'évacuation à environ un kilomètre de là. Et il abandonna la voiture dans le parc de stationnement longue durée de l'aéroport.

Dans l'avion qui le ramenait à New York, il se demanda pourquoi ils avaient fait appel à lui. Ils lui avaient fourni la voiture, l'arme et l'intermédiaire. Pourquoi n'avaient-ils pas fait le boulot eux-mêmes ? Avaient-ils vraiment besoin de le faire venir de New York pour écraser la souris avec son pied ?

— Vous m'avez demandé de réfléchir à mon nom, dit-il à Breen. À sa signification. Mais je ne vois pas comment il pourrait avoir une signification quelconque. Ce n'est pas comme si je l'avais choisi.

— Laissez-moi vous expliquer quelque chose, lui répondit Breen. Il existe un principe métaphysique selon lequel nous choisissons tout ce qui concerne notre vie, y compris les parents qui nous donnent vie, et tout ce qui nous arrive dans l'existence est la manifestation de cette volonté. Par conséquent, il n'y a pas de hasard, pas de coïncidences.

— Je ne suis pas sûr d'y croire.

— Rien ne vous y oblige. Considérez cela comme un

simple postulat pour le moment. Donc, en supposant que vous ayez choisi le nom de Peter Stone, qu'indiquerait ce choix selon vous ?

Allongé de tout son long sur le divan, Keller n'aimait pas du tout cette conversation.

— Eh bien, mais... en argot un « peter » est un pénis, dit-il à contrecœur. Un « pénis de pierre », ce serait donc une érection, non ?

— Vous croyez ?

— Et je suppose qu'un type qui décide de s'appeler Peter Stone a forcément quelque chose à prouver. Il n'est pas tranquille pour sa virilité. C'est ce que vous voulez m'entendre dire ?

— Je veux vous entendre dire tout ce que vous voulez, répondit Breen. Avez-vous des inquiétudes pour votre virilité ?

— Je n'ai jamais eu ce sentiment, dit Keller. Évidemment, il est difficile de dire si j'étais inquiet ou pas avant ma naissance, à l'époque où je choisisais mes parents et le nom qu'ils devraient me donner. À cet âge, j'avais sans doute du mal à avoir une érection, alors, forcément, je devais m'inquiéter.

— Et maintenant ?

— Je n'ai pas de problème à ce niveau-là, si c'est ce que vous voulez savoir. Certes, ce n'est plus comme quand j'étais adolescent et que je pouvais remettre ça trois ou quatre fois dans la nuit, mais quelle personne sensée aurait envie de ça ? Généralement, j'assure.

— Vous assurez ?

— Exact.

— Vous faites votre boulot.

— C'est mal ?

— À votre avis ?

— Arrêtez ça, dit Keller. Ne répondez pas aux questions par d'autres questions. Si je vous demande une chose et que vous ne voulez pas répondre, ne dites rien. Mais ne me renvoyez pas la question. C'est horripilant.

Breen lui dit :

— Vous assurez, vous faites votre boulot. Mais qu'éprouvez-vous, monsieur Peter Stone ?

— Ce que j'éprouve ?

— Il ne fait aucun doute que « peter » est une expression familière pour désigner le pénis, mais ce mot possède un sens antérieur. Vous souvenez-vous des paroles du Christ s'adressant au premier Pierre ? « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Parce que Peter signifie pierre. Notre Seigneur faisait un jeu de mots. Autrement dit, votre prénom et votre nom veulent dire la même chose. La pierre. Dure, résistante, inflexible. Insensible.

— Stop.

— Dans votre rêve, quand vous tuez les souris, que ressentez-vous ?

— Rien. Je veux simplement faire mon travail.

— Ressentez-vous leur souffrance ? Êtes-vous fier de ce que vous faites ? Éprouvez-vous la satisfaction du travail bien fait ? Éprouvez-vous un frisson, une sorte de plaisir sexuel, en les tuant ?

— Non, rien, dit Keller. Je ne ressens rien. On peut s'arrêter un petit moment ?

— Que ressentez-vous à l'instant même ?

— J'ai un peu envie de vomir, c'est tout.

— Vous voulez aller aux toilettes ? Vous désirez un verre d'eau ?

— Non, ça va aller. Je me sens mieux quand je suis assis. Ça va passer. C'est déjà passé.

Assis devant sa fenêtre, Keller ne regardait pas les marathoniens, mais les voitures qui défilaient sur le Queensboro Bridge, et repensait à cette histoire de noms. Ce qui était particulièrement agaçant là-dedans, c'était qu'il n'avait pas besoin d'un métaphysicien patenté pour saisir toutes les implications du nom Peter Stone. Il l'avait choisi, de toute évidence, mais pas de la manière dont une entité choisit ses parents avant de leur graver des noms dans la tête. Non, il avait choisi ce nom lui-même, quand il avait appelé Jerrold Breen pour prendre son premier rendez-vous. « Votre nom ? » lui avait demandé Breen. « Stone, avait-il répondu. Peter Stone. »

Keller n'était pas idiot. Froid, inflexible, insensible, mais pas stupide. Si on voulait jouer au petit jeu des

patronymes, il n'y avait pas besoin de se limiter au pseudonyme qu'il avait choisi.

Il y avait déjà de quoi s'amuser avec le nom qu'il portait depuis sa naissance.

Car son véritable nom était John Paul Keller, mais tout le monde l'appelait Keller, et rares étaient les personnes qui connaissaient ses premier et deuxième prénoms. Le bail de son appartement et la plupart des cartes qui se trouvaient dans son portefeuille étaient au nom de J. P. Keller. « Juste Plain » Keller¹³¹, voilà comment les gens l'appelaient, hommes et femmes. (« Dans le bureau, là-haut, Keller. Il vous attend. » « Oh, Keller, ne change pas, surtout pas. » « Je ne sais pas comment te dire ça, Keller, mais je ne trouve pas mon compte dans cette relation. »)

Keller. En allemand, ça signifiait « cave » ou « taverne ». Mais ça, on s'en foutait. Il n'y avait pas besoin de savoir ce que ça signifiait dans une langue étrangère. Il suffisait de changer une voyelle et Keller donnait Killer.

C'était clair, non ?

Allongé sur le divan, les yeux fermés, il dit :

— La thérapie fonctionne, j'ai l'impression.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— J'ai rencontré une fille, hier soir. Je lui ai offert quelques verres et je l'ai ramenée chez moi. On s'est mis au lit et je n'ai rien pu faire.

— Vous n'avez rien pu faire ?

— Si vous voulez jouer sur les mots, disons que j'aurais pu faire certaines choses. J'aurais pu écrire une lettre ou commander une pizza par téléphone. J'aurais pu chanter *Melancholy Baby*. Mais je n'ai pas pu faire ce que nous attendions l'un et l'autre, c'est-à-dire faire l'amour avec elle.

— Vous étiez impuissant.

— Vous êtes très perspicace. Rien ne vous échappe.

— Vous me reprochez votre impuissance, dit Breen.

— Ah bon ? Non, je ne crois pas. Je ne suis même pas sûr de me la reprocher à moi-même. À vrai dire, cette expérience m'a plus amusé que démoralisé. La fille n'avait pas l'air contrarié, elle non plus. Peut-être était-elle soulagée de voir que je ne l'étais pas. Mais pour éviter que ce genre de choses se reproduise, j'ai décidé de changer mon nom en Dick Hardin^{4}.

— Comment s'appelait votre père ?

— Mon père ? En voilà une question. D'où la sortez-vous ?

Breen garda le silence.

Keller aussi, pendant plusieurs minutes. Finalement, les yeux fermés, il dit :

— Je n'ai jamais connu mon père. C'était un soldat. Il a été tué au combat avant ma naissance. Ou bien alors, on l'a expédié à l'étranger avant ma naissance et il a été tué quand je n'avais que quelques mois. Ou alors, il est rentré

en permission quand j'étais tout petit et m'a pris sur ses genoux pour me dire qu'il était fier de moi.

— Vous avez ce souvenir ?

— Je n'en ai aucun, dit Keller. Le seul souvenir que j'ai, c'est celui de ma mère me parlant de lui et toute la confusion vient de là car elle m'a raconté un tas de choses différentes à différents moments. Soit il a été tué avant ma naissance ou peu de temps après, soit il est mort sans m'avoir connu, soit il m'a vu une seule fois et m'a fait asseoir sur ses genoux. C'était une brave femme, mais elle restait vague dans un tas de domaines. Elle était formelle sur un seul point : mon père était soldat. Et il est mort à la guerre.

— Et il s'appelait...

Keller, songea-t-il.

— Comme moi, dit-il. Mais laissons tomber cette histoire de nom, ce que je vais vous raconter est plus important. Écoutez bien. Ma mère avait une photo de lui, un portrait de ce beau et jeune soldat en uniforme, coiffé d'un béret, le genre de truc qui s'aplatit quand on l'enlève. La photo était posée sur la commode dans un cadre doré quand j'étais petit, et ma mère m'expliquait que cet homme était mon père.

« Mais un jour, la photo a disparu. "Elle n'est plus là", m'a-t-elle dit. Elle refusait d'en parler. J'étais déjà plus âgé à l'époque, je devais avoir sept ou huit ans.

« Un ou deux ans après, j'ai eu un chien. Je l'ai baptisé Soldat, en souvenir de mon père. Bien des années plus

tard, deux choses m'ont frappé. Un, Soldat est un drôle de nom pour un chien. Deux, qui aurait l'idée de donner le nom de son père à un chien ? Mais, sur le moment, ça ne m'avait pas paru insolite.

— Qu'est devenu ce chien ?

— Il est devenu impuissant. Pas de remarque, je vous en prie. Ce que j'ai à vous dire est beaucoup plus important que ce chien. Quand j'avais quatorze ou quinze ans, je travaillais l'après-midi, après l'école, pour aider un bonhomme qui faisait des petits boulots dans le quartier. On débarrassait les caves et les greniers, on déblayait les rebuts, etc. Un jour, la mercerie a fermé, la propriétaire était sans doute morte, et on devait déblayer le sous-sol avant l'arrivée du nouveau locataire. C'était rempli de boîtes contenant des saloperies, et il fallait tout trier parce que ce bonhomme gagnait sa vie en revendant une partie de ce qu'il débarrassait. Mais on ne pouvait pas non plus perdre trop de temps à inspecter toutes ces cochonneries.

« Toujours est-il que qu'est-ce que je trouve en fouillant dans une boîte ? Une photo encadrée de mon père. Celle-là même qui était posée sur la commode de ma mère, avec son uniforme et son béret militaires. La photo qui avait disparu, voilà, et dans le même cadre. Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

Breen ne disait pas un mot.

— Je me souviens encore de ma réaction ; j'étais estomaqué, comme si je me retrouvais dans la Quatrième Dimension. J'ai replongé la main dans la boîte et la première chose que j'en ai sortie, c'était la même photo

dans le même cadre !

« La boîte était remplie de photos encadrées. La moitié d'entre elles représentaient ce soldat ; les autres une jeune femme blonde au visage frais, avec une coupe à la Jeanne d'Arc et un grand sourire. En fait, c'était une boîte de cadres. C'était comme ça qu'ils présentaient les cadres bon marché, avec une photo à l'intérieur. Autant que je sache, ça existe encore. J'ai compris ce qu'avait fait ma mère : elle avait acheté un cadre dans un bazar et elle m'avait fait croire que ce soldat sur la photo était mon père. Et quand j'ai grandi, elle s'en est débarrassée.

« J'ai rapporté une de ces photos encadrées à la maison. Je n'ai rien dit à ma mère, je ne la lui ai pas montrée, mais je l'ai gardée pendant quelque temps. J'ai découvert qu'elle datait de la Seconde Guerre mondiale. Autrement dit, ça ne pouvait pas être mon père parce qu'il aurait porté un uniforme différent.

« À ce moment-là, j'ai compris, enfin je crois, que l'histoire que m'avait racontée ma mère n'était qu'une histoire, justement. Je crois qu'elle ignorait qui était mon père. Je crois qu'elle était saoule et qu'elle a suivi un homme, un inconnu, ou peut-être même plusieurs. Quelle importance ? Elle a changé de ville, elle a raconté aux gens qu'elle était mariée, que son mari était dans l'armée ou qu'il était mort.

— Que ressentez-vous ?

— Ce que je ressens ? (Keller secoua la tête.) Si je me coinçais la main dans une porte, vous me demanderiez ce que je ressens.

— Et vous ne sauriez pas quoi répondre, dit Breen. J'ai une question à vous poser : qui était votre père ?

— Je viens de vous dire...

— Quelqu'un vous a forcément engendré. Que vous l'ayez connu ou pas, que votre mère l'ait connu ou pas, il y a forcément un homme qui a planté la graine de l'être que vous êtes devenu. À moins que vous pensiez être le nouveau Christ.

— Non, dit Keller. C'est un délire qu'on m'a épargné.

— Alors, dites-moi qui était l'homme qui vous a créé. Sans vous fier à ce qu'on vous a raconté, ni à ce que vous avez pu deviner. Je ne pose pas la question à la partie de votre être qui réfléchit et raisonne. Je m'adresse à la partie de vous-même qui sait, tout simplement. Qui était votre père ? Qu'était votre père ?

— C'était un soldat, dit Keller.

Il remontait la Deuxième Avenue vers le nord lorsqu'il se surprit à s'arrêter devant une animalerie pour observer deux petits chiens en train de chahuter dans la vitrine.

Il entra. Un mur entier du magasin était occupé par des cages empilées renfermant des chiots et des chatons. Il sentit son cœur se serrer en regardant à l'intérieur des cages. Des vagues de tristesse l'ébranlèrent.

Il détourna le regard pour s'intéresser aux autres animaux : des oiseaux dans des cages, des gerbilles et des

serpents dans des aquariums sans eau, des poissons tropicaux dans des bocaux.

Rien de tout cela ne lui posait de problème. C'étaient les chiots qu'il n'avait pas le courage de regarder.

Il ressortit de la boutique. Le lendemain, il se rendit dans un refuge pour animaux et passa devant les chiens en attente d'adoption. Cette fois, la tristesse le submergea ; il la sentit physiquement, comme un poids qui lui comprimait la poitrine. Cela devait se voir sur son visage, car la jeune femme responsable du refuge lui demanda s'il se sentait mal.

— Juste quelques vertiges, dit-il.

Dans son bureau, elle lui expliqua qu'ils pouvaient certainement le satisfaire s'il était à la recherche d'une race précise. Ils noteraient son nom dans leurs dossiers et dès qu'un chien de cette race se présenterait...

— Je crois que je ne peux pas avoir d'animal, dit-il. Je voyage énormément. Je ne pourrais pas assumer cette responsabilité.

La jeune femme ne répondant pas, les paroles de Keller résonnèrent dans le silence.

— Mais je souhaite faire un don, reprit-il. Je veux soutenir votre travail.

Il sortit de son portefeuille plusieurs billets qu'il tendit à la jeune femme, sans même les compter.

— Anonyme, ce don, précisa-t-il. Je ne veux pas de reçu. Je regrette de ne pas pouvoir adopter un chien.

Merci. Merci infiniment.

La jeune femme disait quelque chose, mais il ne l'écouta pas et s'empressa de sortir.

— « Je veux soutenir votre travail. » Voilà ce que je lui ai dit et je me suis enfui comme un voleur parce que je ne voulais pas entendre ses remerciements. Ni ses questions.

— Qu'aurait-elle pu vous demander ?

— Je ne sais pas.

Keller roula sur le divan, face au mur, tournant ainsi le dos à Breen.

— « Je veux soutenir votre travail. » Je ne sais même pas en quoi il consiste ! Ils trouvent des foyers pour les animaux et que font-ils des autres ? Ils les « endorment », comme on dit ?

— Peut-être.

— Qu'est-ce que je veux soutenir, exactement ? Le placement des animaux ou leur élimination ?

— C'est à vous de me le dire.

— Je vous en dis déjà trop.

— Ou pas assez.

Keller ne répondit pas.

— Pourquoi étiez-vous triste en voyant les chiens dans leurs cages ?

— Je sentais leur tristesse.

— On ne ressent que sa propre tristesse. Pourquoi êtes-vous triste de voir un chien en cage ? Êtes-vous en cage, vous aussi ?

— Non.

— Votre chien, Soldat. Parlez-moi de lui.

— Oui, bon, dit Keller. Ça, je pourrais.

Une séance ou deux plus tard, Breen dit :

— Vous n'avez jamais été marié.

— Non.

— Moi, je l'ai été.

— Ah ?

— Pendant huit ans. C'était ma secrétaire, elle prenait mes rendez-vous, elle faisait entrer les patients dans la salle d'attente. Maintenant, je n'ai plus de réceptionniste. J'ai un répondeur téléphonique à la place. Je l'interroge entre mes séances et je réponds aux messages. Si j'avais eu un répondeur dès le début, je me serais évité pas mal de souffrances.

— Ce n'était pas un mariage heureux ?

Breen sembla ne pas entendre la question.

— Je voulais des enfants. Ma femme s'est fait avorter trois fois en huit ans, sans jamais me le dire. Rien, pas un mot. Puis un jour, elle m'a jeté la vérité au visage. J'étais allé chez le médecin et j'avais fait des tests : tout indiquait que j'étais fertile et que mes spermatozoïdes étaient assez

nombreux et vivaces. Alors, je voulais qu'elle aille consulter un médecin, elle aussi. Elle m'a lancé : « Imbécile, j'ai déjà tué trois de tes bébés ! Fiche-moi la paix ! » Je lui ai dit que je voulais divorcer. Elle m'a répondu que ça me coûterait cher.

— Et... ?

— Et nous avons été mariés huit ans. Nous sommes divorcés depuis neuf ans. Chaque mois, je lui fais un chèque pour sa pension alimentaire et je le lui envoie par la poste. Si ça ne tenait qu'à moi, je préférerais le brûler, cet argent.

Breen s'interrompt. Au bout d'un moment, Keller demanda :

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

— Pour rien.

— C'est censé provoquer des résonances dans mon psychisme ? Je suis censé établir un rapprochement et me taper sur le front en m'exclamant : « Évidemment ! Comment ai-je pu être aussi aveugle ? »

— C'est à moi que vous vous confiez, dit Breen. Il est normal que je me confie à vous.

Deux jours plus tard, Dot appela. Keller prit le train jusqu'à White Plains et Louis vint le chercher à la gare pour le conduire à la maison de Taunton Place. Plus tard, Louis le ramena à la gare, et Keller rentra à New York. Il téléphona à Breen, en choisissant le moment où il était sûr

de tomber sur le répondeur. « Peter Stone à l'appareil, dit-il. Je pars à San Diego pour affaires. Je ne pourrai pas venir à la prochaine séance, ni sans doute à la suivante. J'essaierai de vous prévenir à temps. »

Y avait-il autre chose à dire ? Non, il ne voyait rien à ajouter. Il raccrocha, fit ses bagages et prit le train pour Philadelphie.

Personne ne vint le chercher à la gare. L'homme de White Plains lui avait montré une photo et lui avait donné un bout de papier sur lequel figuraient un nom et une adresse. La personne en question tenait un sex-shop à quelques rues d'Independance Hall. Il y avait une taverne juste en face, un parfait point d'observation, mais Keller n'eut qu'à jeter un coup d'œil à l'intérieur pour comprendre qu'il ne pourrait pas attendre là sans attirer l'attention, à moins de se débarrasser de sa veste et de sa cravate et de se rouler dans le caniveau pendant vingt minutes.

Il trouva un snack-bar au coin de la rue. En s'asseyant au fond, il pouvait garder un œil sur la vitrine opaque du sex-shop. Après avoir bu un café, il ressortit et traversa la rue pour entrer dans la boutique. Deux hommes se tenaient derrière le comptoir. Le premier était un jeune type brun au regard triste, Indien ou Pakistanais. L'autre était un joufflu aux yeux légèrement exorbités ; c'était lui qui figurait sur la photo qu'on lui avait montrée à White Plains.

Keller passa devant un mur entier de cassettes vidéo et feuilleta quelques magazines disposés sur les

présentoirs. Il était là depuis environ un quart d'heure quand le gamin annonça qu'il allait dîner. L'autre lui répondit :

— C'est déjà l'heure ? Bon, d'accord, mais n'oublie pas de revenir à 7 heures, pour une fois.

Keller consulta sa montre. Il était 6 heures. Tous les autres clients étaient enfermés dans des cabines au fond de la boutique. Mais le gamin l'avait vu et à quoi bon se presser ?

Keller prit deux magazines au hasard et paya. Le type aux bajoues les mit dans un sac, qu'il scella avec un morceau de ruban adhésif. Keller fourra ses achats dans son sac et partit en quête d'une chambre d'hôtel.

Le lendemain, il alla au musée, puis au cinéma et arriva au sex-shop à 18 h 10. Le jeune employé s'était absenté – sans doute était-il parti manger un curry quelque part. Le type aux bajoues était derrière son comptoir et il y avait trois clients dans la boutique ; deux d'entre eux regardaient les cassettes, tandis que le troisième feuilletait les magazines.

Keller les imita en priant le ciel qu'ils se décident à lever le camp. Soudain, alors qu'il se tenait devant les rayonnages de cassettes, ceux-ci se transformèrent en une rangée de cages remplies de chiots. Ce fut très bref et il n'aurait su dire s'il s'agissait d'une véritable hallucination ou simplement d'une sorte de flash-back mental. En tout cas, il n'aima pas.

Un des clients finit par s'en aller, mais les deux

derniers s'attardaient, puis quelqu'un d'autre entra. Dans une demi-heure, le jeune Indien allait revenir, peut-être même avant s'il ne prenait pas toute son heure.

Keller s'approcha du comptoir en essayant de paraître un peu plus nerveux qu'il l'était réellement. Jetant des regards inquiets autour de lui et baissant la voix, il demanda :

— Je peux vous parler en privé ?

— À quel sujet ?

Les yeux baissés, la tête rentrée dans les épaules, Keller répondit :

— Un truc spécial.

— Si c'est une histoire de jeunes enfants, répondit l'homme, sans vouloir vous offenser, j'ai rien à vous dire. Je veux rien savoir et je saurais même pas vers qui vous diriger.

— Non, il ne s'agit pas de ça.

Ils pénétrèrent dans une pièce au fond de la boutique. Le type aux bajoues referma la porte et, au moment où il se retournait, Keller le frappa avec le tranchant de la main, juste à la jonction du coup et de l'épaule. Les jambes de l'homme se dérobèrent sous lui et en une fraction de seconde Keller lui passa un fil de fer autour du cou. Une minute plus tard, il était sorti du sex-shop et, dans l'heure qui suivit, il se retrouva dans le Metroliner¹⁵¹ qui l'emportait vers le nord.

En arrivant chez lui, il s'aperçut qu'il avait toujours les

magazines dans son sac. C'était une négligence, il aurait dû s'en débarrasser la veille, mais il les avait oubliés tout simplement et n'avait même pas ouvert le sac.

D'ailleurs, il ne voyait aucune raison de l'ouvrir. Il l'emporta au bout du couloir et le jeta directement dans l'incinérateur. De retour dans son appartement, il se servit un scotch avec beaucoup d'eau et regarda un documentaire sur Discovery Channel. La disparition de la forêt amazonienne – une raison de plus de se faire du souci.

— Œdipe, déclara Jerrold Breen dont les mains formaient un triangle devant sa poitrine. Vous connaissez l'histoire, je suppose. Sans le vouloir, il a tué son père et épousé sa mère.

— Deux pièges que j'ai réussi à éviter jusqu'à présent.

— En êtes-vous vraiment sûr ? Quand vous partez quelque part, vous l'entendez bien. Comment art pour accomplir votre tâche d'« expéditeur », quand vous « réglez les problèmes », que faites-vous exactement ? Vous renvoyez des gens, vous congédiez des services entiers, vous fermez des usines, vous transformez des vies humaines. Est-ce une bonne description ?

— Oui, je crois.

— Il y a là une violence implicite. Renvoyer un homme, mettre fin à sa carrière, c'est le tuer, symboliquement. En outre, c'est un inconnu, et je suis sûr que certains de ces hommes, parmi les plus haut placés, sont souvent plus

âgés que vous. Je me trompe ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Quand vous exercez votre activité, c'est comme si vous recherchiez et tuiez votre père inconnu.

— Ça serait pas un peu tiré par les cheveux ? demanda Keller.

— Vos relations avec les femmes, poursuivit Breen, ont elles aussi une forte composante œdipienne ? Votre mère était une femme floue et inadaptée, en partie étrangère à sa propre vie, incapable d'établir des liens avec autrui. De même, vos relations avec les femmes sont-elles floues et instables. Vos problèmes d'impuissance...

— Une seule fois !

—... sont la conséquence naturelle de cette confusion. Votre mère est morte maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Votre père est introuvable et certainement décédé lui aussi. Ce qu'il vous faut, Peter, c'est un acte conçu précisément pour inverser tout ce schéma, à un niveau symbolique.

— Je ne vous suis pas.

— L'idée est subtile, concéda Breen.

Il croisa les jambes, appuya son coude sur son genou et dressa le pouce pour y faire reposer son menton anguleux. Keller se dit, et ce n'était pas la première fois, que Breen avait dû être une cigogne dans une vie antérieure.

— S'il y avait dans votre vie une figure masculine, reprit Breen, de préférence un peu plus âgée que vous, quelqu'un qui tiendrait un rôle légèrement paternel vis-à-vis de vous, quelqu'un vers qui vous pourriez vous tourner pour demander des conseils...

Keller pensa à l'homme de White Plains.

— Au lieu de tuer cet homme, symboliquement, est-il besoin de le préciser – je me place toujours sur un plan symbolique –, au lieu de tuer cet homme, donc, comme vous l'avez fait avec d'autres figures paternelles par le passé, il me semble que vous pourriez faire quelque chose pour nourrir cet homme.

Cuisiner un repas pour l'homme de White Plains ? Lui acheter un hamburger ? Lui préparer une salade ?

— Vous pourriez peut-être trouver un moyen d'utiliser vos talents particuliers dans l'intérêt de cet homme, et non à son détriment.

Breen sortit un mouchoir de sa poche de poitrine pour s'éponger le front et enchaîna :

— Peut-être y a-t-il une femme dans sa vie – votre mère, symboliquement –, et peut-être cette femme est-elle source d'une grande souffrance pour lui. Alors, au lieu de faire l'amour à cette femme et de tuer votre père, comme Œdipe, vous pourriez peut-être inverser le cours naturel des choses en... montrant de l'amour à cet homme et en... tuant cette femme ?

— Tiens, dit Keller.

- Symboliquement, bien entendu.
- J'entends bien.

Une semaine plus tard, Breen lui tendit une photo.

— On appelle ça un Test d'Aperception Thématique, expliqua-t-il. Vous regardez la photo et vous inventez une histoire qui s'y rattache.

— Quel genre d'histoire ?

— N'importe lequel. C'est un exercice d'imagination. Vous regardez le cliché et vous imaginez quel type de femme elle représente, ce qu'elle fait.

La photo, en couleurs, montrait une brune assez élégante et très bien habillée. Elle tenait un chien en laisse. L'animal était de taille moyenne, trapu, avec le regard éveillé. Son poil était ce que les spécialistes appellent bleu et le reste de l'humanité gris.

- Ce sont une femme et un chien, dit Keller.
- Excellent.

Keller reprit son souffle.

— C'est un chien qui parle, dit-il, mais il refuse de parler devant d'autres personnes. La femme s'est ridiculisée un jour en essayant de lui faire exécuter son numéro. Maintenant, elle sait à quoi s'en tenir. Quand ils sont seuls tous les deux, il n'arrête pas de jacasser et ce salopard a une opinion sur tout. Il est capable de pérorer sur tout et sur rien, de la véritable cause de la guerre de Trente Ans à la meilleure recette de lasagnes.

— C'est donc un sacré chien, fit remarquer Breen.

— Oui, et il sait que la femme ne veut pas que d'autres sachent qu'il parle car elle a peur qu'on le lui prenne. Sur cette photo, ils sont dans un parc. Central Park, on dirait.

— Ou alors Washington Park.

— C'est possible, dit Keller. La femme est folle de ce chien. Le chien, lui, ne sait pas quoi penser de cette femme.

— Et vous, que pensez-vous d'elle ?

— Elle est séduisante.

— En apparence, dit Breen. Derrière la façade, c'est une autre histoire, croyez-moi. À votre avis, où vit-elle ?

Keller réfléchit un instant.

— À Cleveland.

— À Cleveland ? Pourquoi diable à Cleveland ?

— Il faut bien habiter quelque part.

— Si c'était moi qui passais ce test, dit Breen, j'imaginerais qu'elle vit au bas de la Cinquième Avenue, à Washington Square. Je la ferais habiter au numéro 1 de la Cinquième Avenue, peut-être parce que je connais bien cet immeuble. En fait, j'y ai même vécu.

— Ah bon ?

— Dans un grand appartement tout en haut. Et une fois par mois, ajouta-t-il, je fais un très gros chèque que j'envoie à cette adresse, qui était la mienne dans le temps. Il est normal que j'aie cet immeuble présent à l'esprit,

surtout quand je regarde cette photo. (Ses yeux croisèrent ceux de Keller.) Vous avez une question à me poser, on dirait ? Allez-y, je vous écoute.

— De quelle race est ce chien ?

— Le chien ?

— Simple curiosité.

— En fait, dit Breen, c'est un chien de troupeau australien. On dirait un bâtard, non ? Et, croyez-moi, il ne parle pas. Mais concentrez-vous plutôt sur la photo.

— D'accord.

— Vous faites d'excellents progrès dans votre thérapie. Je veux vous féliciter pour le travail que vous faites. Et je sais que vous agirez comme il convient.

Quelques jours plus tard, Keller était assis sur un banc à Washington Square. Il plia son journal, se leva et se porta à la rencontre d'une femme brune portant un blazer et un béret.

— Excusez-moi, lui dit-il, mais n'est-ce pas un chien de troupeau australien ?

— En effet.

— Très bel animal, dit-il. On n'en voit pas beaucoup.

— Généralement, les gens pensent que c'est un bâtard. C'est une race pour initiés. Vous en possédez un, vous aussi ?

— J'en avais un, mais mon ex a obtenu le droit de

garde.

— C'est triste.

— Surtout pour le chien. Il s'appelait Soldat. Il s'appelle toujours Soldat, d'ailleurs, à moins qu'elle lui ait donné un nouveau nom.

— Celui-ci s'appelle Nelson. C'est son nom ordinaire. Évidemment, le vrai nom qui figure sur son certificat est interminable.

— Vous le présentez dans des concours.

— Pas besoin de le présenter, dit la femme. Il connaît tout le monde.

— La semaine dernière, je suis allé faire un tour au Village, dit Keller, et il s'est passé un truc incroyable. J'ai rencontré une femme dans le parc.

— C'est incroyable ?

— Pour moi, c'est inhabituel. Généralement, je rencontre des femmes dans des bars ou des soirées, ou bien c'est quelqu'un qui nous présente. Mais là, nous nous sommes rencontrés et nous avons parlé, et je l'ai rencontrée de nouveau, par hasard, le lendemain matin. Je lui ai offert un capuccino.

— Vous l'avez rencontrée par hasard deux jours de suite ?

— Oui.

— Au Village.

— C'est là que je vis.

Breen fronça les sourcils.

— Vous ne devriez peut-être pas vous afficher avec elle.

— Pourquoi donc ?

— Vous ne trouvez pas ça dangereux ?

— Pour l'instant, dit Keller, ça ne m'a coûté qu'un cappuccino.

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord.

— D'accord ?

— Vous ne vivez pas au Village, dit Breen. Je sais où vous habitez. Ne prenez pas cet air surpris. La première fois que vous êtes sorti d'ici, je vous ai regardé par la fenêtre. On aurait dit que vous preniez garde à ne pas être suivi. Alors, j'ai décidé d'être patient et quand vous avez relâché votre surveillance, je vous ai suivi. Ce n'était pas très difficile, finalement.

— Pourquoi m'avez-vous suivi ?

— Pour savoir qui vous étiez. Vous vous appelez Keller, vous habitez au 856 Première Avenue. Je savais déjà ce que vous étiez. N'importe qui aurait pu le deviner, rien qu'en écoutant vos rêves. Sans parler du paiement en liquide et de tous ces déplacements impromptus. Je ne sais toujours pas qui vous emploie, les gros bonnets de la pègre ou le gouvernement, mais qu'est-ce que ça change ? Avez-vous couché avec ma femme ?

— Votre ex-femme.

— Répondez à ma question.

— Oui.

— Bon Dieu ! Et avez-vous réussi à... « assurer » ?

— Oui.

— Pourquoi ce sourire ?

— Je me disais que j'avais bien assuré.

Breen resta muet un long moment, les yeux fixés sur un point invisible au-dessus de l'épaule droite de Keller. Finalement, il dit :

— Voilà qui est extrêmement décevant. J'espérais que vous auriez la force de transcender le mythe d'Œdipe, et pas seulement de le reconstituer. Vous avez pris du bon temps, hein ? Vous vous êtes conduit comme un sale petit garnement ! Ah, quelle victoire sur votre père symbolique ! Vous avez couché avec sa femme ! Et vous allez la mettre enceinte pour qu'elle puisse vous donner ce qu'elle lui a refusé de manière si cruelle. C'est ça que vous vous dites, n'est-ce pas ?

— L'idée ne m'a même pas effleuré.

— Ça viendra, tôt ou tard. (Breen se pencha en avant, l'inquiétude se lisait sur son visage.) Ça me fait de la peine de vous voir saboter ainsi votre processus thérapeutique. Vous étiez sur la bonne voie.

De la fenêtre de la chambre, on apercevait Washington Park. Il y avait un tas de chiens, mais pas un seul qui

aurait gardé des troupeaux australiens.

— Sacrée vue, dit Keller. Sacré appartement.

— Je l'ai bien mérité, crois-moi, lui répondit-elle. Tu t'habilles ? Où vas-tu ?

— J'ai envie de bouger. Ça t'ennuie si j'emmène Nelson se promener ?

— Tu le gâtes trop ! s'écria-t-elle. Tu nous gâtes trop tous les deux !

Le mercredi matin suivant, un taxi conduisit Keller à l'aéroport La Guardia, où il prit un avion pour Saint-Louis. Il but un café avec un associé de l'homme de White Plains et reprit un avion le soir même pour rentrer à New York. Là, il prit un autre taxi qui le déposa directement devant l'immeuble situé au bas de la Cinquième Avenue.

— Peter Stone, dit-il au portier. Je crois que M^mBreen m'attend.

Le portier le regarda d'un air hébété.

— M^{me} Breen, répéta Keller. Appartement 17-J.

— Bon Dieu...

— Que se passe-t-il ?

— Vous n'êtes visiblement pas au courant. J'aurais préféré que ce soit quelqu'un d'autre qui vous le dise.

— Vous l'avez tuée, dit-il.

— C'est ridicule ! s'exclama Breen. Elle s'est suicidée. Elle s'est jetée par la fenêtre. Si vous voulez mon avis de professionnel, elle souffrait de dépression.

— Si vous voulez mon avis de professionnel, dit Keller, on l'a aidée.

— À votre place, je garderais cette idée pour moi. Si la police décidait de chercher un meurtrier, ils pourraient s'intéresser de près à M. Stone/Keller, le tueur de pierre. Et je serais peut-être obligé de leur expliquer que le processus habituel du transfert a mal tourné, que vous avez développé une fixation sur moi et ma vie privée et que je n'ai pas réussi à vous convaincre de renoncer à votre projet insensé d'inverser le complexe d'Œdipe. Ils pourraient bien vous demander pourquoi vous utilisez des noms d'emprunt et de quelle façon vous gagnez votre vie et aussi... Vous ne trouvez pas préférable de ne pas réveiller le chien qui dort ?

Comme un fait exprès, le chien sortit de derrière le bureau au même moment. Apercevant Keller, il se mit à agiter la queue.

— Assis ! ordonna Breen. Vous voyez ? Il est bien dressé. Faites donc comme lui, asseyez-vous.

— Je préfère rester debout. Vous l'avez tuée et vous êtes reparti avec le chien.

Breen poussa un soupir.

— La police a trouvé le chien dans l'appartement, en train de gémir devant la fenêtre ouverte. Après être allé reconnaître le corps à la morgue et leur avoir parlé de ses

précédentes tentatives de suicide, j'ai proposé de prendre le chien avec moi. Il n'y avait personne pour s'occuper de lui.

— Je l'aurais pris, moi, dit Keller.

— Ce ne sera pas nécessaire. Personne ne vous demandera plus de promener mon chien, de faire l'amour avec ma femme ou de coucher dans mon appartement. On n'a plus besoin de vos services.

Breen sembla choqué par la brutalité de ses propres paroles. Son visage s'adoucit.

— Vous allez pouvoir reporter toute votre attention sur la cure, ce qui est beaucoup plus important. D'ailleurs, ajouta-t-il en désignant le divan, pourquoi ne pas vous allonger dès maintenant ?

— Bonne idée. Mais pourriez-vous d'abord enfermer le chien dans une autre pièce ?

— Vous avez peur qu'il nous interrompe ? C'est juste une petite plaisanterie. Il peut attendre dans l'antichambre. Allez, Nelson, laissez-nous. Gentil chien... Oh, non. Comment osez-vous entrer dans ce cabinet avec une arme ? Vous allez me poser ça immédiatement.

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi voulez-vous me tuer, nom de Dieu ? Je ne suis pas votre père. Je suis votre psychiatre. Ça n'a aucun sens de me tuer. Vous n'avez rien à y gagner, tout à y perdre. C'est un acte totalement irrationnel. Pire encore, c'est un geste d'auto-destruction névrotique.

— Je ne crois pas être encore guéri.

— C'est de l'humour noir ? Mais vous avez parfaitement raison : vous êtes loin d'être guéri, mon ami. En fait, je dirais même que vous êtes au bord d'une crise psychothérapeutique. Comment ferez-vous pour la surmonter si vous me tirez dessus ?

Keller gagna la fenêtre et l'ouvrit en grand.

— Je ne vais pas vous abattre.

— Je n'ai jamais eu la moindre tendance suicidaire, dit Breen en se plaquant contre les rayonnages de sa bibliothèque. Jamais.

— Vous étiez effondré par la mort de votre ex-femme.

— C'est dément, totalement dément. Qui croira une chose pareille ?

— On verra bien, répondit Keller. Et pour la crise thérapeutique, on verra bien aussi. Je trouverai une solution.

La responsable du refuge pour animaux lui dit :

— Vous parlez d'une coïncidence ! L'autre jour, vous venez vous inscrire pour adopter un chien de troupeau australien. C'est une race peu répandue chez nous.

— On n'en voit pas souvent, en effet.

— Et devinez qui nous est arrivé ce matin ? Un adorable chien de troupeau australien. Franchement, j'en suis restée comme deux ronds de flan. Il est beau, non ?

— Magnifique.

— Il n'arrête pas de gémir depuis qu'il est arrivé. Il est très triste. Son maître est mort et il n'y avait personne pour le récupérer. Ça alors ! Regardez comme il vient droit vers vous ! J'ai l'impression que vous lui plaisez.

— On pourrait dire que nous sommes faits l'un pour l'autre.

— C'est à croire. Il s'appelle Nelson, mais, évidemment, vous pouvez lui donner un autre nom.

— Nelson, dit Keller.

Le chien dressa les oreilles. Keller se pencha pour lui gratter la tête.

— Je ne serai pas obligé de changer de nom, je crois. Qui était Nelson, au fait ? Une sorte de héros anglais, il me semble ? Un général célèbre ou quelque chose comme ça ?

— Un amiral, je crois. Il commandait la flotte britannique, si mes souvenirs sont bons. Souvenez-vous, la bataille de Trafalgar Square ?

— Oui, ça me dit vaguement quelque chose. Un marin à la place d'un soldat. C'est presque pareil, non ? Je suppose qu'il y a quelque chose à payer pour l'adoption et des papiers à remplir.

Une fois les formalités effectuées, la femme lui dit :

— Je n'en reviens toujours pas. Quelle coïncidence...

— J'ai connu quelqu'un qui affirmait que les coïncidences et le hasard n'existaient pas, lui renvoya-t-il.

— Je me demande bien comment il aurait expliqué ça.

— Je serais curieux de l'entendre, moi aussi, dit Keller.

Allons-y, Nelson. Bon chien, là, bon chien.

4

Je vous promène votre chien, Je vous arrose vos plantes

— Que je vous explique mon problème, dit Keller. Habituellement, j'ai beaucoup de temps libre. J'emmène Nelson faire deux grandes promenades chaque jour, au minimum ; des fois, quand il fait beau, on reste dehors tout l'après-midi. Pour moi, c'est un plaisir et lui est infatigable, littéralement. C'est un chien de troupeau australien, cette race a été conçue pour diriger des troupeaux sur de très longues distances. Je pourrais l'emmener se promener jusqu'à Yonkers aller et retour, il continuerait à en vouloir.

— Je ne suis jamais allée à Yonkers, dit la jeune femme.

Keller non plus, même s'il l'avait traversé suffisamment de fois en allant et en revenant de White Plains. Mais inutile de parler de ça.

— Et donc, le problème, reprit-il, c'est que je suis parfois obligé de voyager pour des raisons

professionnelles, et on ne me prévient pas longtemps à l'avance. Je reçois un coup de téléphone et, deux heures plus tard, je suis dans un avion qui m'emmène à l'autre bout du pays. Je peux rester absent pendant quinze jours. La dernière fois, j'ai laissé Nelson en pension, mais je ne veux pas recommencer.

— Vous avez raison.

— Outre le fait qu'il faut réserver une semaine à l'avance dans les chenils, ajouta-t-il, je trouve que c'est cruel pour l'animal. La dernière fois, il était différent quand je l'ai récupéré. Je ne sais pas comment expliquer ça, mais pendant plusieurs jours il n'était plus comme avant.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Je voudrais pouvoir vous appeler dès que je sais que je dois partir en voyage. Pendant mon absence, vous viendriez ici tous les jours pour lui donner à manger, de l'eau fraîche et pour le promener, deux fois par jour. C'est le genre de choses que vous faites, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait, dit la jeune femme. J'ai des clients réguliers qui n'ont pas le temps de s'occuper de leurs animaux, et d'autres qui m'engagent uniquement quand ils s'absentent. Je vais chez eux, je m'occupe de leurs animaux et de leurs plantes.

— Mais avant, dit Keller, je pensais que Nelson et vous devriez faire connaissance. Qui sait comment il pourrait réagir s'il me voyait partir et vous entrer ici quelques heures après ? Il est très jaloux de son territoire.

— En revanche, si Nelson me connaît déjà...

— Exactement. Admettons que vous le promeniez... deux fois par semaine, disons. Il n'est pas idiot, il comprendra tout de suite. Comme ça, quand je devrai m'absenter, vous serez déjà de vieux amis. Il ne deviendra pas fou en vous voyant entrer chez lui et n'essaiera pas de résister si vous voulez le faire sortir. Ça vous paraît une bonne idée ? Quel serait votre prix ?

Ils se mirent d'accord. Elle promènerait Nelson pendant une heure, deux fois par semaine, les mardis et vendredis matin, et, pour cela, Keller la paierait cinquante dollars par semaine. Quand il s'absenterait, elle toucherait cinquante dollars par jour, en échange de quoi elle viendrait nourrir Nelson et le promènerait deux fois par jour.

— Si on commençait tout de suite ? proposa-t-elle. Qu'en dis-tu, Nelson ? Tu as envie d'aller te promener ?

Le chien reconnut ce mot, mais parut hésiter.

— Promener ? Promener ? répéta-t-elle, et Nelson agita la queue.

Dès que Nelson eut quitté l'appartement avec la jeune femme, Keller commença à s'inquiéter. Et si elle ne revenait jamais ?

« Je vous promène votre chien, je vous arrose vos plantes », disait la petite annonce. « J. F sérieuse s'occupera avec soin de votre faune et de votre flore. Appelez Andria. »

La petite annonce était punaisée sur le tableau

d'affichage à l'épicerie Gristede's du quartier où Keller allait s'acheter des Grape-Nuts et se fournir en Milk-Bone pour Nelson. Il avait recopié le numéro de téléphone et avait appelé. Maintenant, son chien était entre les mains de cette jeune femme soi-disant sérieuse, et tout ce qu'il savait d'elle, c'était qu'elle ne savait même pas écrire correctement son propre prénom. Et si jamais elle laissait échapper Nelson ? Et si elle le vendait à un laboratoire ? Et si elle tombait amoureuse de lui et décidait de le garder ?

Il gagna la salle de bains et s'adressa un regard sévère dans la glace.

— Grandis donc ! s'ordonna-t-il.

Une heure et dix minutes plus tard, Nelson et Andria étaient de retour.

— C'est un plaisir de le promener, dit-elle. Non, pas la peine de me payer pour aujourd'hui. Ce serait comme payer un comédien pour une audition. Vous commencerez à me payer mardi. D'ailleurs, l'honnêteté me pousse à vous dire que le prix annoncé est supérieur à ce que je touche en général.

— Aucune importance.

— Vous êtes sûr ? Eh bien, merci, j'en ai rudement besoin. À mardi matin, alors.

Elle se présenta comme convenu le mardi matin, puis le vendredi après-midi. En rentrant avec Nelson le vendredi, elle demanda à Keller s'il souhaitait qu'elle lui

fasse un rapport.

— Sur quoi ?

— Sur notre promenade... Sur ce qu'il a fait. Vous voyez ce que je veux dire ?

— A-t-il mordu quelqu'un ? A-t-il découvert une formidable recette de chili con carne ?

— Certains propriétaires exigent un compte rendu détaillé.

— Traitez-moi d'irresponsable si vous voulez, lui renvoya-t-il, mais je pense qu'il y a certaines choses qu'il vaut mieux ignorer.

Quinze jours plus tard, il lui confia une clé de son appartement.

— Il n'y a pas de raison que je reste coincé ici uniquement pour vous ouvrir la porte, dit-il. Si je ne suis pas là, je laisserai l'argent dans une enveloppe sur le bureau.

Une semaine plus tard, il s'obligea à sortir de chez lui une demi-heure avant l'arrivée d'Andria. En écrivant le nom de la jeune femme sur l'enveloppe, en lettres capitales, il s'interrogea et, lorsqu'il la revit la fois suivante, il ne put s'empêcher d'évoquer le sujet.

— Sur votre petite annonce, vous aviez écrit votre prénom avec un *i*. C'est comme ça que vous l'écrivez ou était-ce une erreur ?

— Les deux, répondit-elle. Généralement, je l'écris avec un *e*, comme tout le monde, mais les gens ont tendance à le prononcer à l'européenne, unh-DRAY-ah, et je déteste ça. Si je mets un *i*, la plupart des gens le prononcent correctement, ANN-driiii-uh, même si parfois, j'entends unh-DRY-uh, ce qui ne veut rien dire. Je crois que je ferais mieux de changer de prénom, carrément.

— C'est un peu excessif.

— Vous croyez ? Depuis mes seize ans, j'en change tous les ans ou à peu près. Je n'arrête pas de penser à des prénoms possibles. Que pensez-vous de Hastings ?

— C'est original.

— Certes, mais est-ce vraiment ce que je cherche ? Voilà la question que je me pose. J'ai aussi pensé à Jane, mais ça n'a absolument rien à voir, pas vrai ?

— C'est le jour et la nuit.

— Le moment venu, dit-elle, je saurai quoi choisir.

Un matin, Keller sortit de chez lui avec Nelson un peu après 9 heures et il ne rentra que sur les coups de 13 heures. Au moment où il ôtait la laisse du chien, le téléphone sonna. Dot lui dit :

— Vous me manquez, Keller. On ne s'est pas vus depuis une éternité. J'aimerais que vous veniez me voir.

— Un de ces jours, lui répondit-il.

Il remplit la gamelle d'eau de Nelson, puis il ressortit,

héla un taxi pour se rendre à la gare de Grand Central, où il prit un train pour White Plains. Aucune voiture ne l'attendant, il trouva un taxi qui le conduisit jusqu'à la vieille demeure victorienne de Taunton Place. Dot était assise dans la véranda. Vêtue d'une blouse à fleurs, elle sirotait un grand verre de thé glacé.

— Il est en haut, dit-elle, mais il y a quelqu'un avec lui. Asseyez-vous donc et servez-vous un thé glacé. Il fait chaud, n'est-ce pas ?

— C'est supportable.

Il s'assit sur une chaise et prit la bouteille Thermos pour se verser du thé glacé dans un verre portant un dessin de Wilma Pierrafeu.

— Je crois que Nelson adore la chaleur, dit-il.

— Il y a quelques mois, vous disiez qu'il adorait le froid.

— Il aime tous les temps, je crois. Il serait content même s'il y avait un tremblement de terre.

Keller réfléchit à ce qu'il venait de dire.

— Non, peut-être pas, se reprit-il. Je crois qu'il aurait peur.

— Moi aussi, dit-elle. Quand pourrai-je enfin rencontrer le Chien Prodige ? Pourquoi vous ne l'amenez pas ?

— Un jour.

Il tourna le verre de Dot pour voir le dessin qui était dessus.

— Pebbles, dit-il.

Une sonnette retentit, un coup long, puis deux courts.

— Quelle était cette phrase que répétait toujours Fred ? Ah, pas moyen de m'en souvenir, ça me rend dingue. Je l'ai sur le bout de la langue.

— Yabba dabba do ?

— C'est ça ! Yabba dabba do. Il y avait même une chanson. *Aba Daba Honeymoon*, mais je crois que ça n'a aucun rapport avec Fred Pierrafeu.

Dot lui jeta un regard intrigué.

— Les coups de sonnette, ça signifie qu'il vous attend, dit-elle. Mais il n'y a pas le feu, vous pouvez finir votre thé. Ou l'emporter avec vous.

— Yabba dabba do, répondit-il.

Quelqu'un le ramena à la gare et, vingt minutes plus tard, il était dans le train pour New York. À peine arrivé chez lui, il appela Andria. Il commença à composer le numéro qui figurait sur l'annonce, puis se souvint de ce qu'elle lui avait dit le mardi d'avant, ou peut-être était-ce le vendredi, peu importe. Elle avait déménagé et n'avait pas encore le téléphone. En attendant, elle avait un biper.

« D'ailleurs, je le garderai, même quand j'aurai le téléphone, avait-elle ajouté. Comme je suis toujours en train de promener des chiens, comment pourriez-vous me joindre si vous aviez besoin de moi à l'improviste ? »

Keller composa le numéro, puis le sien propre après le signal sonore. Andria le rappela moins de cinq minutes plus tard.

— C'est l'affaire de quelques jours, lui dit-il. Mais ça pourrait prendre une semaine, peut-être plus.

— Pas de problème. J'ai les clés. Le liftier sait qu'il peut me laisser monter et Nelson me considère comme sa tante fofolle. Si vous n'avez plus de boîtes pour lui, j'en achèterai. Quoi d'autre ?

— Je ne sais pas. Vous croyez que je devrais lui laisser la télé allumée ?

— Vous avez l'habitude de le faire quand vous le laissez seul ?

À vrai dire, il ne le laissait pas souvent seul. La plupart du temps, il l'emmenait avec lui ou il restait à la maison. C'est vrai, Nelson lui avait changé la vie. Il se promenait davantage et il était plus casanier.

— Je crois que je ne la laisserai pas allumée, finalement, dit-il. Il ne s'intéresse jamais à ce que je regarde.

— C'est un animal très cultivé. Avez-vous essayé les programmes éducatifs ?

Keller prit l'avion jusqu'à Omaha, où sa cible était cadre dans une société de télémarketing. L'homme s'appelait Dinsmore ; il vivait avec son épouse et ses enfants dans un pavillon de banlieue avec un joli jardin. En

temps normal, l'éliminer aurait été une simple formalité, mais un autochtone avait déjà tenté sa chance et manqué son coup. Sachant à quoi s'attendre, Dinsmore avait donc pris ses précautions. Sa maison était équipée d'un système de surveillance ultra-perfectionné et un vigile d'une compagnie de sécurité montait la garde devant chez lui de la tombée de la nuit à l'aube. Des voitures de police, banalisées ou non, patrouillaient devant la maison à toute heure.

En outre, Dinsmore avait engagé un garde du corps qui venait le chercher le matin, restait à ses côtés toute la journée et le déposait chez lui le soir. Ce garde du corps était un jeune type à la musculature surdéveloppée, avec une crinière de cheveux blonds hirsutes. On aurait dit un catcheur professionnel engoncé dans un costume.

À moins de louer un avion pour bombarder la maison, Keller ne voyait pas de solution facile. Les mesures de sécurité étaient tout aussi draconiennes sur son lieu de travail ; seules les personnes munies d'un badge avec une photo pouvaient pénétrer dans l'immeuble. D'ailleurs, même si l'on parvenait à franchir l'obstacle des gardiens, le garde du corps blond passait sa journée sur une chaise devant la porte du bureau de Dinsmore, à feuilleter *Le Monde du muscle*.

La meilleure tactique aurait consisté à rentrer à New York pour revenir quelques semaines plus tard. Alors, le garde du corps aurait plaqué son boulot dans un accès de démence dû aux stéroïdes, ou bien ç'aurait été Dinsmore qui, ne supportant plus sa présence encombrante, l'aurait

renvoyé. En tout cas, l'un et l'autre auraient relâché leur attention. Les flics, eux aussi, auraient été moins vigilants.

Keller aurait cherché une ouverture et n'aurait pas tardé à en trouver une.

Hélas, c'était impossible. La personne qui souhaitait la mort de cet homme n'était pas disposée à attendre.

— Le temps est la seule chose qui nous manque, lui expliqua son contact. Si vous voulez des hommes, de l'armement, il suffit de demander. Vous avez besoin de quelques types dans une voiture, quelqu'un pour bloquer les rues, quelqu'un pour percuter sa bagnole, pas de problème.

Merveilleux. Delta Force à Omaha. Il n'y a pas si longtemps, il s'était vu en cow-boy solitaire et renfermé qui débarque quelque part pour tuer un homme qu'il ne connaît pas. Il était maintenant dans la peau de Lee Marvin, à la tête d'une bande de desperados en pleine opération commando.

— On verra, dit-il. Je trouverai une solution.

Le quatrième soir, il sortit se promener. La nuit était douce et il s'était rendu en voiture dans le centre, là où l'individu à pied n'attire pas l'attention. Mais quelque chose le tracassait. Il marchait depuis un quart d'heure quand il comprit d'où venait le problème.

Son chien lui manquait.

Pendant des années, Keller avait vécu seul. Il s'y était

habitué et suivait sa route sans rien demander à personne. Depuis l'enfance, c'était un être solitaire et secret ; dans son travail, ces traits de caractère s'apparentaient à des obligations professionnelles.

Un jour, dans une boutique de SoHo, il avait vu une affiche anglaise datant de la Seconde Guerre : un homme y faisait un clin d'œil, la bouche pincée. La légende disait : « Ce que je sais, je le garde pour moi », l'équivalent anglais de l'expression « Les murs ont des oreilles » sans aucun doute. Keller avait pensé à cette affiche pendant des heures et avait fini par retourner dans la boutique le lendemain, afin d'en connaître le prix, qui était raisonnable. Mais au cours du marchandage avec le vendeur, il avait compris que l'image de ce visage malin qui l'observait en clignant de l'œil en permanence deviendrait vite oppressante. Cet homme qui prônait la discrétion constituerait assez paradoxalement une violation de sa vie privée. Comment pourrait-il jamais embrasser une fille en sa présence ? Comment pourrait-il se curer le nez ?

Malgré tout, cette idée ne l'avait jamais quitté. Dans le train qui le conduisait ou le ramenait de White Plains, dans l'avion qui l'emmenait dans une ville lointaine où on avait besoin de ses services, ou quand il rentrait chez lui, une fois sa mission accomplie, la devise de l'Anglais résonnait dans son esprit comme un mantra. Ce qu'il savait, il le gardait pour lui.

Sa thérapie avait été cause de conflits intérieurs. Le processus serait inefficace s'il n'était pas disposé à se

confier totalement. Mais comment pouvait-il avouer à un psychiatre du West Side ce qu'il n'aurait jamais dit à un inconnu dans un train, ni à une femme dans son lit ? Pour finir, il avait surtout parlé de ses rêves et de ses souvenirs d'enfance, en espérant que le Dr Jerrold Breen garderait pour lui tout ce qu'il savait. En définitive, Breen avait emporté son secret dans sa tombe, évidemment, et Keller avait repris sa vie de silence.

Mais il avait brisé cette habitude avec Nelson.

L'avantage avec les chiens, se disait-il, c'est qu'on pouvait leur parler. Ils étaient beaucoup plus attentifs que les humains. On était sûr de ne pas les ennuyer, ils ne risquaient pas d'avoir déjà entendu cette histoire et ne vous jugeaient pas sévèrement en entendant vos confidences. On pouvait leur dire n'importe quoi en étant sûr que ça n'irait pas plus loin. Ils n'iraient pas le répéter à quelqu'un d'autre et ne vous le jetteraient pas au visage un beau jour au cours d'une dispute.

Mais ça ne voulait pas dire qu'ils n'écoutaient pas. Pour Keller, il était évident que Nelson écoutait ce qu'il lui disait. Quand on lui parlait, on n'avait pas le sentiment de parler à un mur, ni à une gerbille ou à un poisson rouge. Nelson ne comprenait pas forcément ce qu'on lui disait, mais il savait rudement bien écouter.

Et Keller lui disait tout. Les envies qui lui étaient venues pendant la thérapie – se confier, divulguer d'anciens secrets, se révéler à soi-même –, tous ces désirs trouvaient maintenant leur assouvissement dans les longues promenades qu'il effectuait avec lui et les longues

soirées qu'ils passaient ensemble à la maison.

— Je n'ai jamais décidé de faire ce métier, lui confia-t-il un après-midi qu'ils faisaient un tour dans le parc. Et pendant un certain temps, je n'ai fait ça qu'une ou deux fois. Ce n'était pas vraiment moi.

« Sauf que ça a fini par le devenir, mais je ne m'en rendais pas compte. Comment je l'ai découvert ? J'ai rencontré quelqu'un qui avait entendu parler de moi et là, devant moi, il s'est comporté de manière étrange, sans que je sache si c'était de la peur ou du respect. On aurait dit qu'il se trouvait devant un tueur et ça m'a surpris. J'ignorais que j'en étais un.

« Je me souviens des réunions d'orientation au lycée ; on vous expliquait comment découvrir ce qu'on voulait faire plus tard dans la vie et comment s'y prendre pour y arriver. Je t'ai déjà dit, je crois, que toutes ces années restent floues dans ma mémoire. Je les ai traversées comme quelqu'un qui est à moitié dans le coma, je voyais tout à travers un voile. Quand ils ont abordé cette histoire de carrière, je n'avais pas la moindre idée de ce que je voulais faire. Il y avait un test avec des questions du genre : "Préférez-vous arracher les mauvaises herbes, vendre des choux ou enseigner le point de croix ?" Je n'ai pas pu le finir. Toutes les questions étaient un vrai casse-tête.

« Mais un jour, en me réveillant, j'ai découvert que j'avais un métier : il consistait à supprimer des gens. Ça ne m'avait jamais intéressé et je n'avais pas d'aptitudes particulières pour ça, mais il s'est avéré que ce n'était pas

nécessaire. Il suffisait d'être capable de le faire. Je l'ai fait une première fois parce que quelqu'un me l'a demandé, je l'ai fait une deuxième fois parce que quelqu'un d'autre me l'a demandé, et sans même m'en rendre compte, c'est devenu mon métier. Après avoir défini qui j'étais, j'ai commencé à apprendre les aspects techniques. Les armes, les outils, les techniques à mains nues. Comment approcher les gens. Bref, tout ce qu'il faut savoir.

« En fait, il n'y a pas grand-chose à connaître. Ce n'est pas comme les métiers dont on vous parle à l'école. On ne s'y prépare pas. C'est peut-être les choses qui t'arrivent dans ta vie qui t'y préparent, mais ce n'est pas un choix délibéré.

« Qu'en penses-tu ? Tu veux qu'on partage un hot-dog ? Ou tu préfères rentrer à la maison ?

De retour de sa promenade solitaire, Keller regarda le téléphone en regrettant de ne pas avoir le moyen d'appeler Nelson. Il n'avait jamais voulu faire l'acquisition d'un répondeur téléphonique, cet appareil lui faisant l'effet d'une source de désastres potentiels. Sauf que ça lui aurait été bien utile dans un cas comme celui-ci. Il aurait pu appeler Nelson et lui parler, et Nelson l'aurait écouté.

Mais, évidemment, s'il se confiait vraiment, s'il parlait franchement, tout serait enregistré sur la bande, et n'importe qui pourrait mettre la main dessus. Non, décida-t-il, il était préférable qu'il n'ait pas de répondeur.

À midi, le lendemain, il était installé au volant de sa voiture de location quand Dinsmore et son garde du corps se rendirent dans le centre et se garèrent devant un restaurant du quartier d'Old Market. Il attendit dehors, puis il trouva une place de stationnement et entra dans le restaurant à son tour. L'hôtesse l'installa à deux tables de Dinsmore. Il commanda des scampi et regarda Dinsmore et le catcheur engloutir chacun un énorme steak.

Deux heures plus tard, il appela Dot à White Plains.

— Ce type a déjà vingt kilos de trop et je viens de le voir s'enfiler un morceau de viande aussi large qu'une plaque d'égout. Et il a versé la moitié de la salière dessus. Ces gens sont vraiment très pressés ? Parce que, à mon avis, ils ne devraient pas attendre longtemps avant qu'un infarctus règle le problème à ma place.

— Rien ne vaut une mort naturelle, c'est vrai, dit-elle. Mais vous savez ce qu'on dit du temps, Keller.

— Quoi ? Que c'est de l'argent ?

— Yabba dabba do, lui renvoya-t-elle.

Le lendemain, Dinsmore et son garde du corps s'installèrent à la même table dans le même restaurant. Cette fois, un troisième homme les accompagnait. Un associé de Dinsmore, apparemment. Keller n'entendait pas leur conversation, il s'était assis un peu plus loin, mais il voyait bien que Dinsmore et le troisième homme discutaient entre eux pendant que le garde du corps partageait son attention entre le contenu de son assiette

et les autres clients du restaurant. Keller avait acheté un journal avant d'entrer et s'arrangeait pour avoir le nez plongé dedans chaque fois que le garde du corps jetait un coup d'œil dans sa direction.

À un moment donné, Dinsmore se leva et Keller sentit son pouls s'accélérer. Avant qu'il puisse réagir, le garde du corps s'était levé lui aussi et les deux hommes se dirigeaient vers les toilettes. Keller resta à sa place et continua de manger ses spaghettis carbonara.

Du coin de l'œil, il vit les deux hommes regagner leur table. Le garde du corps prit le temps de balayer la salle du regard pendant que Dinsmore s'empressait de se rasseoir et ajoutait du sel sur la deuxième moitié de son steak.

Presque sans réfléchir, Keller referma la main autour de sa salière. Celle-ci était en verre et s'adaptait parfaitement à sa paume, comme un rouleau de pièces. Si jamais il devait frapper quelqu'un, elle donnerait une force considérable à son coup de poing.

De fait, cette salière était mortelle.

Ce soir-là, il but quelques verres après le dîner. Il sentait encore leur effet quand il regagna le motel. Il fit le tour du pâté de maisons pour se dégriser, revint dans sa chambre et décrocha le téléphone pour appeler Nelson.

Il n'était pas assez saoul pour s'attendre à ce que le chien décroche. Mais c'était un moyen d'établir une sorte de contact minimum. Le téléphone sonnerait. Le chien

l'entendrait. Et même s'il ne pouvait espérer que Nelson reconnaisse la voix de son maître, il aurait au moins « gardé le contact », comme on disait dans les publicités de la compagnie du téléphone.

Non, évidemment, ça n'avait aucun sens. En composant son numéro, il savait que c'était complètement idiot. Mais ça ne coûtait rien et l'appel ne serait pas enregistré, alors, où était le mal ?

C'était occupé...

Sa première réaction, extrêmement brève, fugitive même, fut une réaction de jalousie paranoïaque. Le chien était au téléphone avec quelqu'un d'autre et ils parlaient de lui.

Cette pensée disparut aussi vite qu'elle était venue. Keller secoua la tête, stupéfait par les mystères de son esprit. Un torrent d'autres explications le submergea, toutes bien plus plausibles que sa première pensée.

Nelson avait pu heurter la table basse sur laquelle était posé le téléphone et décrocher le combiné sans le vouloir. Ou bien c'était Andria qui avait téléphoné, avant ou après leur promenade, et avait mal raccroché. Ou bien, plus probable encore, les lignes interurbaines étaient surchargées et les appels à destination de New York ne pouvaient aboutir.

Quelques minutes plus tard, il essaya de nouveau : toujours occupé.

Il fit les cent pas dans sa chambre en résistant à l'envie d'appeler l'opératrice pour vérifier le bon fonctionnement

de sa ligne. Finalement, il décrocha et essaya une troisième fois et, cette fois, la ligne était libre. Il laissa sonner quatre fois et imagina la réaction du chien : les oreilles dressées, l'étincelle dans le regard.

— Bon chien, Nelson, bon chien, dit-il à voix haute. Je rentre bientôt.

Le lendemain, vendredi, Keller passa la matinée dans sa chambre de motel. Vers 11 heures, il appela le restaurant du quartier d'Old Market. Les deux fois précédentes, Dinsmore était arrivé à 12 h 30 pour déjeuner. Keller réserva une table pour 12 h 15, pour une seule personne.

Il arriva à l'heure et commanda un jus de canneberge à l'eau de Seltz. Il observait la table de Dinsmore qu'on avait dressée pour deux personnes. Si tout se passait bien, il serait de retour chez lui à temps pour faire une grande promenade avec Nelson avant d'aller se coucher.

À 12 h 30, la table de Dinsmore resta inoccupée. Dix minutes plus tard, deux femmes d'affaires s'y installèrent. Keller mangea ce qu'il avait commandé sans faire attention au contenu de son assiette, but un café, régla l'addition et s'en alla.

Le lendemain, samedi, il alla au cinéma. Dimanche, il retourna au cinéma et se promena dans le quartier d'Old Market. Le soir venu, il resta dans sa chambre à regarder le téléphone. Il avait déjà appelé deux fois chez lui ; il

lâissait sonner le téléphone en se disant qu'il établissait ainsi une sorte de contact psychique avec son chien. Il n'avait pas bu et savait que tout cela ne rimait à rien, mais il l'avait quand même fait.

Il décrocha de nouveau le téléphone, commença à composer un autre numéro, mais se ravisa et quitta la chambre. Il téléphona d'une cabine. Après avoir appelé le beeper d'Andria, il attendit le signal sonore pour composer le numéro de la cabine. Il ne savait pas si ça allait marcher, il ne savait pas si le beeper pouvait enregistrer un numéro de plus de sept chiffres, il ne savait pas si Andria serait disposée à rappeler un numéro interurbain. Peut-être était-elle partie promener un chien, Nelson ou celui d'un autre client. Et avait-il vraiment envie de rester une heure près de ce téléphone à attendre qu'elle le rappelle ? Il ne pouvait pas téléphoner de sa chambre car l'appel d'Andria transiterait par le standard et elle ne saurait pas qui demander. Même si elle devinait que l'appel venait de lui, le nom de Keller ne dirait rien au réceptionniste du motel et, de toute façon, il ne voulait pas que quiconque à Omaha entende prononcer ce nom. Alors...

Le téléphone de la cabine sonna presque immédiatement. Il décrocha avant la fin de la première sonnerie.

— Allô ?

— Monsieur Keller ?

— Andria.

Il ne sut plus quoi dire. Il lui demanda des nouvelles du chien ; elle l'assura que celui-ci allait bien.

— Mais je crois que vous lui manquez, ajouta-t-elle. Il sera heureux de vous retrouver.

— Moi aussi, dit-il. Je vous appelais justement pour ça. J'espérais bien rentrer avant-hier, mais les choses prennent plus de temps que prévu. Je dois rester encore quelques jours, peut-être plus.

— Pas de problème.

— Je voulais vous prévenir. En tout cas, je vous remercie de m'avoir rappelé. Il se peut que j'appelle encore une fois si ça s'éternisait. Je vous rembourserai les communications.

— C'est déjà vous qui payez cet appel, dit-elle. Je téléphone de chez vous. J'espère que ça ne vous ennuie pas ?

— Non, évidemment. Mais...

— J'étais là quand mon bipeur a sonné et je me suis dit : Qui d'autre peut m'appeler d'aussi loin ? Alors, j'ai pensé que je pouvais me servir de votre téléphone puisque c'était sans doute vous qui appeliez.

— Logique.

— En fait, reprit-elle, je passe pas mal de temps ici. C'est agréable et calme et Nelson apprécie ma compagnie, on dirait. Ah, il a dressé les oreilles en entendant son nom. Je crois qu'il sait à qui je parle. Vous voulez lui dire bonjour ?

— Euh...

Un peu honteux, Keller dit bonjour à Nelson, l'assura qu'il était un bon chienchien et promit de rentrer bientôt.

— Il était tout excité, dit Andria. Il n'a pas aboyé, il n'aboie presque jamais...

— C'est la race qui veut ça.

—... mais il haletait et raclait le sol avec ses pattes. Vous lui manquez. On s'entend bien tous les deux, Nelson et moi, mais il sera heureux de vous revoir.

Le lundi, il arriva au restaurant à 12 h 15. L'hôtesse le reconnut et le conduisit directement à la même table que le vendredi d'avant. Il constata que la table de Dinsmore était dressée pour quatre personnes ; une petite carte portait la mention « Réservée ».

À 12 h 30, deux hommes en costume vinrent s'asseoir à la table de Dinsmore. Keller ne les avait jamais vus et commença à avoir des doutes sur son plan. Puis Dinsmore arriva à son tour, accompagné du catcheur.

Keller les observa tout en mangeant. Trois hommes qui buvaient beaucoup et engloutissaient leurs énormes steaks en parlant avec animation et en faisant de grands gestes, tandis que le quatrième homme, le garde du corps, restait assis dans son coin, tendu comme un ressort.

Ça fait trop de monde, se dit Keller. Attendons un jour de plus.

Le lendemain, il arriva à la même heure et l'hôtesse le conduisit à la table qu'il avait réservée. La table de Dinsmore était dressée pour deux personnes, avec le petit carton « Réservée ». Keller se leva et se rendit aux toilettes, où il s'enferma dans un des W. C.

Quelques minutes plus tard, il ressortit des toilettes et zigzagua au milieu du labyrinthe de tables ; il bouscula celle de Dinsmore au passage et dut s'y retenir pour reprendre son équilibre.

A priori, personne ne lui prêtait attention.

Il retourna s'asseoir à sa table et attendit. À 12 h 30, Dinsmore n'était toujours pas arrivé. Que ferait-il s'ils donnaient sa table à quelqu'un d'autre ? Il n'y avait plus moyen de revenir en arrière... Il ne voyait pas comment c'était possible si des gens prenaient place à cette table.

Son plan était trop risqué, se dit-il. Il y avait trop de facteurs aléatoires. Si seulement il avait pu en discuter avec Nelson d'abord...

Ressaisis-toi, se dit-il.

C'était ce qu'il faisait lorsque Dinsmore et le catcheur firent leur entrée dans le restaurant. L'homme d'affaires paraissait de mauvaise humeur et son garde du corps affichait un air maussade, comme quelqu'un qui s'ennuie. Il y eut un moment d'angoisse quand l'hôtesse sembla hésiter avant de les placer ; finalement, elle se décida et les conduisit à leur table habituelle.

Keller avait hâte de ficher le camp. Il avait à peine touché à son escalope de veau depuis qu'on lui avait

apporté son assiette. La viande était fade, mais tout aurait sans doute eu le même goût, se dit-il. Et s'il laissait de l'argent sur la table et s'en allait, tout simplement ? Était-il donc obligé de rester pour voir ce qui allait se passer ?

Un quart d'heure après son arrivée, Dinsmore poussa un grand cri, porta ses mains à sa gorge et s'effondra sur la table. Une demi-heure plus tard, Keller rendait sa voiture de location et réservait son billet d'avion pour rentrer.

Dans le taxi qui le ramenait de l'aéroport, Keller dut résister à l'envie de demander au chauffeur de s'arrêter pour acheter quelque chose à Nelson. Lors de la correspondance à Saint-Louis, il avait passé presque tout son temps entre les deux avions dans les boutiques de l'aéroport pour essayer de lui trouver un cadeau. Sauf que... qu'aurait donc fait Nelson d'une boule avec de la neige ou d'une tasse souvenir ? Avait-il besoin d'une casquette des Cardinals ou d'un sweat-shirt représentant l'Arche des pionniers ?

— Vous n'avez presque pas touché à votre assiette, lui avait dit la serveuse du restaurant à Omaha. Vous voulez un sac pour emporter les restes ?

Il n'avait pas su quoi répondre.

— Désolé, avait-il fini par dire. Je suis un peu secoué. Ce pauvre homme..., avait-il ajouté avec un geste en direction de la table où était assis Dinsmore quelques instants plus tôt.

— Oh, je suis sûre qu'il va beaucoup mieux. Je parie qu'il est assis dans son lit à l'hôpital, en train de plaisanter avec les infirmières.

Il en avait douté.

— Hé, m'sieur Keller ! lui dit le liftier. Ça faisait une paye qu'on vous avait pas vu !

— C'est bon de rentrer chez soi.

— C'est le chien qui va être content de vous voir. Ce Nelson, c'est vraiment une brave bête !

Et la brave bête était sortie se promener, ce que le liftier avait omis de préciser. En entrant chez lui, Keller appela plusieurs fois son chien sans obtenir de réponse. Il déballa ses affaires et décida d'attendre que le chien soit revenu et la fille repartie pour prendre sa douche.

Il aurait eu le temps d'en prendre plusieurs. Quarante minutes s'écoulèrent entre le moment où il s'assit devant la télé et celui où il entendit la clé d'Andria tourner dans la serrure. À peine la porte ouverte, Nelson s'élança pour faire la fête à son maître en agitant furieusement la queue.

Keller était heureux. Une vague de bien-être le submergeant, il se mit à genoux pour jouer avec son chien.

— Je suis désolée que vous ayez trouvé une maison vide en arrivant, lui dit Andria. Si j'avais su que vous

rentriez...

— Ce n'est pas grave.

— Bon, je vous laisse. Vous devez être épuisé, vous voulez sûrement vous coucher.

— Non, pas tout de suite. Par contre, je meurs d'envie de prendre une douche. Quand on a passé toute la journée dans les aéroports et les avions...

— Je vous comprends. Eh bien, mon vieux Nelson... On est quel jour, aujourd'hui ? Mardi ? On ne se reverra sûrement pas avant vendredi.

Elle caressa le chien et leva les yeux vers Keller.

— Vous voulez toujours que je le promène le vendredi, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Tant mieux, j'ai hâte. Nelson est mon client préféré, dit-elle en tapotant la tête de l'animal. Merci pour l'argent. C'est vraiment sympa. Grâce à vous, si je suis obligée de me trouver une chambre d'hôtel, je pourrai la payer.

— Une chambre d'hôtel ?

Andria baissa les yeux.

— Je ne voulais pas en parler, dit-elle, mais j'aurais mauvaise conscience de ne rien dire. Je ne sais pas comment vous allez réagir, mais je préfère tout vous dire franchement. D'accord ?

— Allez-y.

— J'ai plus ou moins logé ici.

— Vous avez fait quoi... ?

— Disons que je vivais ici. L'endroit où j'habitais, ça n'a pas marché. Évidemment, je connais une ou deux personnes que j'aurais pu appeler, mais je me suis dit : Nelson et moi, on s'entend super bien et je pourrais passer plus de temps avec lui en...

— En vous installant ici.

— Exact. Alors, c'est ce que j'ai fait. Mais je n'ai pas dormi dans votre lit, monsieur Keller...

— Pourquoi ?

— J'ai pensé que peut-être ça ne vous plairait pas. D'ailleurs, le canapé est très confortable, je vous assure.

Elle avait essayé de ne rien déranger, lui précisa-t-elle encore. Elle défaisait son lit chaque matin et rangeait les draps dans la penderie. Et puis, ce n'était pas comme si elle restait ici toute la journée ; quand elle ne promenait pas Nelson, elle avait d'autres clients dont elle devait s'occuper.

— Oui, des chiens à promener, dit Keller. Des plantes à arroser.

— C'est ça. Plus des chats et des poissons à nourrir. Des oiseaux aussi. Je vais chez un couple, dans la 63^e Rue, qui a dix-sept oiseaux. Les oiseaux en cage, c'est quelque chose, croyez-moi. J'ai toujours envie d'ouvrir les cages et les fenêtres pour les laisser s'envoler. Mais je ne le fais pas, d'abord parce que ces gens seraient furieux, et aussi

par pitié envers les oiseaux. Je crois qu'ils ne survivraient pas longtemps dehors.

— Non, pas dans cette ville, dit-il.

— L'autre jour, il y en a un qui est sorti de sa cage et j'ai bien failli le perdre. Heureusement, les fenêtres étaient fermées. Il n'a pas pu s'enfuir, mais il volait partout dans l'appartement et je ne savais pas comment le faire rentrer dans sa cage.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai concentré toute mon énergie à l'intérieur de mon chakra, puis j'ai envoyé une énorme décharge d'énergie apaisante venue du cœur et l'oiseau s'est calmé tout de suite. J'ai ouvert la porte de sa cage et il y est rentré tout seul.

— Sans blague ?

Elle hocha la tête.

— J'aurais dû y penser tout de suite, dit-elle, mais quand on panique, on a tendance à oublier les choses les plus évidentes.

— C'est bien vrai, dit-il. Permettez-moi de vous poser une question : avez-vous un endroit pour dormir ce soir ?

— Non, pas encore.

— Pas encore ?

— Je ne savais pas que vous rentreriez ce soir. Mais je connais des gens que je peux appeler et...

— Vous êtes la bienvenue si vous voulez rester.

— Oh, non, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Vous êtes rentré maintenant. Ce n'était pas bien de loger ici pendant votre absence...

— Pour une nuit, ce n'est pas gênant.

— Évidemment, il est un peu tard pour chercher un endroit maintenant...

— Restez.

— Juste pour une nuit, alors.

— Entendu.

— C'est très gentil, dit-elle. J'apprécie.

Debout devant le lavabo, après avoir pris sa douche, Keller envisagea un instant de se raser. Mais qui se rasait avant d'aller se coucher ? C'était le matin qu'on se rasait, pas le soir.

À moins, évidemment, qu'on espère frotter sa joue contre autre chose que son oreiller.

Arrête, se dit-il.

Il se coucha et éteignit la lumière. Nelson sauta sur le lit à côté de lui, tourna trois fois sur lui-même comme à son habitude et se roula en boule.

Keller dort profondément. Quand il se réveilla le lendemain matin, Andria était partie. La seule trace de sa présence était un mot disant qu'elle viendrait vendredi à l'heure habituelle pour promener le chien. Keller se rase,

promena Nelson et prit le train pour se rendre à White Plains.

C'était encore une journée caniculaire et Dot était assise dans la véranda avec un pichet de citronnade.

— Keller, dit-elle, vous avez loupé votre vocation. Vous auriez dû être médecin. Vous lui donniez peu de temps à vivre et il est décédé de mort naturelle.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— En effet. J'ai cru comprendre qu'il était tombé dans son assiette. On aura du mal à ôter les taches sur sa cravate.

— Elle était jolie.

— Il paraît qu'il a fait un arrêt cardiaque, reprit-elle. Je parie qu'ils ont raison : il est rare qu'un type meure et que son cœur continue à battre. Comment avez-vous fait, Keller ?

— J'ai concentré toute mon énergie sur mon chakra et je lui ai envoyé une décharge d'énergie venue du cœur ; le sien n'a pas pu le supporter.

Elle l'observa.

— Si je devais émettre une hypothèse, je dirais cyanure de potassium.

— Bravo.

— Comment ?

— J'ai échangé les salières. Celle que je lui ai donnée

contenait des cristaux de cyanure. Cet homme mangeait très salé.

— On dit que c'est mauvais. Il n'a pas senti le goût du cyanure ?

— Vu la quantité de sel qu'il mettait, je crois qu'il ne sentait même pas le goût de la viande. De toute façon, le temps de se dire qu'on n'aime pas le goût du cyanure...

—... on a la tête dans les lasagnes. Mais le cyanure laisse des traces, non ? Ça ne risque pas d'apparaître lors de l'autopsie ?

— Seulement si on le cherche.

— Et s'ils cherchent dans la salière ?

— Quand Dinsmore a eu son attaque, quelques personnes se sont précipitées pour essayer de faire quelque chose.

— C'est très charitable. Et vous croyez que l'une d'elles a récupéré la salière ?

— Ça ne m'étonnerait pas.

— Et qu'elle s'en est débarrassée entre le restaurant et l'aéroport ?

— Ça ne m'étonnerait pas davantage.

Il monta faire son rapport. Quand il redescendit, Dot lui dit :

— Keller, je commence à m'inquiéter pour vous. Je crois que vous vous attendrissez.

— Ah ?

— Il n'y avait qu'une seule raison de récupérer la salière.

— Pour qu'on ne retrouve pas le cyanure.

Elle secoua la tête.

— S'ils cherchent des traces de cyanure, ils en retrouveront dans l'assiette. Non, vous vous êtes dit que quelqu'un risquait d'utiliser cette salière et de mourir empoisonné accidentellement.

— Inutile de faire des vagues sans raison.

— Hmm.

— Et c'est idiot de tuer des gens gratuitement, ajouta-t-il.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, dit-elle, mais je continue à penser que vous vous attendrissez. Vous vous concentrez sur votre je ne sais quoi, et tout ça.

— Chakra..

— Si vous voulez. Qu'est-ce que ça signifie, d'ailleurs ?

— Aucune idée.

— Vous n'allez pas tarder à le savoir, maintenant que vous vous concentrez dessus. Vous vous humanisez, Keller. Ce chien, ce n'était que le début. Bientôt, vous allez défendre les baleines. Ramasser les animaux perdus. Faites attention, Keller.

— C'est ridicule, dit-il.

Mais dans le train qui le ramenait à New York, il se surprit à repenser à ce qu'elle avait dit. Y avait-il une part

de vérité dans tout ça ?

Il ne le croyait pas, mais n'en était pas certain. Il faudrait qu'il en parle à Nelson.

5

Keller et son karma

À White Plains, il resta assis dans la cuisine avec Dot pendant vingt minutes. La télé était allumée sur une des chaînes de téléachat.

— Je regarde ça tout le temps, dit-elle. Je n'achète jamais rien. Est-ce que j'ai besoin de zircon ?

— Pourquoi vous regardez, alors ?

— C'est ce que je me demande, Keller. Je n'ai pas encore trouvé la réponse, mais je crois savoir ce qui me plaît là-dedans. C'est le rythme.

— Le rythme ?

— Ça ne s'arrête jamais. Ils n'interrompent jamais l'émission pour passer de la publicité.

— Toute l'émission en est !

— C'est pas pareil.

Une sonnerie retentit. Elle décrocha l'interphone, écouta ce qu'on lui disait, puis adressa un signe de tête à Keller d'un air entendu.

Il monta au premier étage et resta avec le vieux pendant dix à quinze minutes. En repartant, il s'arrêta dans la cuisine pour se servir un verre d'eau. Debout devant l'évier, il prit son temps pour le boire. Dot regardait la télé en secouant la tête.

— Il n'y a que des bijoux, dit-elle. Qui donc achète tous ces bijoux ? À quoi ça sert ?

— Je ne sais pas, dit Keller. Je peux vous poser une question ?

— Posez toujours.

— Il va bien ?

— Pourquoi ça ?

— Je me demandais.

— Vous avez entendu des rumeurs ?

— Non, non, pas du tout. Mais il me paraît fatigué.

— Tout le monde est fatigué, dit-elle. La vie, c'est beaucoup de travail et ça fatigue les gens. Mais il va bien.

Il prit le train jusqu'à Grand Central et un taxi jusque chez lui. Nelson l'accueillit à la porte avec sa laisse dans la gueule. Keller éclata de rire et attacha la laisse au collier du chien. Il avait plusieurs coups de téléphone à passer, un voyage à organiser, mais ça pouvait attendre. Pour l'instant, il emmenait son chien se promener.

Il prit la direction du fleuve. Nelson aimait bien cet endroit, mais, c'est vrai, Nelson semblait aimer tous les

endroits. En tout cas, il possédait un enthousiasme sans bornes pour les grandes promenades. Il ne tombait jamais en panne sèche. On pouvait s'épuiser à le promener ; dix minutes plus tard, il était prêt à repartir.

Évidemment, il ne fallait pas oublier qu'il avait deux fois plus de jambes qu'un être humain. Ça faisait certainement une différence, se disait Keller.

— Je vais être obligé de partir en voyage, dit-il à Nelson. Pas très longtemps, je crois, mais le problème, c'est qu'on ne sait jamais. Des fois, je prends l'avion le matin et je suis rentré le soir même ; d'autres fois, ça dure une semaine. Mais ne t'inquiète pas. Dès que nous serons rentrés à la maison, j'appellerai Andria.

Nelson dressa les oreilles en entendant prononcer le nom de la jeune femme. Keller avait déjà vu des tableaux qui classaient les différentes races en fonction de leur intelligence, mais ça remontait à loin et il n'aurait su dire où se situaient les chiens de troupeau australiens. Certainement dans le haut du classement. Nelson comprenait tout.

— Elle doit venir demain pour te promener, de toute façon, ajouta-t-il. Je pourrais lui mettre un mot près de ta laisse, mais pourquoi prendre des risques ? Dès qu'on sera rentrés, je la bipe.

Les conditions d'hébergement d'Andria étant toujours aussi précaires que sa situation professionnelle, le seul numéro qu'il avait pour la joindre était celui du biper qu'elle gardait toujours sur elle durant ses promenades. Il l'appela dès qu'il fut rentré et lui indiqua son numéro. La

jeune femme le rappela un quart d'heure plus tard.

— Bonjour, dit-elle. Comment va mon chien de troupeau australien préféré ?

— Très bien. Mais il va avoir besoin de compagnie. Je suis obligé de m'absenter demain matin.

— Pour combien de temps ? Vous le savez ?

— Difficile à dire. Ça peut prendre un jour, ou bien une semaine. Ça vous pose un problème ?

Elle s'empressa de répondre que ça n'en posait aucun.

— À vrai dire, ça tombe à pic, avoua-t-elle. Je suis hébergée chez des amis et ça ne se passe pas très bien. Je leur ai annoncé que je partirais demain matin et je me demandais où j'allais pouvoir aller. C'est incroyable comme nos actes semblent guidés par le sort, hein ?

— Oui, c'est incroyable.

— Mais, évidemment, il ne faudrait pas que ça vous embête. J'ai déjà logé chez vous, mais vous préférez peut-être que ça ne se reproduise pas.

— Non, non, c'est très bien, dit-il. Nelson est moins seul, pourquoi ça m'embêterait ? Vous êtes une personne très ordonnée, vous ne dérangez rien.

— Je suis bien dressée ! Comme Nelson, dit-elle en riant. (Puis elle redevint sérieuse.) Je vous suis très reconnaissante, monsieur Keller. Les amis chez qui je loge ne s'entendent pas très bien et je me retrouve coincée au milieu. Elle est devenue d'une jalousie malade, et lui se dit qu'il pourrait bien lui donner des raisons de l'être. Hier

soir, j'ai failli faire mourir d'épuisement un teckel à poils longs à force de le promener parce que je redoutais de me retrouver devant eux. Je serai ravie de pouvoir foutre le camp demain matin.

— Pourquoi attendre demain ? dit-il de manière impulsive. Venez donc dès ce soir.

— Mais vous ne partez que demain.

— Et alors ? J'ai un rendez-vous ce soir, et demain je m'en vais à la première heure. On ne se gênera pas. Et comme ça, vous partirez plus vite de chez vos amis.

— Ce serait chouette.

Après avoir raccroché, Keller se rendit dans la cuisine pour se préparer un café. Pourquoi lui avait-il fait cette proposition ? Ça ne lui ressemblait pas. Que lui importait si Andria était obligée de supporter un soir de plus les regards haineux de l'épouse et les mains baladeuses du mari ?

Il était allé jusqu'à improviser pour l'inciter à accepter son offre ; il s'était inventé un rendez-vous ce soir et un départ aux aurores. Or, il n'avait pas encore réservé son billet et n'avait aucun projet pour ce soir.

Il était temps de réserver sa place. Il était temps de trouver un plan pour ce soir.

Un simple coup de téléphone lui suffit à réserver son billet d'avion ; pour le rendez-vous de la soirée, ce fut presque aussi facile. Keller s'habillait pour sortir quand

Andria arriva vêtue d'une salopette à rayures et portant un sac à dos vert sapin. Nelson lui fit la fête. Elle se débarrassa rapidement de son sac à dos pour s'agenouiller et lui rendre la pareille.

— Vous dormirez certainement quand je rentrerai et je partirai sans doute avant que vous soyez réveillée, dit Keller, alors je vous dis au revoir dès maintenant. Pour Nelson, vous savez ce qu'il faut faire et vous savez où tout est rangé.

— Je vous suis vraiment reconnaissante.

Keller prit un taxi pour se rendre au restaurant où il devait retrouver une certaine Yvonne, avec laquelle il était déjà sorti deux ou trois fois depuis qu'il avait fait sa connaissance dans un cours du soir baptisé « Déchiffrons les mystères de la cuisine balte ». Le vrai mystère, avaient-ils décrété d'un commun accord, c'était qu'on pût avoir le courage d'appeler ça de la cuisine. Depuis, il l'avait emmenée dîner dans différents restaurants, mais jamais baltes. Ce soir, il avait choisi un italien. Ils y passèrent une bonne partie du repas à se dire combien ils étaient heureux de manger dans un restaurant italien plutôt que... disons letton.

Après, ils allèrent au cinéma, et après encore ils prirent un taxi jusque chez elle, soit à dix-huit rues de chez lui, vers le nord. Au moment de glisser la clé dans la serrure, Yvonne se tourna vers lui. Ils avaient déjà atteint le stade du baiser pour se dire au revoir, Keller vit qu'elle était prête à se laisser embrasser, mais sentit qu'elle n'en avait pas vraiment envie, pas plus que lui d'ailleurs. Ils

avaient tous les deux mangé de l'ail, ce n'était donc pas la peur de gêner ou de l'être. Il ne savait pas ce que c'était, mais décida de s'en tenir là.

— Eh bien... Bonne nuit, Yvonne, dit-il.

L'espace d'un instant, elle sembla surprise par cette absence de baiser, mais elle se ressaisit rapidement.

— Bonne nuit, dit-elle en prenant la main qu'il lui tendait pour la serrer amicalement dans la sienne. Bonne nuit, John.

Bonne nuit et adieu, pensa-t-il en redescendant la Deuxième Avenue vers le centre. Il ne la rappellerait pas et elle n'attendrait pas son appel. Leur seul point commun était leur dégoût de la cuisine du Nord de l'Europe, c'était un peu mince pour bâtir une relation. La chimie n'opérait pas. Certes, Yvonne était une femme attirante, mais le courant ne passait pas entre eux ; il n'y avait pas d'étincelle.

De fait, ce n'était pas rare.

À mi-chemin de chez lui, il s'arrêta dans un bar de la Première Avenue. Comme il avait déjà bu un peu de vin et tenait à avoir l'esprit clair le lendemain matin, il ne resta pas longtemps. Il but seulement une bière en écoutant le juke-box et en se regardant dans la grande glace derrière le bar.

Tu n'es qu'un pauvre type solitaire, lui dit son reflet.

Quand on commence à avoir ce genre de pensées, il est temps de rentrer, mais il ne voulait pas le faire avant qu'Andria soit couchée, et comment savoir quels étaient

ses horaires ? Il resta encore un peu dans ce bar avec sa bière et fit un autre arrêt en chemin pour boire un café.

Quand il rentra enfin, l'appartement était plongé dans l'obscurité. Andria s'était couchée sur le canapé ; elle dormait ou faisait semblant. Roulé en boule à ses pieds, Nelson se leva, s'ébroua et se dirigea vers son maître en trotinant sans bruit. Keller entra dans sa chambre, suivi de Nelson. Quand il referma la porte, le chien émit un bruit inhabituel, une sorte de grognement venu du fond de la gorge. Keller ignorait ce que signifiait ce bruit, mais il devait y avoir un rapport avec le fait que la porte était fermée alors qu'Andria se trouvait de l'autre côté.

Keller se mit au lit. Nelson demeura planté devant la porte, comme s'il attendait qu'elle s'ouvre.

— Allez, viens, dit Keller.

Nelson se tourna vers lui.

— Ici, Nelson.

Nelson sauta sur le lit, tourna trois fois sur lui-même, conformément au rite, et se coucha à sa place habituelle. Il était contrarié, mais il s'endormit rapidement. Keller l'imita peu de temps après.

Quand il se réveilla, le chien n'était plus là. Andria avait disparu, elle aussi, avec la laisse. Il se rasa, s'habilla et s'en alla avant leur retour. Il prit un taxi jusqu'à l'aéroport La Guardia, où il arriva largement avant le décollage de son avion à destination de Saint-Louis.

Il loua une Ford Tempo chez Hertz et laissa la jeune femme lui dire comment se rendre à l'hôtel Sheraton.

— Vous tournez à droite juste après le centre commercial, lui expliqua-t-elle obligeamment.

Il prit la sortie du centre commercial et repéra une place de parking disponible. Il nota l'emplacement afin de pouvoir retrouver sa voiture. Un jour, quelque deux ans plus tôt, il s'était garé dans le parking d'un centre commercial de la banlieue de Détroit sans faire attention ni à l'emplacement ni au décor. À sa connaissance, la voiture y était toujours.

Il traversa le centre commercial et chercha une boutique où on vendait des couteaux de chasse. Il y en avait forcément une, il y avait tout dans cet endroit, y compris plusieurs bijouteries pour attirer les nanas qui n'avaient pas eu leur dose de zircon à la télé, mais il passa d'abord devant un magasin Hoffritz, où son attention fut attirée par les couteaux de cuisine. Il choisit un couteau à désosser avec une lame de dix centimètres de long.

Il aurait pu apporter son propre couteau, mais cela l'aurait obligé à le faire enregistrer avant de prendre l'avion, formalité qu'il évitait chaque fois qu'il le pouvait. C'était si facile de s'équiper sur place. Le plus difficile fut de convaincre le vendeur qu'il ne désirait pas acheter toute la série et d'ignorer ses boniments comme quoi ce couteau n'aurait pas besoin d'être aiguisé avant des années. Il ne l'utiliserait qu'une seule fois, nom de Dieu !

Il retrouva sa Ford, le Sheraton et une place de parking, et laissa son sac de voyage dans le coffre. Il aurait préféré que le couteau soit vendu avec un étui, mais c'était rarement le cas pour les couteaux de cuisine, aussi avait-il dû improviser et prendre une enveloppe cartonnée dans un relais Fédéral Express à l'entrée du centre commercial. Il entra dans le hall de l'hôtel avec son enveloppe sous le bras, le couteau glissé bien au chaud à l'intérieur.

Et cela lui donna une idée.

Il sortit le morceau de papier glissé dans son portefeuille : *St. Louis, Sheraton, Ch. 314.*

« Ce type est un dirigeant syndicaliste, lui avait dit l'homme de White Plains. Certaines personnes craignent qu'il raconte ce qu'il sait. »

Dernièrement, « certaines personnes » travaillant pour un projet gouvernemental de lutte contre la drogue dans le Bronx avaient craint que leur comptable ne dise ce qu'elle savait, elle aussi, et avaient donné cent cinquante dollars à deux adolescents pour qu'ils la tuent. Les deux gars l'avaient attendue à la sortie de son bureau, suivie dans la rue et, après une promenade de quelques centaines de mètres, le gamin de seize ans lui avait tiré une balle dans la tête. Moins de vingt-quatre heures plus tard, les deux adolescents étaient derrière les barreaux et, deux jours plus tard, le petit génie qui les avait engagés les y avait rejoints.

On avait toujours ce qu'on méritait, pensait Keller.

Il se dirigea vers le téléphone intérieur et composa le 314. La sonnerie retentit suffisamment longtemps pour le convaincre qu'il n'y avait personne dans la chambre. Jusqu'au moment où un type décrocha :

— Oui ?

— FedEx, dit Keller.

— Hein ?

— Fédéral Express. J'ai un paquet pour vous.

— Y a erreur.

— Chambre 314, c'est bien ça ? Je monte.

L'homme protesta, expliquant qu'il n'attendait aucun paquet, mais Keller lui raccrocha au nez et prit l'ascenseur pour monter au troisième étage. Le couloir était désert. Il trouva la chambre 314 et frappa à la porte, sèchement.

— FedEx ! cria-t-il. J'ai un paquet !

Il entendit des bruits étouffés à travers la porte. Puis ce fut le silence. Il s'apprêtait à frapper de nouveau quand l'homme lui demanda :

— C'est quoi, cette histoire ?

— J'ai un paquet pour vous. Fédéral Express.

— Ce n'est pas possible, dit l'homme. Vous vous trompez de chambre.

— Chambre 314. C'est écrit. Sur le paquet et sur la porte.

— C'est une erreur. Personne sait que je suis ici. (Que tu crois, songea Keller.) C'est adressé à qui ?

À qui, en effet ? Bonne question.

— J'arrive pas à lire.

— Ça vient d'où ?

— J'arrive pas à lire non plus. Tout est griffonné, le nom de l'expéditeur et celui du destinataire, mais c'est marqué chambre 314, hôtel Sheraton. C'est forcément vous, non ?

— Ridicule, dit l'homme. Ce n'est pas pour moi, un point c'est tout.

— Voilà ce qu'on va faire, proposa Keller. Vous signez le reçu, vous jetez un œil à l'intérieur du paquet et si c'est vraiment pas pour vous, vous le déposez à la réception ou vous nous appelez pour qu'on revienne le chercher.

— Laissez-le devant la porte.

— Ça, c'est pas possible, dit Keller. J'ai besoin de votre signature.

— Alors, remportez-le. J'en veux pas.

— Vous refusez le paquet ?

— Bravo, dit l'homme. Vous comprenez vite, dites donc. Oui, c'est ça, je le refuse.

— Pas de problème, dit Keller. Mais j'ai quand même besoin de votre signature. Vous signez à côté de la croix, dans la case « Refusé ».

— Nom de Dieu ! s'écria l'homme. C'est le seul moyen que j'ai de me débarrasser de vous ?

Il ôta la chaîne de sûreté, tourna la poignée et

entrouvrit la porte.

— Je vais vous montrer où vous devez signer, dit Keller en agitant l'enveloppe.

La porte s'ouvrit un peu plus pour laisser apparaître un grand type chauve, costaud et entièrement nu, à l'exception d'une serviette en éponge qu'il s'était nouée autour de la taille. Au moment où il prenait l'enveloppe, Keller s'engouffra dans la chambre le couteau à désosser à la main et lui planta la lame dans le ventre, sous les côtes, en remontant vers le cœur.

L'homme tomba à la renverse et resta étendu sur la moquette au pied du grand lit défait. La chambre était en désordre, Keller le remarqua. Une bouteille de scotch ouverte traînait sur la commode, deux verres à moitié pleins étaient posés sur les tables de chevet. Il y avait des vêtements éparpillés dans tous les coins, ceux de l'homme et ceux d'une femme.

Une femme ?

Le regard de Keller se posa sur la porte fermée de la salle de bains. Nom de Dieu ! C'était le moment de foutre le camp. Récupérer le couteau, l'enveloppe FedEx et...

La porte de la salle de bains s'ouvrit.

— Harry ? dit la femme. Qu'est-ce que...

Et elle vit Keller. Elle le regarda en face, dans les yeux.

D'une seconde à l'autre, elle allait hurler.

— C'est le cœur, dit-il. Venez vite, il faut m'aider.

Elle ne comprenait pas, mais Harry était là, allongé par terre et il y avait cet homme séduisant en costume qui avançait vers elle en parlant de respiration artificielle et d'ambulance sur un ton rassurant et d'une voix calme et douce. Elle ne comprenait pas, mais au moins elle ne hurla pas et, en quelques secondes, Keller se retrouva devant elle.

Elle ne faisait pas partie du contrat, mais elle était là. Elle ne pouvait pas rester à sa place dans la salle de bains, cette conne ! Non, il avait fallu qu'elle ouvre la porte et qu'elle sorte. Elle avait vu son visage, et voilà.

Le couteau à désosser, lavé à grande eau pour en ôter les traces de sang, essuyé pour y effacer les empreintes, disparut dans un égout à environ deux kilomètres de l'hôtel. L'enveloppe FedEx, déchirée en deux, puis encore en deux, finit, elle, dans une poubelle à l'aéroport. La Tempo retourna chez Hertz et Keller prit un vol American Airlines pour se rendre à Chicago. Il paya son billet en liquide. Il déjeuna tardivement, et longuement, dans un restaurant étonnamment bon de l'aéroport O'Hare, puis acheta un billet pour un vol United qui le déposerait à La Guardia bien après les embouteillages de l'heure de pointe. Il tua le temps dans un bar doté d'une grande baie vitrée à travers laquelle on pouvait voir les avions décoller et atterrir. Ce qu'il fit pendant quelque temps, en sirotant une bière blonde australienne, avant de reporter son attention sur la télévision où Oprah Winfrey était en grande conversation avec six nains. Le volume était trop

bas pour qu'on entende ce qu'ils se disaient et c'était sans doute aussi bien. De temps à autre, la caméra balayait l'auditoire qui semblait composé d'un nombre disproportionné de personnes de petite taille. Keller était fasciné. Il s'interdit de faire la moindre plaisanterie sur Blanche-Neige.

Était-ce un erreur de rentrer à New York dans la même journée ? se demandait-il. Qu'allait en penser Andria ?

Bah, il lui avait dit que ce serait peut-être vite réglé. D'ailleurs, peu importe ce qu'elle pensait.

Il but une deuxième bière australienne et continua à regarder les avions décoller. Dans le sien, il but un café et mangea deux petits sachets de cacahouètes. Arrivé à La Guardia, il s'arrêta au premier téléphone qu'il trouva et appela White Plains.

— Vous n'avez pas traîné, lui dit Dot.

— Du gâteau.

Il prit un taxi, demanda au chauffeur d'emprunter le pont de la 59^e Rue et lui indiqua comment le trouver. Une fois devant sa porte, il sonna plusieurs fois avant d'ouvrir avec sa clé. Nelson et Andria étaient sortis. Peut-être étaient-ils restés dehors toute la journée. Peut-être était-il allé à Saint-Louis pour tuer deux personnes pendant que la fille et le chien faisaient une interminable promenade.

Il se confectionna un sandwich et alluma la télé. Il

sauta d'une chaîne à l'autre et, fasciné, finit par s'arrêter sur une des chaînes locales de téléachat qui proposait des articles de sport de collection. Des balles, des battes, des casques, des casquettes, des maillots, tous signés par des sportifs et accompagnés d'un certificat d'authenticité qu'on pouvait encadrer. Du zircon pour les mecs, se dit-il.

Il se faisait cette réflexion lorsque Nelson pénétra en trombe dans l'appartement, suivi d'Andria.

— En entendant la télé, dit-elle, j'ai d'abord cru que j'avais oublié de l'éteindre, mais comme je ne l'avais pas allumée, ça ne pouvait pas être ça. Alors, je me suis dit qu'on vous cambriolait, mais pourquoi un cambrioleur allumerait-il la télé ? Généralement, ils la volent, ils ne la regardent pas.

— J'aurais dû téléphoner de l'aéroport, dit-il. Je n'y ai pas pensé.

— Que s'est-il passé ? Votre vol a été annulé ?

— Non, non, je suis parti. Mais l'affaire a été réglée en deux temps trois mouvements.

— Super. Nelson et moi, on a passé une journée formidable, comme d'habitude. Quel bonheur de le promener !

— Il est bien dressé.

— Y a pas que ça. C'est aussi un enthousiaste.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

— Tout semble le rendre tellement heureux qu'on se sent bien avec lui. En plus, il s'intéresse vraiment à tout.

Je l'ai emmené avec moi quand je suis allée arroser les plantes et nourrir les poissons dans l'appartement de Park Avenue. Les occupants sont en Sardaigne. Vous y êtes déjà allé ?

— Non.

— Moi non plus, mais j'aimerais bien, un jour. Pas vous ?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Si vous aviez vu Nelson devant l'aquarium ! Il regardait nager les poissons avec des yeux écarquillés. Si vous voulez un aquarium, je vous aiderai à l'installer. Mais je vous conseille de vous en tenir aux poissons d'eau douce. Les aquariums d'eau salée, c'est la plaie à entretenir.

— Je m'en souviendrai.

Elle se pencha pour caresser le chien, puis se redressa.

— Je peux vous demander un truc ? reprit-elle. Ça vous ennuie que je reste ici ce soir ?

— Bien sûr que non. C'était plus ou moins ce que j'avais prévu.

— Je ne savais pas trop et il est un peu tard pour trouver une solution de dépannage. Mais je me disais que vous voudriez peut-être rester seul en revenant de voyage et...

— Je ne suis pas parti longtemps.

— Ça ne vous gêne pas ? Vraiment ?

— Absolument pas.

Ils regardèrent la télé en buvant du chocolat chaud qu'elle avait préparé. Une fois l'émission terminée, il emmena Nelson faire une promenade nocturne.

— Tu as vraiment envie d'un aquarium ? lui demanda-t-il. Remarque, puisque j'ai une télévision, tu as bien le droit d'avoir un aquarium, je suppose. Mais est-ce que tu le regarderas encore au bout d'une semaine ? Tu ne vas pas t'en lasser ?

Non, se dit-il, c'était même ce qu'il y avait de bien avec les chiens. Ils ne se lassaient pas comme les gens.

Au bout de deux ou trois rues, Keller se surprit à raconter à Nelson ce qui s'était passé à Saint-Louis.

— Ils ne m'avaient pas parlé d'une femme. Son nom ne figurait pas sur la fiche d'hôtel. Ce ne devait pas être son épouse ; officiellement, elle n'avait rien à faire là. C'est pour ça qu'il l'a envoyée dans la salle de bains avant d'ouvrir, c'est pour ça qu'il ne voulait pas ouvrir au départ. Si elle était restée dans la salle de bains une minute de plus...

Mais... et si elle était sortie une minute plus tard ? Elle aurait hurlé à tue-tête, avant que Keller ait le temps de quitter l'hôtel, et aurait ainsi pu donner un certain nombre de renseignements à la police. La manière dont le tueur était entré dans la chambre, par exemple.

Pour finir, se dit-il, c'était donc aussi bien que ça se soit passé comme ça. Malgré tout, cette histoire lui restait en travers de la gorge. On ne lui avait pas parlé d'une

femme.

Il n'y avait qu'une salle de bains. Andria l'utilisa en premier. Il entendit couler l'eau de la douche, puis plus rien, jusqu'à ce que la jeune femme ressorte vêtue d'une sorte de chemise de nuit informe en flanelle rose qui la couvrait du cou jusqu'aux chevilles. Elle s'était peint, il le constata, chaque ongle d'orteil d'une couleur différente.

Il prit une douche à son tour et enfila un peignoir. Andria s'était assise sur le canapé et lisait un magazine. Ils se souhaitèrent bonne nuit et Keller appela Nelson en faisant claquer sa langue. Le chien le suivit dans la chambre. Quand il referma la porte, l'animal émit le même grognement sourd que la veille.

Keller ôta son peignoir, se coucha, tapota le lit à côté de lui pour appeler Nelson. Mais celui-ci resta planté devant la porte et refit le même bruit de gorge, avec un peu plus d'insistance cette fois.

— Tu veux sortir ?

Nelson remua la queue, ce que Keller prit pour une réponse affirmative. Il se leva pour aller ouvrir la porte et le chien se faufila dans la pièce voisine. Keller referma la porte et se recoucha en se demandant s'il n'était pas jaloux. Peut-être n'était-il pas seulement jaloux de la fille parce que Nelson préférerait rester avec elle plutôt qu'avec lui, se dit-il tout à coup. Peut-être était-il aussi jaloux du chien qui, lui, pouvait coucher avec Andria.

Les petits doigts de pied roses, peints de couleurs

différentes...

Il essayait encore de faire le tri dans ses pensées lorsque la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser entrer le chien.

— Il veut rester avec vous, je crois, dit Andria.

Elle referma la porte avant que Keller ait trouvé à lui répondre.

Mais Nelson avait-il vraiment envie de rester avec lui ? Apparemment, le chien ne savait pas ce qu'il voulait. Il sauta sur le lit, tourna une fois sur lui-même, deux fois, puis il ressauta par terre pour retourner devant la porte. Et se remettre à grogner, de manière plaintive cette fois.

Keller se releva pour aller lui ouvrir. Nelson s'avança dans l'encadrement de la porte, mais n'alla pas plus loin. Keller passa la tête à l'extérieur, lui aussi.

— Je crois qu'il ne supporte pas la porte fermée, dit-il. Je propose qu'on la laisse ouverte.

— D'accord.

Keller laissa la porte entrouverte et retourna se coucher. Nelson en profita pour retourner dans le salon. Quelques minutes plus tard, il était de retour dans la chambre. Pourquoi diable ce chien se comportait-il comme un futur papa dans la salle d'attente d'une maternité ? se demanda Keller. À quoi riment toutes ces allées et venues ?

Il ferma les yeux. Le sommeil lui semblait aussi éloigné que la Sardaigne. Pourquoi Andria rêvait-elle d'aller là-

bas ? À cause des sardines ? Dans ce cas, elle pourrait faire une escale en Corse pour acheter un corset, et pousser jusqu'à la Sardaigne pour les sardines. Ou Malte pour les faucons et la Crète pour les crétins, et...

Il commençait à sombrer quand le chien revint dans la chambre pour la énième fois.

— Nelson, qu'est-ce qui te prend, nom de Dieu ?

Il se pencha pour caresser l'animal derrière l'oreille.

— Tu es un brave chien. Oui, oui, un brave chien, mais tu es cinglé.

On frappa à la porte.

Keller se redressa dans son lit. C'était Andria, évidemment, et la porte était ouverte ; elle avait frappé pour attirer son attention.

— Nelson n'arrive pas à décider avec qui il veut rester, dit-elle. Je ferais peut-être mieux de prendre mes affaires et de m'en aller.

— Non.

Il ne voulait pas qu'elle s'en aille.

— Non, ne partez pas.

— Dans ce cas, je devrais peut-être rester, dit-elle.

Elle entra. Elle avait allumé la lampe dans le living-room avant de venir frapper à la porte de la chambre, mais l'éclairage à contre-jour ne dévoilait rien de son corps. La chemise de nuit en flanelle était opaque. D'un

seul geste, Andria la fit passer par-dessus sa tête et Keller découvrit alors tous les secrets de son corps.

— J'ai l'impression de commettre une grosse erreur, poursuivit-elle, mais je m'en fiche. Ça m'est égal. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je comprends très bien, dit Keller.

Plus tard, il dit :

— Tu vas sans doute croire que j'ai tout manigancé avec le chien. J'aimerais pouvoir m'attribuer ce mérite, mais je te jure que l'idée venait uniquement de lui. On aurait dit le singe dans le problème de logique où il est incapable de décider entre les deux balles de foin. D'ailleurs, je me demande où il est passé.

Andria ne répondit pas. En l'observant, Keller s'aperçut qu'elle pleurait. Bon Dieu, avait-il dit quelque chose qui lui avait fait de la peine ?

— Andria ? Ça ne va pas ?

Elle se redressa dans le lit et croisa ses bras sur sa poitrine.

— J'ai peur, c'est tout.

— Peur ? Mais de quoi ?

— De toi.

— De moi ?

— Promets-moi que tu ne me feras pas de mal. Tu veux bien ?

— Pourquoi te ferais-je du mal ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille, alors ?

— Oh, mon Dieu...

Elle se mordilla le poing. Ses ongles n'étaient pas vernis, elle ne s'était peint que les orteils. Intéressant, ça.

— Quand j'ai une relation avec quelqu'un, j'ai besoin d'être totalement honnête.

— Ah ?

— Évidemment, c'est pas vraiment une relation, on a juste couché ensemble une fois, mais j'ai eu l'impression qu'on était très proches, tu ne crois pas ?

Keller se demandait où elle voulait en venir.

— Alors, je suis obligée d'être honnête. En fait... je sais ce que tu fais.

— Tu sais ce que je fais ?

— Quand tu pars en voyage.

C'était ridicule. Comment pouvait-elle savoir ?

— Je t'écoute, dit-il.

— J'ai peur de le dire.

Bon Dieu, peut-être qu'elle savait.

— Vas-y, dit-il. Tu n'as aucune raison d'avoir peur.

— Tu...

— Vas-y.

— Tu es un tueur.

Zut alors.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je ne le crois pas. Je le sais d'une certaine façon. Mais je ne sais pas comment je le sais. Je crois que je l'ai su dès que je t'ai rencontré. Sans doute à cause de l'énergie qui émane de toi. C'est impalpable, mais ça se sent.

— Ah...

— Je sens des choses chez les gens, moi. Je t'en prie, ne me fais pas de mal.

— Je ne te ferai jamais de mal, Andria.

— Je sais que tu es sincère en disant ça. J'espère que ce sera toujours vrai.

Keller réfléchit.

— Si tu penses ça de moi, ou si tu le sais, comme tu dis, et si tu as peur que je... te fasse du mal...

— Pourquoi suis-je entrée dans ta chambre ?

— Oui. Pourquoi ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— C'était plus fort que moi.

Keller éprouva une curieuse sensation dans la poitrine, comme si l'anneau d'acier qui enserrait son cœur venait de se fissurer et de tomber. Il prit la jeune femme dans ses bras et l'obligea à s'allonger.

Par terre, au pied du lit, Nelson dormait comme un ange.

Le lendemain matin, ils promenèrent Nelson tous les deux. Keller acheta le journal et une bouteille de lait. De retour à l'appartement, il fit le café pendant qu'elle mettait la table pour le petit déjeuner.

— Écoute, dit-il. Je ne suis pas très doué pour ça, mais il faut que je te dise certaines choses. La première, c'est que tu n'as rien à craindre de moi. Mon métier, c'est une chose ; ma vie privée, c'en est une autre. Je n'ai aucune raison de te faire du mal, et même si j'en avais une, je ne le ferais pas.

— Je sais.

— Ah bon ?

— J'avais peur hier soir. Je n'ai plus peur maintenant.

— Oh. Deuxième chose : je sais que tu n'as pas d'endroit où loger en ce moment et, en ce qui me concerne, tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux. En vérité, j'aimerais bien que tu restes. Tu peux dormir sur le canapé si tu préfères, à supposer que Nelson soit d'accord. Mais j'en doute.

Alors qu'elle réfléchissait à sa réponse, le téléphone sonna. Keller fit la grimace et décrocha.

C'était Dot.

— Jeune homme, dit-elle en prenant une voix chevrotante de vieille dame. Je crois que vous devriez

rendre visite à votre chère vieille tante Dorothy.

— J'en reviens, lui fit-il remarquer. C'était rapide et facile, mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas besoin de souffler entre deux contrats.

— Keller, dit-elle en reprenant sa vraie voix. Prenez le prochain train. C'est urgent.

— Urgent ?

— On a un problème.

— C'est-à-dire ?

— Vous vous souvenez d'avoir dit que c'était du gâteau ?

— Eh bien ?

— Le gâteau est retombé, dit Dot. Pigé ?

Il n'y avait personne pour l'accueillir à la gare de White Plains, il prit un taxi jusqu'à la grande maison victorienne de Taunton Place. Dot l'attendait dans la véranda.

— Faites-moi votre rapport, dit-elle.

— À vous ?

— Je le lui transmettrai. C'est ce qu'il veut.

Il haussa les épaules et lui fit son rapport. Il raconta où il était allé, ce qu'il avait fait. Quelques phrases suffirent. Quand il eut terminé, il marqua un temps d'arrêt, puis il ajouta :

— La femme ne devait pas se trouver là.

— L'homme non plus.

— Comment ça ?

— Vous vous êtes trompé de bonhomme, dit-elle. Attendez-moi ici, Keller. Il faut que je transmette votre rapport à Son Éminence. Si vous voulez du café, il y en a du frais dans la cuisine. Enfin... relativement frais.

Il resta dans la véranda. Il s'assit sur une vieille balancelle et se laissa bercer d'avant en arrière, mais cela lui parut vite trop frivole compte tenu des circonstances. Il alla s'asseoir sur une chaise, mais il ne tenait pas en place. Il était debout quand Dot revint.

— Chambre 314, avez-vous dit.

— C'est la chambre où je suis allé. C'est la chambre que j'ai appelée du hall, et c'était bien le numéro qui se trouvait sur la porte. Chambre 314, hôtel Sheraton.

— Ce n'était pas la bonne chambre.

— J'avais noté le numéro. Il me l'a donné et je l'ai noté.

— Vous n'auriez pas gardé le papier, par hasard ?

— Bien sûr que si ! dit-il. Je garde tout. Il est sur ma table basse, à côté du couteau, du portefeuille et de la montre de la victime. Non, évidemment, que je n'ai pas gardé ce papier !

— Non, évidemment, mais ç'aurait été sympa de votre part de faire une exception pour une fois. La... personne visée occupait la chambre 502.

Keller plissa le front.

— Mais... ça n'a rien à voir. Que s'est-il passé ? Le type a changé de chambre ? Si on m'avait donné un nom ou une photo...

— Oui, je sais. Et non, il n'a pas changé de chambre.

— Dot, je peux pas croire que j'aurais noté un mauvais numéro.

— Moi non plus, Keller.

— Si je m'étais trompé d'un chiffre ou si j'avais interverti l'ordre, d'accord, je pourrais presque y croire, mais confondre 502 et 314...

— Vous savez à quoi correspond le chiffre 314, Keller ? (Il ne le savait pas.) C'est l'indicatif de Saint-Louis.

— L'indicatif ? Comme pour un numéro de téléphone ?

— Voilà.

— Je ne comprends pas.

Dot laissa échapper un soupir.

— Il a beaucoup de soucis ces derniers temps. Il est sous pression. Alors, si ça reste entre nous... (Comme s'il avait pu en parler à quiconque !), il a dû se tromper de papier et vous donner l'indicatif de la ville au lieu du numéro de chambre.

— Je me disais bien qu'il avait l'air fatigué. Je vous en ai même fait la réflexion.

— Et je vous ai répondu que la vie fatiguait les gens, si je me souviens bien. Nous avons raison tous les deux. Quoi qu'il en soit, vous filez à Tulsa.

— Tulsa ?

— C'est là-bas que vit la cible. Apparemment, l'individu en question a annulé tous ses autres rendez-vous et rentre chez lui cet après-midi. J'ignore s'il s'agit d'une coïncidence ou si le meurtre commis deux étages au-dessous de sa chambre lui a fichu la trouille. Le client ne voulait pas que ça se passe à Tulsa, mais il n'a plus le choix désormais.

— Je viens de faire le travail, dit Keller, et il faut que je recommence ? Quand la femme est sortie de la salle de bains, c'est devenu deux pour le prix d'un et, maintenant, c'est trois ?

— Pas exactement. Il est obligé de sauver la face, Keller. On dira que vous vous êtes emmêlé les pinceaux, mais que vous allez réparer votre erreur. Et quand toute cette histoire sera oubliée, vous aurez un petit cadeau dans vos chaussures à Noël.

— À Noël ?

— Façon de parler. Vous toucherez un bonus et vous ne serez pas obligé d'attendre Noël.

— Le client va payer un supplément ?

— Je vous ai dit que vous auriez un bonus. Je n'ai pas dit que ce serait le client qui paierait. À Tulsa, vous serez accueilli à l'aéroport par quelqu'un qui vous fera visiter les lieux et vous désignera la cible. Vous êtes déjà allé à Tulsa ?

— Je ne crois pas.

— Vous allez adorer. Vous aurez envie de vous y installer, vous verrez.

Il n'avait même pas envie d'y aller. Arrivé au milieu de l'escalier de la véranda, il se retourna et remonta. Il demanda :

— Le type et la femme de la chambre 314, qui était-ce ?

— Qui sait ? Ce n'était pas Gunnar Ruthven, c'est tout ce que je peux vous dire.

— C'est le type que je vais voir à Tulsa ?

— Espérons. En ce qui concerne le couple de la 314, je ne connais pas leurs noms. Lui, c'était un industriel du coin, il possédait une usine de nettoyage à sec ou un truc comme ça. Sur elle, je ne sais rien. Ils étaient mariés, mais pas ensemble. D'après ce que j'ai compris, vous avez interrompu une représentation en matinée.

— Oui, apparemment.

— Baisser de rideau, dit Dot. Drôle de monde, hein ?

— Il s'appelait Harry.

— Vous voyez ! Je vous l'ai bien dit que ce n'était pas Gunnar Ruthven. Mais quelle importance, Keller ? Vous n'allez pas leur envoyer une gerbe de fleurs, n'est-ce pas ?

— Je serai absent un peu plus longtemps cette fois, dit-il à Andria. Je dois... aller quelque part pour... régler un problème.

— Je m'occuperai de Nelson. Et nous serons là tous les deux quand tu rentreras.

Son avion décollait de Newark. Il prépara son sac et appela un taxi pour se rendre à l'aéroport.

— Ça ne te gêne pas ? demanda-t-il.

— Ton métier ? Ça me gênerait si c'était moi qui le faisais, mais comme j'en serais incapable, la question ne se pose pas. Est-ce que ça me gêne que tu le fasses ? Non, je ne crois pas. Après tout, c'est ton métier.

— Tu ne trouves pas que c'est mal ?

Elle réfléchit.

— Je ne crois pas que ce soit mal à tes yeux. Je crois que c'est ton karma.

— Mon destin ou un truc dans ce genre, tu veux dire ?

— Oui, en quelque sorte. C'est ce que tu dois faire pour apprendre la leçon que tu es censé apprendre au cours de ta vie actuelle. Nous ne vivons pas qu'une fois, tu sais. Nous avons plusieurs vies.

— Tu crois ?

— Je ne le crois pas, je le sais.

— Ah.

Le karma, se dit-il.

— Et les gens que je vais voir ? C'est leur karma aussi ?

— Tu trouves que ça ne tient pas debout ?

— Je ne sais pas. Il faut que j'y réfléchisse.

Il eut largement le temps de le faire. Il resta cinq jours à Tulsa avant d'avoir l'occasion de boucler l'affaire Gunnar Ruthven. Un jeune type au regard triste, prénommé Joël, l'accueillit à l'aéroport et lui offrit une visite guidée qui incluait le domicile de Ruthven en banlieue et ses bureaux dans le centre. Ruthven vivait dans une maison imitation Tudor, située sur 2 000 mètres carrés de terrain, et avait ses bureaux dans l'immeuble de la Great Southwestern Bank, à quelques pas du tribunal. Joël conduisit ensuite Keller à l'All-American Inn, un motel parmi une vingtaine d'autres regroupés au bord de la route, à moins de deux kilomètres de l'aéroport.

— Si le motel s'est appelé comme ça, lui expliqua Joël, c'est pour qu'on sache qu'il n'était pas tenu par des Indiens. Pas des Indiens de chez nous, non, des Indiens d'Inde, je veux dire, des Hindous. Ces gens-là possèdent la plupart des motels. C'est pour ça que les proprios de celui-ci l'ont baptisé All-American ; ils avaient même installé un immense panneau pour annoncer que ce motel appartenait et était tenu uniquement par des 100 % Américains.

— Quelqu'un les a obligés à enlever le panneau ?

Joël secoua la tête.

— Il y a un an environ, ils ont vendu le motel et les nouveaux proprios ont enlevé le panneau.

— Ils n'aimaient pas les sous-entendus ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. C'est des Hindous, figurez-vous. Mais attention, c'est un endroit bien, et vous n'êtes pas obligé de passer par la réception. Votre chambre est déjà réservée et payée pour une semaine. J'ai pensé que vous préféreriez ça. Tenez, voici la clé et les clés de la voiture. C'est la Toyota qui est garée là-bas, la troisième en partant du bout. Les papiers sont dans la boîte à gants, avec un petit .22 automatique. Si vous préférez un plus gros calibre, il suffit de demander.

Keller lui assura que ce serait parfait.

— Allez donc vous installer, reprit Joël, et mangez un morceau si vous avez faim. Le Sizzler est de l'autre côté de la rue, à gauche ; ce n'est pas mal. Je viendrai vous chercher dans deux heures et je vous montrerai le gars que vous êtes venu voir.

Joël revint le chercher à l'heure dite et ils se rendirent dans le centre. Ils se garèrent dans un parking avec des horodateurs. Ils s'installèrent dans le hall de l'immeuble qui abritait les bureaux de Ruthven. Au bout d'une vingtaine de minutes d'attente, Joël dit :

— Voilà, il sort de l'ascenseur. Costume écossais, lunettes d'écaille, avec la mallette en aluminium. Ça fait très ère spatiale, mais, personnellement, je préférerais une serviette en cuir.

Keller prit le temps d'observer sa cible. Ruthven était grand et mince, avec un nez aquilin et un menton saillant.

— Vous êtes bien sûr que c'est lui ? dit-il.

— Oui, évidemment. Pourquoi ?

— Je voulais juste être sûr.

Joël le raccompagna au motel et lui remit un plan de Tulsa sur lequel étaient signalés différents endroits : l'All-American Inn, la maison de Ruthven, son bureau et un restaurant dans le southside « absolument formidable » d'après lui. Il lui donna aussi un morceau de papier avec un numéro de téléphone.

— Tout ce que vous voulez, dit-il. Si vous voulez une fille, si vous voulez faire une partie de cartes, si vous voulez assister à un combat de coqs, vous appelez ce numéro et je m'en charge. Vous avez déjà vu un combat de coqs ?

— Non, jamais.

— Ça vous dirait ?

Keller réfléchit.

— Non, je ne crois pas.

— Si vous changez d'avis, prévenez-moi. Ou si vous voulez autre chose.

Joël sembla hésiter.

— Faut que je vous dise : j'ai énormément de respect pour vous, avoua-t-il en détournant le regard. Je ne crois pas que je pourrais faire ce que vous faites. Je n'ai pas assez de cran.

Keller retourna dans sa chambre et s'allongea sur le lit. Du cran, se dit-il. Qu'est-ce que le cran venait faire là-dedans ?

Il songea à Ruthven. Il le revit sortant de l'ascenseur, grand et mince, et comprit pourquoi il avait été troublé par son apparence. Il ne ressemblait pas du tout à ce qu'il avait imaginé. Il ne ressemblait pas du tout à Harry de la chambre 314.

Ruthven savait-il qu'il était visé ? En le suivant au volant de sa Toyota, Keller décida que oui. Il sentait sa méfiance. La meilleure chose à faire était de le laisser se calmer. Après quelques jours de paix et de tranquillité, Ruthven retrouverait son comportement habituel. Il se dirait que Harry et sa maîtresse avaient été tués par un mari jaloux. Il baisserait sa garde et sortirait le nez à la fenêtre : alors Keller pourrait effectuer son travail et rentrer chez lui.

Le pistolet semblait convenir. L'après-midi du troisième jour, Keller alla faire un tour à la campagne, introduisit un chargeur plein dans l'arme et le vida sur un panneau « Passage de troupeau ». Aucune des balles n'atteignit la cible, mais ce n'était certainement pas la faute de l'arme. Il était à quinze mètres, nom de Dieu, et le panneau ne mesurait pas plus de vingt centimètres. Keller n'était pas particulièrement bon tireur, mais il avait organisé sa vie de façon à palier ce défaut. Quand on marche derrière un gars et qu'on lui colle le canon d'une arme sur la nuque, il suffit de presser la détente. Pas besoin d'être un tireur d'élite. Il suffit d'avoir...

Quoi ?

Du karma ?

Du cran ?

Il rechargea et, cette fois, il s'appliqua pour de bon et deux balles atteignirent le panneau. Incroyable ce qu'on pouvait faire quand on se concentrait.

Le plus difficile était de trouver un moyen de passer le temps. Il alla au cinéma, se promena dans un centre commercial et regarda beaucoup la télévision. Il avait le numéro de Joël, mais il ne l'appela pas. Il n'avait pas envie d'une compagnie féminine, il n'avait pas non plus envie de jouer aux cartes ou d'assister à un combat de coqs.

Il résista à l'envie impérieuse d'appeler New York.

Sur une des chaînes de téléachat, une femme avait dit à une autre et avec quelle conviction :

— Nous savons bien, vous et moi, qu'une femme n'a jamais trop de paires de boucles d'oreille.

Keller ne parvenait pas à se sortir cette réplique de la tête. Était-ce vrai, littéralement ? Supposons qu'une femme en ait mille paires, ou dix mille ? Supposons qu'elle en ait un million ? Ne serait-ce pas un peu trop ?

La femme de la chambre 314 ne portait pas de boucles d'oreille, mais il y en avait une paire sur la table de chevet. Combien en avait-elle d'autres chez elle ?

Finalement, un matin il se leva à l'aube, prit sa douche

et se rasa. Il fit son sac et effaça toutes les empreintes dans la chambre. Il suivait la même routine chaque fois qu'il quittait sa chambre

— afin de ne pas être obligé d'y revenir -, mais ce matin-là, il sentit que le moment était venu d'en finir. Il se rendit au domicile de Ruthven et se gara au coin de la rue. Il traversa l'allée et le jardin d'une maison située dans une rue perpendiculaire, escalada une petite clôture et força une fenêtre avec une pince-monseigneur pour s'introduire dans le garage de Ruthven. La voiture qui se trouvait à l'intérieur n'était pas fermée. Il s'installa sur le siège arrière et attendit patiemment.

Au bout d'un moment, la porte du garage s'ouvrit. Keller se recroquevilla sur le plancher pour ne pas être vu. Ruthven ouvrit la portière et s'assit au volant.

Keller se redressa lentement. Ruthven s'énervait avec la clé, il avait du mal à mettre le contact. Mais était-ce véritablement Ruthven ?

Bon Dieu, ressaisis-toi. Qui cela pouvait-il être, à part lui ?

Keller lui enfonça le canon du pistolet dans l'oreille et vida le chargeur.

— Elles sont magnifiques ! s'écria Andria. Mais ce n'était pas la peine de me rapporter un cadeau.

— Je sais.

— Mais je suis contente quand même. Je les adore.

— Je ne savais pas quoi t'offrir, dit-il. Je ne sais pas ce

que tu as déjà. Mais je me suis dit qu'une femme n'a jamais trop de boucles d'oreille.

— Ça, c'est bien vrai, dit-elle. Et rares sont les hommes qui le savent.

Keller essaya de ne pas sourire bêtement.

— Pendant ton absence, reprit-elle, j'ai repensé à ce que tu m'as dit. Que tu aimerais bien que je reste ici ? J'ai besoin de savoir si tu le penses toujours, ou si c'était simplement... un truc qu'on dit sur l'instant.

— J'aimerais que tu restes, dit-il.

— Moi aussi, j'aimerais bien. J'aime bien sentir ton énergie autour de moi. J'aime ton chien, j'aime ton appartement et j'aime ta présence.

— Tu m'as manqué, dit-il.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Mais j'ai bien aimé être ici pendant ton absence, vivre dans ton environnement, promener ton chien. J'ai un aveu à te faire, d'ailleurs. J'ai dormi dans ton lit.

— Évidemment ! Où voulais-tu dormir ?

— Sur le canapé.

Keller lui jeta un regard noir. Elle rougit.

— Moi, dit-il, j'ai beaucoup pensé à tes orteils.

— Mes orteils ?

— De toutes les couleurs.

— Ah. Je n'arrivais pas à me décider pour une couleur et, soudain, je me suis souvenue que Dieu, dans la même

situation, avait créé l'arc-en-ciel.

— Les orteils arc-en-ciel. J'ai bien envie de les prendre un par un dans ma bouche, ces petits arcs-en-ciel roses. Qu'en penses-tu ?

— Oh...

Plus tard, il dit :

— Suppose que quelqu'un soit assassiné par erreur.

— Comment est-ce possible ?

— Admettons qu'on confonde un indicatif de téléphone avec un numéro de chambre. Une erreur humaine, une erreur d'ordinateur, n'importe quoi. Ça arrive.

— Non, jamais.

— Jamais ?

— Les gens font des erreurs, dit-elle, mais une erreur, ça n'existe pas.

— Comment ça ?

— Tu pourrais faire une erreur. Imagine que tu t'entraînes avec un haltère et que l'haltère tombe par la fenêtre. Dans ce cas, tu ferais une erreur.

— En effet.

— Quelqu'un qui cherche une adresse dans la rue d'à côté pourrait descendre de son taxi devant chez toi, par erreur, et voilà qu'il reçoit l'haltère sur la tête. Cette personne a commis une erreur elle aussi.

— Sa dernière.

— Oui, et pour toujours. Vous avez commis une erreur tous les deux, mais si tu regardes les choses dans leur ensemble, il n'y a pas eu d'erreur. La personne a reçu un haltère sur la tête et en est morte.

— Pas d'erreur ?

— Non, ça devait arriver.

— Mais si ça ne devait pas arriver...

— Dans ce cas, ça ne serait pas arrivé.

— Si c'est arrivé, c'est que ça devait arriver ?

— Exactement.

— Le karma ?

— Le karma.

— Petits orteils roses, dit-il, je suis content que vous soyez là.

6

Keller en armure étincelante

Quand le téléphone sonna, Keller était en train de finir les mots croisés du *Times*. Apparemment, c'était un bon jour, il allait réussir à remplir toutes les cases. Cela lui arrivait très souvent, mais une ou deux fois par semaine, il séchait. Qu'un arbre brésilien en quatre lettres croise un marsupial de l'Ancien Monde en cinq lettres et il se retrouvait coincé. Sa journée n'était pas meilleure quand il finissait les mots croisés, ni plus mauvaise quand il échouait, mais c'était une chose à laquelle il était attentif.

Il posa son crayon et décrocha le téléphone. Dot lui dit :

— Ça fait une éternité que je ne vous ai pas vu, Keller.

— J'arrive.

Il raccrocha. Dot avait raison, elle ne l'avait pas vu depuis une éternité. Il était temps de se rendre à White Plains. Le vieux ne lui avait pas confié de travail depuis des mois et on risque de se rouiller à force de rester assis à faire des mots croisés.

L'argent n'était pas un problème. Keller vivait bien : il avait un bel appartement dans la Première Avenue, avec vue sur le Queensboro Bridge, il portait de beaux vêtements et fréquentait de bons restaurants. Mais il avait tendance à mettre son argent de côté ; il le fourrait dans des coffres, il ouvrait des comptes d'épargne sous différents noms. Si jamais le temps venait à se couvrir, il avait un parapluie à portée de main.

Néanmoins, ce n'est pas parce qu'on a une assurance maladie qu'on a envie de tomber malade.

— Bon chienchien, dit-il à Nelson en se penchant pour gratter l'animal derrière les oreilles. Tu attends ici. Tu gardes la maison, d'accord ?

Il venait d'ouvrir la porte quand le téléphone sonna de nouveau. Laisser sonner ? Non, mieux valait répondre.

C'était encore Dot.

— Eh bien, Keller, on me raccroche au nez ?

— Je croyais que vous aviez tout dit.

— Quelle idée ! Je vous ai dit bonjour, pas au revoir.

— Vous ne m'avez pas dit bonjour. Vous avez dit qu'on ne s'était pas vus depuis une éternité.

— Ça ressemble plus à un bonjour qu'à un au-revoir. Mais peu importe. L'essentiel, c'est que je vous ai eu avant que vous partiez.

— De justesse. J'avais déjà un pied dehors.

— Je voulais vous rappeler immédiatement, dit-elle, mais j'ai eu un mal fou à trouver des pièces. Quand vous

demandez la monnaie d'un dollar par ici, on vous regarde comme si vous aviez une idée derrière la tête.

Des pièces ? Pourquoi diable avait-elle besoin de pièces pour téléphoner ?

— Voici ce que je vous propose, reprit-elle. Il y a un petit restaurant italien à quatre rues de chez vous, le Giuseppe Joe. Ne me demandez pas le nom de la rue.

— Oui, je sais où c'est.

— Ils ont quelques tables en terrasse. C'est une belle journée de printemps. Vous pourriez aller promener votre chien et passer devant chez Giuseppe Joe. Regardez s'il n'y a pas quelqu'un que vous connaissez.

— Voici donc le fameux Nelson, dit-elle. C'est un beau gaillard. J'ai l'impression qu'il m'aime bien.

— La seule personne qu'il n'aime pas, répondit-il, c'est le livreur du restaurant chinois.

— Sans doute l'odeur du glutamate.

— Il lui aboie après. Pourtant, il n'aboie presque jamais. Cette race possède des gènes de dingo, ils sont plutôt silencieux.

— Nelson le Wonder Dog. Quel est ton problème, Nelson ? Tu n'aimes pas le poulet shop suey ? (Elle tapota la tête de l'animal.) Je m'attendais à voir un chien plus gros. Un chien de troupeau australien... déjà que quand on pense à la taille des chiens de berger... et une vache, c'est plus gros qu'un mouton. Mais il a juste la taille idéale.

S'il ne s'était pas attendu à la trouver là, Keller ne l'aurait peut-être pas reconnue. Il ne l'avait jamais vue en dehors de la maison du vieux, à Taunton Place, où elle tramait généralement en robe d'intérieur. Cet après-midi-là, elle portait un tailleur et avait fait quelque chose à ses cheveux. Il se dit qu'elle ressemblait à une ménagère de banlieue venue faire du shopping en ville.

— Il croit que je suis venue m'acheter des vêtements d'été, dit-elle comme si elle avait lu dans ses pensées. Je ne devrais pas être ici, Keller.

— Ah.

— J'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, reprit-elle. À cause du désœuvrement. Et vous, Keller ? Qu'avez-vous fait durant tout ce temps pour occuper vos mains désœuvrées ?

Keller regarda ses mains.

— Pas grand-chose.

— Question fric, ça va ?

— Je m'arrange.

— Mais vous accepteriez volontiers un petit travail.

— Oui, bien sûr.

— C'est pour ça que vous étiez si pressé de raccrocher pour sauter dans le train.

Elle but une gorgée de thé glacé et fit la grimace.

— Deux dollars pour cette saloperie faite avec de la poudre ! Et on se demande pourquoi je ne viens pas plus

souvent en ville ! Mais c'est agréable d'être assis en terrasse comme ça.

— Oui, c'est agréable.

— Ça doit vous arriver souvent, non ? Vous promenez votre chien, vous achetez un journal et vous vous arrêtez pour boire un café. Pour tuer le temps. Pas vrai ?

— Ça m'arrive, en effet.

— Vous êtes un homme patient, Keller, il faut vous reconnaître cette qualité. Je tourne autour du pot pendant des heures et vous restez là, tranquillement, comme si vous n'aviez rien de mieux à faire. Mais en un sens, c'est là le problème, non ? Vous n'avez rien de mieux à faire et moi non plus.

— Parfois, il n'y a pas de travail, dit-il. Si aucune affaire ne se présente...

— Des affaires, il y en a eu.

— Oh.

— Je ne suis pas venue ici, vous ne m'avez pas vue et nous n'avons jamais eu cette conversation. Compris ?

— Compris.

— Je ne sais pas ce qui lui arrive, Keller. Il traverse une drôle de passe. C'est comme s'il avait perdu le goût du métier. Des gens appellent pour proposer des missions qui seraient tout à fait dans vos cordes et il dit non. Il répond qu'il n'a personne sous la main pour l'instant. Il leur dit d'appeler quelqu'un d'autre.

— Il vous a expliqué pourquoi ?

— Il a toujours une bonne raison. Untel, il ne veut pas traiter avec lui, un autre ne paie pas assez, ou bien il y a un truc louche dans son histoire. Depuis le début de l'année, c'est le troisième travail qu'il refuse, à ma connaissance.

— Sans blague ?

— Sans compter les propositions dont je n'ai pas entendu parler.

— Je me demande ce qui ne va pas.

— Ça passera certainement, mais quand ? Alors, en désespoir de cause, j'ai fait un truc fou.

— Ah bon ?

— Vous ne vous moquez pas, d'accord ?

— Promis.

— Connaissez-vous un magazine qui s'appelle *Mercenary Times* ?

— C'est comme *Soldier of Fortune*.

— Oui, presque, en plus artisanal et plus radical. (Elle en sortit un exemplaire de son sac à main et le lui tendit.) Regardez page 47. Le texte encerclé, vous ne pouvez pas le louper.

C'était dans les petites annonces, à la rubrique « Offres de services », entouré d'un cercle au feutre rouge : « Recherche petits boulots. Spécialité débarras objets encombrants. Écrire à Déchets toxiques, B. P. 1149, Yonkers N. Y. »

— Déchets toxiques ?

— Oui, mais c'était peut-être une erreur. Je trouvais que ça sonnait bien, le genre froid, mortel et très frime. J'ai reçu quelques lettres d'individus qui avaient des produits chimiques à balancer ou des marais à assécher, ils cherchaient quelqu'un pour les aider à piéger les écolos. En plus, j'ai réussi à me retrouver sur une fichue liste de *mailing* et, maintenant, je reçois des propositions d'abonnement pour une lettre d'informations sur le traitement des déchets.

— Mais vous avez reçu autre chose.

— Exact. Une demi-douzaine de lettres de personnes qui avaient compris la véritable nature de l'annonce. J'étais curieuse de savoir qui étaient les crétins qui répondaient à ce genre d'annonce anonyme, et c'était exactement ce que j'avais imaginé. J'ai brûlé cinq lettres sur les six.

— Et la sixième ?

— Elle était soigneusement tapée à la machine, sur du papier à en-tête, excusez du peu. Et en bon anglais, Dieu soit loué ! Mais tenez, lisez-la vous-même.

— « Creddia Wallace, 411 Fairview Avenue, Muscatine, Iowa. 52761. Cher monsieur ou... »

— Un ton plus bas, Keller.

« Cher monsieur ou chère madame, lut-il dans sa tête. J'ose espérer que les services de débarras que vous proposez correspondent à ceux dont j'ai besoin. Si tel est le cas, j'ai grand besoin de vous. Je m'appelle Cressida

Wallace et j'ai 41 ans. J'écris et illustre des livres pour enfants. Je suis divorcée depuis quinze ans et je n'ai pas d'enfant.

« Si ma vie n'a jamais été terriblement excitante, j'ai toujours trouvé la satisfaction dans mon travail et dans mon existence personnelle. Mais il y a quatre ans, un inconnu a transformé ma vie en véritable enfer.

« Sans entrer dans les détails, je dirai simplement que je suis devenue la cible innocente d'un malade. Pourquoi cet homme m'a-t-il choisie, voilà qui demeure un mystère. Je ne suis ni une présentatrice vedette de la télé ni une jeune championne de tennis. Si je possède un physique agréable, je ne suis certainement pas une femme d'une beauté renversante. Je n'ai jamais rencontré cet homme, je n'ai rien fait pour provoquer son intérêt ou son agressivité. Néanmoins, il me harcèle.

« Il se gare en face de chez moi et observe ma maison avec des jumelles. Il me suit quand je sors. Il me téléphone à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. J'ai cessé de répondre depuis longtemps, mais cela ne l'empêche pas de laisser des messages obscènes et menaçants sur mon répondeur.

« Je vivais dans le Missouri quand ce cauchemar a commencé, dans la banlieue de Saint-Louis. Depuis, j'ai déménagé à quatre reprises et, chaque fois, il a réussi à me retrouver. Je ne sais combien de fois j'ai fait changer mon numéro de téléphone. Il parvient toujours à l'avoir bien que je sois sur liste rouge. Je ne sais pas comment. Peut-être a-t-il un complice à la compagnie du

téléphone... »

Keller lut la lettre jusqu'au bout. Le harcèlement avait connu une très nette escalade, disait cette femme. L'homme avait menacé de la tuer et lui avait décrit la manière dont il s'y prendrait. À plusieurs reprises, il s'était introduit chez elle durant son absence. Il lui avait volé des sous-vêtements en train de sécher, il avait lacéré un tableau et utilisé un bâton de rouge à lèvres pour écrire un message obscène sur le mur. Il s'était livré à divers actes de vandalisme sur sa voiture. Elle avait fini par acheter un chien. Une semaine plus tard, en rentrant chez elle, elle s'était aperçue que le chien avait disparu. Peu de temps après, elle avait trouvé un message sur son répondeur. Rien que des aboiements, des jappements et des gémissements de chien, interrompus par une sorte de coup de feu.

— Bon Dieu ! s'exclama Keller.

— Le chien, c'est ça ? lui demanda-t-elle. Je savais que ça vous ferait réagir.

« Les flics me disent qu'ils ne peuvent rien faire, poursuivait-elle. Dans deux États, j'ai obtenu un droit de protection, mais à quoi bon ? Il les viole à sa guise et en toute impunité, semble-t-il. La police ne peut pas intervenir tant qu'il n'a pas commis de crime. Il en a commis plusieurs, mais il n'a pas laissé d'indices suffisants pour leur permettre d'enquêter. Les messages sur mon répondeur ne constituent pas des preuves car il utilise un appareil pour déformer sa voix. Parfois même, il prend une voix de femme. La première fois qu'il l'a utilisé, j'ai

décroché en entendant une voix de femme, persuadée que ce n'était pas lui, et, tout à coup, j'ai entendu sa voix affreuse dans mon oreille ; il m'accusait de choses horribles et jurait de me torturer à mort.

« Sur les conseils voilés d'un policier, j'ai acheté une arme. Si j'en avais l'occasion, je tuerais cet homme sans hésiter. Mais s'il m'attaque, aurai-je l'arme sous la main ? J'en doute. Je suis sûre qu'il choisira son heure avec soin et qu'il me sautera dessus quand je m'y attendrai le moins.

« Je suis consciente du risque que je prends en écrivant à quelqu'un que je connais encore moins que mon tortionnaire. Vous pourriez utiliser cette lettre pour me faire chanter. Sachez alors que vous perdriez votre temps. Je ne paierai pas. Et si vous travaillez pour la police, si cette annonce est un "coup monté", eh bien, vous en serez pour vos frais ! Je m'en fiche.

« Mais si vous êtes ce que vous laissez entendre, je vous en prie, appelez-moi au numéro suivant... Il est sur liste rouge, mais mon bourreau le connaît déjà. Faites-vous reconnaître en disant "Déchets toxiques". Si je suis chez moi, je décrocherai. Sinon, raccrochez et rappelez plus tard.

« Je ne suis pas très riche, mais j'ai un certain succès dans ma profession. J'ai fait des économies et investi à bon escient. Je donnerai tout ce que j'ai à la personne qui me débarrassera de cet être diabolique. »

Keller replia la lettre, la remit dans l'enveloppe et la rendit à Dot.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Vous l'avez appelée ?

— Je suis d'abord allée à la bibliothèque. Cette femme existe bien. Elle a fait un tas de bouquins pour les enfants. Elle les écrit et les illustre. *Le Lapin qui a perdu ses oreilles*, des trucs dans ce genre.

— Et comment les a-t-il perdues ?

— Je n'ai pas lu les livres, Keller, je voulais juste vérifier qu'ils existaient. J'ai consulté une sorte de *Who's Who* des auteurs. Ils donnaient sa vieille adresse à Webster Groves, dans le Missouri. Ensuite, je suis rentrée à la maison et je l'ai regardé faire un puzzle. C'est devenu son occupation favorite, il fait des puzzles. Quand il les a finis, il les colle sur un carton, les encadre et les accroche au mur comme des trophées.

— Depuis quand fait-il ça ?

— Trop longtemps. Je suis redescendue et j'ai allumé la télé. Le lendemain, je suis allée à une cabine pour appeler Muscatine. Ça aussi, j'ai vérifié quand j'étais à la bibliothèque. C'est au bord du Mississippi.

— Tout est forcément quelque part.

— Qu'en pensez-vous, Keller ? Donnez-moi votre avis.

Il se pencha en avant pour caresser Nelson.

— J'en pense que c'est des ennuis en perspective. Si le type meurt, les flics viendront embarquer cette femme avant même que le corps ait refroidi. Et elle crachera le

morceau immédiatement. Regardez, elle nous a tout raconté, sans qu'on lui demande rien.

— Je suis d'accord. Elle dira tout dès qu'ils viendront frapper à sa porte.

— Alors ?

— Elle n'est pas obligée de savoir quoi que ce soit. Elle ne peut pas raconter ce qu'elle ignore, hein ? C'est la première chose que je lui ai expliquée au téléphone, après avoir dit « Déchets toxiques » pour qu'elle décroche. Je lui ai fait le topo « Pas de noms ». Je lui ai donné un chiffre, la moitié d'avance, le reste après le travail. En liquide, des billets de cinquante et de cent, bien enveloppés et envoyés par FedEx à John Smith chez Mail Box, etc., à Scarsdale.

— John Smith ?

— C'est le premier nom qui m'est passé par la tête. Après avoir raccroché, je suis allée louer une boîte aux lettres à ce nom. Le type est afghan, il ne fait pas la différence entre Smith et Shinola. C'est mieux que la poste, on peut appeler pour savoir si on a du courrier. J'ai téléphoné hier et devinez quoi ?

— Elle a envoyé l'argent ?

Dot hochala tête.

— « Envoyez la moitié, je lui avais dit, et notre agent vous appellera quand il sera sur place. Il se présentera et vous demandera les renseignements dont il a besoin. Vous ne le rencontrerez pas directement, mais il prendra contact avec vous et s'occupera de tout. Quand ce sera

fait, vous recevrez un dernier appel pour vous indiquer où envoyer le solde. »

Keller réfléchit.

— Ça fait beaucoup de traces, dit-il enfin. La poste restante, les coups de téléphone.

— Des traces, on en laisse toujours.

— Hmm. Quelle somme avez-vous demandée ?

— Un peu plus que la somme habituelle.

— Et vous avez reçu la moitié d'avance, sans qu'elle sache à qui elle a envoyé l'argent ?

— Ça veut dire que je pourrais le garder, non ? J'y ai pensé, évidemment. D'ailleurs, si vous refusez, c'est probablement ce que je ferai.

— Probablement ? Allons, vous ne le renverrez pas.

— Non, mais je pourrais appeler des gens, essayer de trouver un autre tueur.

— Je n'ai pas encore dit non.

— Prenez votre temps.

— Le vieux aurait une attaque. Vous le savez bien.

— Heureusement que vous me le dites, Keller. Je n'y aurais pas pensé.

— Redonnez-moi la lettre.

Il la relut rapidement.

— La plupart du temps, fit-il remarquer, les gens qui font appel à nous pourraient s'y prendre autrement. Ils

pensent peut-être le contraire, mais, généralement, il y a d'autres solutions.

— Et... ?

— Quel autre choix a cette femme ?

— Nelson, dit Dot, sais-tu ce qui vient de se passer ? Je viens de voir ton maître se chercher des motivations.

— Muscatine... Les avions vont jusque-là ?

— Seulement s'ils ne peuvent pas faire autrement.

— Que dois-je faire, aller là-bas et appeler cette femme ? Je dis « Déchets toxiques » et j'attends qu'elle décroche ?

— C'est devenu « Choc toxique », dit Dot. J'ai changé le mot de passe pour des raisons de sécurité.

— Dieu soit loué ! s'exclama-t-il. On n'est jamais assez prudent.

De retour chez lui, il appela Andria pour lui demander de s'occuper de Nelson en son absence. Après quoi, il localisa Muscatine sur la carte. On pouvait sans doute s'y rendre en avion, jusqu'à Davenport du moins, mais Chicago n'était pas si éloignée. United Airlines proposait des vols directs toutes les heures pour cette dernière destination, et l'aéroport O'Hare était un endroit suffisamment anonyme pour y louer une voiture.

Il décolla le lendemain matin. Une voiture l'attendait chez Hertz et à l'heure du dîner il était à Muscatine, installé dans une chambre de motel à la périphérie de la

ville. Il mangea au bout de la rue dans un Pizza Hut, regagna sa chambre et s'assit au bord du lit. Il avait utilisé une fausse pièce d'identité pour louer la voiture à l'aéroport, inscrit un faux nom sur le registre du motel et payé une semaine d'avance en liquide. Malgré cela, il ne voulait pas appeler le client de sa chambre de motel. Il avait affaire à un amateur et il y avait deux principes à respecter dans ce cas-là. Un, il fallait être ultra-professionnel. Deux, hélas, il ne fallait jamais traiter avec un amateur.

Il y avait une cabine téléphonique juste à côté. Il l'avait repérée en rentrant du Pizza Hut. Il dépensa un quarter pour appeler le numéro qu'on lui avait donné. Au bout de deux sonneries, le répondeur se mit en marche, une voix informatisée répétant les quatre derniers chiffres du numéro et l'invitant à laisser un message après le signal sonore.

— Choc toxique, dit-il.

Rien ne se produisit. Il attendit quinze secondes, puis raccrocha.

Avait-il attendu suffisamment ? Supposons qu'elle soit en train de se laver les mains ou occupée dans la cuisine ? Il prit un autre quarter dans sa poche et essaya de nouveau. Même scénario. « Choc toxique », dit-il une deuxième fois et il attendit trente secondes avant de raccrocher.

— Formidable, ce système ! dit-il à haute voix en regagnant son motel.

De retour dans sa chambre, il alluma la télé et regarda la deuxième moitié d'un film racontant l'histoire d'une femme qui pousse son amant à tuer son mari. Inutile d'avoir vu la première partie pour comprendre ce qui se passait, inutile d'être un génie pour deviner que tout irait de travers. Des amateurs, se dit-il.

Il sortit et appela encore une fois le numéro. « Choc toxique. » Rien.

Merde.

Sur le bureau dans sa chambre, outre les menus à emporter d'une demi-douzaine de restaurants fast-food des environs et une brochure du syndicat local des agents immobiliers vantant les joies de la vie à Muscatine, il y avait un prospectus qui invitait à tenter sa chance au jeu sur un navire à aubes du Mississippi. La proposition paraissait séduisante de prime abord. On imaginait un vieux bateau descendant lentement le fleuve jusqu'à La Nouvelle-Orléans, avec à son bord des femmes en robe à crinoline et des hommes en redingote et cravate lacet, mais Keller savait bien que ce ne serait pas du tout comme ça. D'abord, le bateau ne bougerait pas. Il resterait à quai et, en montant à bord, on aurait un peu l'impression de franchir le seuil d'un hôtel d'Atlantic City.

Sans façon.

En défaisant sa valise, il retrouva le journal du matin qu'il avait lu dans l'avion pour Chicago. Il ne l'avait pas fini, il y remédia en gardant les mots croisés pour la fin. Il

Il y avait une phrase mystère à découvrir, une espèce de proverbe qui descendait en escalier du coin supérieur gauche de la grille à son coin inférieur droit. Keller aimait beaucoup ces phrases mystères : on avait alors l'impression que résoudre les mots croisés conduisait à une solution encore plus importante. Et parfois, le proverbe lui-même était une perle de sagesse, comme celles qu'on trouvait à l'intérieur des « fortune cookies¹⁶ ».

Mais souvent les mots croisés qui contenaient des phrases mystères étaient plus difficiles et cette grille en était l'illustration. Keller rencontra des difficultés à plusieurs endroits, qui correspondaient à des parties importantes de la citation, et resta bloqué. Il y avait un numéro qu'on pouvait appeler. Ils le donnaient chaque jour avec la grille, et pour soixante-quinze cents, ils vous fournissaient trois réponses au choix. Vous composiez 3-7-V sur le clavier de votre téléphone et vous obteniez la solution du 37 Vertical. Ils devaient utiliser des ordinateurs, se dit-il. Ils ne pouvaient pas payer quelqu'un pour donner les solutions des mots croisés toute la journée.

Mais les gens appelaient-ils ce numéro ? Assurément, sinon ce service n'aurait pas existé. Keller trouvait cela ahurissant. Il concevait qu'on fasse des mots croisés, ça faisait travailler l'esprit sans trop d'effort et passer le temps, mais dès qu'il arrivait dans une impasse, il jetait le journal et reprenait le cours normal de sa vie.

Ceux qui mouraient de curiosité n'avaient qu'à

attendre un jour. Le journal publiait chaque matin les solutions de la grille de la veille. Pourquoi dépenser soixante-quinze *cents* pour obtenir trois réponses alors qu'il suffisait d'attendre quelques heures pour les avoir toutes et pour seulement cinquante *cents* ?

C'étaient là des individus immatures, conclut-il. Il avait lu quelque part que, dans l'espèce humaine, la vraie maturité se mesure à la capacité qu'on a de retarder l'instant de la satisfaction.

Prêt à sortir de sa chambre pour rappeler son numéro, Keller décida de retarder sa satisfaction. Il prit une douche bien chaude et se mit au lit.

Le lendemain matin, il se rendit dans le centre de Muscatine et prit son petit déjeuner dans un snack. La clientèle était composée exclusivement d'hommes, en costume pour la plupart. En costume lui aussi, Keller lut le journal local en mangeant. Il y avait une grille de mots croisés, mais il lui suffit d'y jeter un coup d'œil pour laisser tomber. Le mot le plus long était en six lettres : « Notre voisin du nord. » Pour Keller, quand il s'agissait de mots croisés, c'était le *Times* ou rien.

Il y avait un téléphone au bar, mais il ne voulait pas que sa conversation soit espionnée par tous les décideurs de Muscatine. Même si personne ne décrochait, il ne voulait pas qu'on puisse l'entendre dire : « Choc toxique. » Quittant le snack, il avisa une cabine téléphonique dans une station-service. Il composa le

numéro, prononça le mot de passe et, immédiatement, une femme lui répondit :

— Allô ? Allô ?

La communication était médiocre. Pas étonnant, avec une compagnie du téléphone locale complètement ringarde. Mais c'était tout de même mieux que les messages informatisés. Au moins, on savait qu'on parlait à un être humain.

— C'est bon, dit-il. Je suis là.

— Désolée d'avoir loupé votre appel hier soir. J'étais sortie, je devais...

— Peu importe. Ne restons pas trop longtemps au téléphone.

— Pardonnez-moi. Vous avez raison.

— J'ai besoin de savoir certaines choses. Le nom de la personne que je dois rencontrer, pour commencer.

Il y eut un silence au bout du fil. Puis, d'une voix timide, elle dit :

— D'après ce que j'avais compris... il n'était pas question d'une rencontre...

— Quand je dis « rencontrer », c'est une façon de parler.

— Oh, je n'avais pas... Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude.

Sans biague, se dit-il.

— Il s'appelle Stephen Lauderheim.

— Comment puis-je le trouver ? Je suppose que vous ne connaissez pas son adresse.

— Non, hélas. Mais je connais le numéro d'immatriculation de sa voiture.

Keller le nota sur un papier, avec le modèle de la voiture

— une Subaru blanche récente. C'était un renseignement utile, lui dit-il, mais il ne pouvait pas sillonner la ville à la recherche d'une Subaru blanche. Où garait-il sa voiture ?

— En face de chez moi, de l'autre côté de la rue, dit-elle. Trop souvent à mon goût.

— J'imagine qu'il n'est pas devant chez vous à cet instant ?

— Non, je ne crois pas. Attendez, je vais regarder... Non, il n'y est pas. Mais il y avait un message de lui, hier soir. Entre les vôtres. Affreux, obscène.

— J'aimerais avoir sa photo, dit Keller. Ça m'aiderait. J'imagine que...

Non, elle n'avait pas de photo, mais elle pouvait le décrire. Grand, mince, cheveux châtain clair, trente-cinq/quarante ans, un visage tout en longueur avec la mâchoire carrée et des grandes dents blanches de cheval. Oh, il avait aussi une fossette au menton, à la Kirk Douglas. Et elle savait où il travaillait. Du moins, où il travaillait la dernière fois que la police s'en était mêlée. Est-ce que ça pouvait l'aider ?

Keller leva les yeux au ciel.

— Ça pourrait, dit-il.

— La société s'appelle Loud & Clear Software. C'est dans Tyler Boulevard, juste après Five Mile Road. Il est programmeur informatique ou technicien, quelque chose comme ça.

— C'est comme ça qu'il obtient votre numéro de téléphone, dit Keller.

— Pardon ?

— Il n'a pas besoin d'avoir un complice à la compagnie du téléphone. S'il s'y connaît en informatique, il peut s'introduire dans le système de la compagnie du téléphone et obtenir les numéros qui figurent sur liste rouge.

— C'est possible ?

— Il paraît.

— Décidément, je ne suis pas à la page, dit-elle. Je continue à rédiger mes livres avec une machine à écrire. Électrique, quand même.

Il avait le nom, l'adresse, la voiture et un signalement précis. Avait-il besoin d'autre chose ? Non, apparemment.

— Ça ne devrait pas être long, dit-il.

Il trouva Tyler Boulevard, Five Mile Road et la Loud & Clear Software. La société occupait un bâtiment en béton bas et cubique, doté d'un petit parking. Une douzaine de

voitures y étaient garées, des japonaises pour la plupart, dont deux blanches. Mais pas de Subaru blanche et pas de plaque d'immatriculation correspondant à celle indiquée par Cressida Wallace.

Si Stephen Lauderheim ne travaillait pas aujourd'hui, peut-être était-il parti rôder autour de sa proie. Keller retourna en ville et demanda la direction de Fairview Avenue. Il se retrouva dans un quartier agréable avec des maisons datant d'avant-guerre et de grands arbres feuillus. Il passa au ralenti devant le numéro 411, cherchant du regard une Subaru blanche, sans succès. Il fit le tour du pâté de maisons et se gara juste en face de chez Cressida Wallace, de l'autre côté de la rue. C'était une grande maison de deux étages. D'épais buissons masquaient le bas des fenêtres du rez-de-chaussée. Une lumière était allumée au deuxième étage. Il imagina Cressida en train de taper sur sa machine électrique des histoires joyeuses et instructives remplies de créatures des bois.

Il alla déjeuner, puis il retourna chez Loud & Clear. Toujours pas de Subaru blanche. Il attendit un peu et retrouva le chemin de Fairview Avenue. Pas de Subaru blanche et plus de lumière au deuxième étage. Il retourna au motel.

Ce soir-là, HBO diffusait un film qu'il avait envie de voir, mais la télé du motel ne recevait pas cette chaîne. Agacé, il envisagea de déménager pour aller s'installer dans le motel situé cent mètres plus loin et dont l'enseigne

promettait HBO et des *waterbeds* dans certaines chambres. Mais il se dit que c'était ridicule et qu'il était suffisamment adulte pour retarder la satisfaction dans ce domaine, tout comme il luttait contre le désir de liquider Stephen Lauderheim et de foutre le camp de Muscatine.

Il chercha Lauderheim dans l'annuaire. Il n'y avait personne à ce nom, ce qui ne l'étonna pas. Il essaya ensuite Cressida Wallace, en sachant qu'elle non plus ne figurerait pas dans l'annuaire. Il y avait plusieurs Wallace, mais aucun dans Fairview et aucun prénommé Cressida.

Il y avait des Keller, dont un avec l'initiale J. et un autre avec J. D. N'importe lequel des deux pouvait se prénommer John.

Il faisait ça parfois. Il cherchait son nom dans les annuaires des villes inconnues, comme s'il avait une chance de s'y trouver. Pas une autre personne portant le même nom que lui, ce qui arrivait relativement souvent vu qu'il portait un nom assez banal, non. Pour se trouver lui-même, en chair et en os, mais menant une existence totalement différente dans une autre ville.

C'était juste une idée amusante. Il n'était pas schizophrène, il savait bien que c'était impossible. Malgré tout, il se demandait ce qu'en aurait pensé son psychiatre. Il avait eu quelques problèmes avec lui, surtout vers la fin, mais il fallait lui rendre justice : le bonhomme lui avait fait découvrir des choses intéressantes sur lui-même. Se chercher à Muscatine, État de l'Iowa ! Le D^r Breen se serait régalé.

Il sortit pour se rendre à la cabine téléphonique, glissa

plusieurs *quarters* dans l'appareil et appela chez lui à New York. Andria décrocha.

— Je devrais rentrer demain ou après-demain. Difficile à dire.

— Ils pourraient quand même te dire combien de temps tu vas t'absenter.

— C'est le métier qui veut ça.

— Ce doit être très gratifiant, j'imagine, dit-elle. Tu débarques quelque part, tu règles les problèmes, tu remets de l'ordre.

Au tout début, il lui avait raconté qu'il travaillait pour une grosse société qui l'envoyait resserrer les boulons quand il y avait du flottement quelque part. Mais un soir, il avait découvert qu'Andria savait parfaitement de quelle façon il gagnait sa vie, mais elle était prête à le tolérer du moment qu'il ne lui faisait pas subir le même sort. Pourtant, à l'entendre maintenant, on avait l'impression qu'elle avait tout oublié.

— Prends tout ton temps, lui dit-elle. Nelson et moi, on s'amuse comme des fous.

— Sais-tu ce que j'ai fait ? lui demanda-t-il brusquement. J'ai cherché mon nom dans l'annuaire du téléphone local.

— Et tu l'as trouvé ?

— Non. À ton avis, ça veut dire quoi ?

— Laisse-moi réfléchir. D'accord ?

— Entendu. Prends tout ton temps.

Le lendemain matin, il retourna prendre son petit déjeuner dans le même snack. Il passa rapidement devant la maison de Fairview Avenue, puis il continua jusqu'à la société de logiciels. Cette fois, la Subaru blanche était bien garée dans le parking et la plaque d'immatriculation correspondait. Il se gara à un endroit stratégique et attendit.

À midi, plusieurs hommes et femmes sortirent du bâtiment pour se diriger vers leurs voitures. Aucun ne correspondait au signalement de Stephen Lauderheim et aucun ne monta à bord de la Subaru blanche.

À midi trente, deux hommes sortirent du bâtiment en marchant côte à côte, en pleine conversation. Tous deux portaient un pantalon kaki et une chemise en jean délavé, avec des baskets aux pieds, mais pour le reste, ils étaient on ne peut plus différents. L'un était petit et rondouillard, avec des cheveux bruns plaqués en travers de son crâne. L'autre... l'autre ne pouvait être que Lauderheim. Il correspondait en tous points à la description que lui avait faite Cressida Wallace.

Les deux hommes montèrent dans la Subaru de Lauderheim. Keller les suivit jusqu'à un restaurant italien appartenant à une chaîne implantée dans tout le pays. Après quoi, il retourna chez Loud & Clear et reprit son poste d'observation.

À 2 heures moins le quart, la Subaru revint dans le

parking et les deux hommes disparurent à l'intérieur du bâtiment. Keller repartit et s'arrêta dans un supermarché où il acheta une livre de sucre en poudre et un entonnoir. Dans une quincaillerie du même centre commercial, il fit l'acquisition d'un gros tournevis, d'un marteau et d'une rallonge électrique de deux mètres. Puis il retourna chez Loud & Clear et se mit au travail.

Le bouchon du réservoir de la Subaru était protégé par un clapet. Il fallait une clé pour l'ouvrir. Keller enfonça la pointe du tournevis dans la serrure et frappa un coup sec avec son marteau. Le clapet se souleva. Il dévissa le bouchon, introduisit l'entonnoir dans le réservoir, versa le sucre en poudre, remit le bouchon et referma le clapet en force avant de regagner sa voiture et de s'installer au volant.

Les employés de chez Loud & Clear commencèrent à sortir un peu après 17 heures. À 18 heures, il ne restait que trois voitures dans le parking. À 18 h 20, le compagnon de déjeuner de Lauderheim sortit à son tour, monta dans une Buick Century marron et s'en alla. Il ne restait plus que deux voitures, dont la Subaru blanche, et elles étaient toujours là à 19 heures.

Assis au volant, Keller retardait l'instant de la satisfaction. Il avait pris un petit déjeuner léger, deux beignets et un café, et il avait sauté le déjeuner. Il avait eu l'intention d'acheter de quoi grignoter au supermarché, mais finalement il avait oublié. Et voilà qu'il était en train de sauter le dîner.

La faim le rendait irritable. Deux voitures dans le

parking, sans doute deux personnes à l'intérieur, trois au maximum. Tous les autres employés étaient déjà partis depuis deux heures ; ceux-là avaient peut-être l'intention de rester au boulot jusqu'à demain matin. Peut-être Lauderheim attendait-il d'être seul pour harceler Cressida au téléphone.

Et s'il entrait tout simplement pour les buter tous les deux ? Avec l'effet de surprise, ils ne comprendraient pas ce qui leur arrivait. Deux pour le prix d'un et foutons le camp d'ici. Les flics penseraient qu'un employé mécontent avait perdu la boule. Ce genre de chose se produisait partout de nos jours.

La maturité, se dit-il. La maturité et la satisfaction retardée. Mais surtout, le professionnalisme.

À 19 h 30, il était prêt à renier son attachement au professionnalisme. Il ne sentait plus la faim, mais bouillonnait de rage, une rage tout entière focalisée sur Stephen Lauderheim.

Quel salopard !

Pourquoi diable harcelait-il une pauvre femme qui passait sa vie dans son grenier à écrire des histoires de chats et de petits lapins ? Il avait kidnappé son chien, nom de Dieu, et il l'avait torturé avant de le tuer ! Et il avait fait écouter à cette femme l'enregistrement de son agonie. La mort était presque trop douce pour ce salaud. Il allait lui coller l'entonnoir dans la bouche et lui verser du déboucheur liquide dans la gorge.

Quand on parle du loup...

Stephen Lauderheim l'Ordure venait d'apparaître. Il tenait la porte à une sorte de crétin en blouse blanche avec une fine moustache. Mon Dieu, faites qu'ils ne se dirigent pas vers la même voiture... Non, chacun alla vers la sienne. Lauderheim s'arrêta un instant après avoir ouvert la portière de sa Subaru pour échanger une dernière plaisanterie avec le crétin en blouse blanche.

Heureusement que Keller n'avait pas envisagé de lui régler son compte dans le parking !

Le crétin partit le premier. Assis dans sa voiture, Keller ne quitta pas la Subaru des yeux jusqu'à ce que Lauderheim démarre, sorte du parking et prenne la direction du centre.

Il lui laissa quelques centaines de mètres d'avance avant de le suivre.

Juste après Four Mile Road, Keller s'arrêta sur le bas-côté, derrière la Subaru en panne. Lauderheim avait déjà soulevé le capot et regardait son moteur d'un air dubitatif.

Keller descendit de voiture et s'approcha au petit trot.

— J'ai entendu le bruit que vous faisiez, dit-il. Je crois savoir d'où vient le problème.

— C'est forcément le moteur, dit Lauderheim, mais je comprends pas. C'est la première fois que ça arrive.

— Je peux vous arranger ça.

— C'est vrai ? Vous croyez ?

— Vous avez un cric ?

— Oui, je pense.

Lauderheim fit le tour de la Subaru pour ouvrir le coffre. Il trouva le cric, le tendit à Keller, puis se ravisa.

— C'est pas un problème de pneus, dit-il.

— Sans blague, répondit Keller. Donnez-moi le cric.

— D'accord, mais...

— Hé, on se connaît, non ? Vous êtes Steve Lauderheim ?

— Exact. On s'est déjà rencontrés ?

Keller l'observa : la jolie petite fossette au menton, les grandes dents blanches. Évidemment que c'était Lauderheim, qui cela pouvait-il être ? Mais un professionnel ne prenait jamais de risques. Il n'y a pas si longtemps, il avait omis de vérifier et il n'était pas question que ça se reproduise.

— T'as le bonjour de Cressida, dit-il.

— Hein ?

Keller lui enfonça le cric dans le plexus.

Les résultats étaient encourageants. Lauderheim laissa échapper un son affreux, se plaqua les mains sur la poitrine et tomba à genoux. Keller le saisit par sa chemise et le tira sur le bas-côté, jusqu'à ce que la Subaru les dissimule aux yeux des automobilistes. Il souleva le cric et le lui abattit sur le crâne.

Étalé par terre les bras en croix, toujours conscient, l'homme gémissait faiblement. Encore quelques coups

pour l'achever ?

Non. Il fallait s'en tenir au scénario. Keller sortit la rallonge électrique de sa poche, en déroula la moitié et la lui passa autour du cou. Puis il chevaucha sa victime en la plaquant au sol avec son genou appuyé au creux de ses reins et l'étrangla.

Le Mississippi, Père des Eaux légendaire, engloutit le cric, le marteau, le tournevis et l'entonnoir. La boîte de sucre en poudre vide, elle, fut entraînée par le courant.

Keller appela sa cliente d'une cabine téléphonique.

— Choc toxique, dit-il toujours un peu honteux de prononcer ces mots.

Pas de réponse. Il raccrocha.

Il retourna au motel, fit ses bagages et déposa son sac dans la voiture. Il n'avait pas besoin de rendre sa chambre, elle était louée pour une semaine. Quand la semaine serait terminée, ils la loueraient à quelqu'un d'autre.

Il dut se forcer à s'arrêter dans un Pizza Hut pour manger quelque chose. Il n'avait qu'une envie : rouler directement jusqu'à l'aéroport O'Hare et prendre le premier avion pour New York, mais il devait se sustenter. Sinon, il commencerait à voir des choses sur la route, donnerait des coups de volant pour éviter des obstacles imaginaires et finirait dans le fossé. Soyons professionnel, se dit-il. Il mangea donc une pizza accompagnée d'un Pepsi.

Et téléphona de nouveau.

— Choc toxique...

Cette fois, elle décrocha.

— Tout est réglé, dit-il.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que tout est réglé.

— Oh, je n'arrive pas à y croire. Seigneur, je n'arrive pas à y croire !

Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, avait-il envie de lui dire. Vous allez recommencer à vivre.

Au lieu de cela, froid et professionnel, il lui indiqua comment régler le solde. En liquide, comme la première fois, par Fédéral Express, au nom de Mary Jones, dans un autre Mail Boxes Etc. À Peekskill.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit la femme.

Il ne répondit pas et se contenta de sourire en raccrochant.

En roulant vers le nord, puis vers l'est pour traverser l'Illinois, il repensa à tout cela. « Tu as le bonjour de Cressida. » Bon Dieu ! Il n'arrivait pas à croire qu'il avait dit ça. Pour qui se prenait-il ? Pour un ange exterminateur ? Un chevalier en armure étincelante ?

Bon Dieu !

Évidemment, deux beignets et un café dans la journée, pas la peine de chercher une autre explication. La faim l'avait rendu irritable et furieux. Il avait pris les choses

trop à cœur.

Mais quand même, se dit-il après avoir rendu la voiture et pris son billet d'avion, ce Lauderheim était une véritable ordure. Personne ne le regretterait.

Il entendait encore cette femme lui dire qu'elle ne savait pas comment le remercier. Quel mal y avait-il à se réjouir ?

— J'ai réfléchi, dit Andria. Au fait que tu cherches ton nom dans les annuaires.

— Oui ?

— Au début, je croyais que c'était une façon de te trouver. Mais j'ai eu une autre idée. Je crois plutôt que c'est un moyen de t'assurer qu'il y a de la place pour toi.

— De la place pour moi ?

— Oui, si tu n'es pas déjà quelque part, ça veut dire qu'il y a de la place pour toi...

Huit ou neuf jours plus tard, Dot le rappela. Par une étrange coïncidence, il était en train de faire des mots croisés.

— Devinez ce que Mary Jones n'a pas trouvé dans sa boîte aux lettres ? demanda-t-elle.

— Bizarre, dit-il. Toujours rien ? Vous devriez peut-être lui téléphoner. Peut-être que FedEx a égaré le paquet et qu'il traîne quelque part au fond d'un bureau.

— Je ne vous ai pas attendu, mon cher. Je l'ai appelée.
-Et... ?

— La ligne a été coupée... Allô ? Vous êtes toujours là, Keller ?

— J'essaie de réfléchir. Vous êtes sûre que...

— J'ai rappelé, je suis tombée sur le même message. « Le numéro que vous avez demandé bla-bla-bla... » Il n'y a aucun doute possible.

— En effet.

— L'argent n'arrive pas et la ligne de téléphone a été coupée. Vous commencez à vous poser des questions ?

— Peut-être a-t-elle été arrêtée, dit-il. Avant d'avoir pu envoyer l'argent.

— Et ils l'auraient jetée en prison avec interdiction de sortir ? Une gentille dame qui écrit des histoires de lapin sourd ?

— Certes...

— Venons-en au fait, dit-elle. J'ai appelé les Renseignements à Saint-Louis.

— Saint-Louis ?

— Webster Groves est une banlieue de Saint-Louis.

— Webster Groves.

— C'est là où vit Cressida Wallace, d'après l'annuaire des auteurs que j'ai consulté à la bibliothèque.

— Mais elle a déménagé, dit-il.

— On aurait pu le croire, non ? Il se trouve que la fille des Renseignements m'a donné un numéro. Alors, j'ai appelé. Et devinez quoi ?

— Je vous écoute.

— C'est une femme qui m'a répondu. Pas un répondeur, ni une saleté de voix synthétique. « Allô ? Je voudrais parler à Cressida Wallace, je vous prie. — C'est elle-même. » Je ne reconnaissais pas la voix. « Vous êtes Cressida Wallace ? L'auteur ?

— Oui. — L'auteur de *Comment le lapin perdit ses oreilles* ? »

— Et elle a dit que c'était elle ?

— À votre avis, combien existe-t-il de Cressida Wallace ? Je ne savais plus quoi dire. Je lui ai expliqué que je travaillais pour le quotidien de Muscatine et que je voulais avoir ses impressions sur notre ville. Elle ne savait pas de quoi je voulais parler, Keller. J'ai dû lui expliquer où était Muscatine.

— C'est vrai qu'elle aurait pu au moins en entendre parler, dit-il. Ce n'est pas très loin de Saint-Louis.

— Je crois qu'elle ne sort pas beaucoup. J'ai plutôt l'impression qu'elle passe ses journées chez elle à écrire ses histoires. En tout cas, elle vit à Webster Groves, dans la même maison, depuis trente ans.

Keller inspira à fond.

— Où êtes-vous, Dot ?

— Où je suis ? Je suis dans une cabine, dehors, à un

kilomètre de la maison. Et je suis en train de me faire tremper.

— Rentrez chez vous. Laissez-moi une heure, je vous rappelle.

— Bon, dit-il, non pas une heure, mais deux heures plus tard. Je vous fais le topo. Stephen Lauderheim n'était pas une espèce de détraqué qui harcelait une pauvre femme innocente.

— On l'avait compris.

— C'était un associé de la Loud & Clear Software. Il avait créé cette société avec un certain Randall Cleary. Lauderheim et Cleary, d'où le nom Loud & Clear.

— Amusant.

— Lauderheim était marié et père de deux enfants. Il faisait des championnats de bowling et était membre du Rotary et du club des Anciens de la Chambre de commerce.

— Donc, pas le genre à kidnapper un chien et à le torturer à mort.

— Pas trop, non.

— Alors, qui l'a piégé ? Sa femme ?

— Je penche plutôt pour son associé. La société marchait très fort et une grosse boîte de Silicon Valley voulait la racheter. À mon avis, un des deux associés voulait vendre, mais pas l'autre. Ou alors, c'est une histoire d'assurance. Si un des deux associés meurt,

l'autre lui rachète ses parts à un prix fixé à l'avance, et il dédommage la veuve avec la prime versée par la compagnie d'assurances. Mais, évidemment, la société vaut maintenant vingt fois plus que le prix initial.

— Comment avez-vous découvert tout ça, Keller ?

— J'ai appelé la rédaction du quotidien de Muscatine, je leur ai expliqué que je faisais un papier sur ce décès pour un magazine d'informatique. Est-ce qu'ils pouvaient me faxer la notice nécrologique et tout ce qu'ils avaient sur ce meurtre ?

— Vous avez un fax ?

— Le bureau de tabac au coin de ma rue en a un. D'après le numéro que je lui ai donné, le gars de Muscatine sait seulement que c'est à New York.

— Bravo.

— Les documents qu'il m'a envoyés m'ont donné l'idée de passer d'autres coups de fil. J'aurais pu rester encore une heure au téléphone et en apprendre davantage, mais je me suis dit que c'était suffisant.

— Plus que suffisant, en effet, dit-elle. Ce petit salopard nous a piégés, Keller. Et il nous a escroqués par-dessus le marché.

— C'est ce que je ne comprends pas, dit-il. Pourquoi essayer de nous arnaquer ? Il lui suffisait d'envoyer le fric, je n'aurais plus jamais pensé à l'Iowa, sauf en le survolant en avion. Il était peinarde. Il n'avait qu'à payer ce qu'il nous devait.

— Ce salopard est radin.

— Mais où est la logique là-dedans ? Il a versé la première partie du fric sans même savoir à qui il l'envoyait. S'il pouvait se permettre de prendre ce risque, ça donne une idée de la somme en jeu.

— Et sa combine a payé.

— Oui, mais pas lui. C'est con.

— Très.

— Je vais vous dire ce que je pense, dit-il. Je pense que l'argent n'est pas l'élément le plus important. Ce type voulait se sentir supérieur à nous. Pourquoi inventer toute cette histoire de Cressida Wallace ? Il me prend pour un boy-scout qui fait sa B. A. quotidienne ?

— Il nous a pris pour des amateurs, Keller II a cru qu'on avait besoin d'être motivés.

— Eh bien, il s'est trompé. Je dois faire mes bagages, mon avion décolle dans une heure et demie et il faut que j'appelle Andria. On sera payés, Dot. Ne vous inquiétez pas.

— Je n'étais pas inquiète.

Lequel était Cleary ? se demandait-il. Le grassouillet avec qui Lauderheim était allé déjeuner ? Ou le crétin en blouse blanche qui était sorti avec lui dans le parking ?

Ou bien quelqu'un d'autre encore, quelqu'un qu'il n'avait pas encore vu ? Et si Cleary avait pris soin de quitter la ville ce jour-là pour se ménager un alibi ?

Peu importait. Il n'est pas nécessaire de savoir à quoi ressemble une personne pour la joindre au téléphone.

À l'instar de feu son associé, Cleary était sur liste rouge. Mais sa société, la Loud & Clear, figurait dans l'annuaire. Keller appela de sa chambre de motel – cette fois il avait choisi celui qui diffusait HBO. Il se servit de l'appareil électronique acheté chez Abercombie & Fitch et, quand une femme lui répondit, il annonça qu'il souhaitait parler à Randall Cleary.

– De la part de qui, je vous prie ?

« Je vous prie. » Pas mal pour Muscatine, Iowa.

– Cressida Wallace.

Elle le mit en attente, mais il n'eut pas à patienter longtemps. Quelques secondes plus tard, une voix masculine résonna au bout du fil, une voix qu'il ne reconnaissait pas.

– Cleary, j'écoute. Qui est à l'appareil ?

– Ah, monsieur Cleary ! s'écria Keller. M^{lle} Cressida Wallace à l'appareil.

– C'est faux.

– Je vous assure. Je crois savoir que vous avez utilisé mon nom et je suis terriblement fâchée.

Silence au bout du fil. Keller débrancha l'appareil qui déformait le timbre de sa voix.

– Choc toxique, reprit-il de sa voix normale. Espèce de sale con !

— J'ai eu un petit problème, dit Cleary. Je vais vous envoyer l'argent.

— Pourquoi vous n'avez pas appelé ?

— J'allais le faire. Vous ne pouvez pas imaginer comme on a été occupés.

— Pourquoi avez-vous fait couper la ligne de téléphone ?

— Je pensais que... pour des raisons de sécurité.

— Évidemment.

— Je vous paierai.

— Ça ne fait aucun doute, dit Keller. Aujourd'hui. Vous allez expédier l'argent par FedEx aujourd'hui même. Mary Jones le recevra demain matin. On est bien d'accord ?

— Absolument.

— Ah, oui... le tarif a augmenté. Vous vous souvenez de la somme que vous deviez envoyer ?

— Oui.

— Hé bien, c'est le double.

Nouveau silence.

— C'est impossible. C'est de l'extorsion, nom de Dieu !

— Écoutez-moi, dit Keller. Faites-vous une fleur : réfléchissez bien.

Nouveau silence, plus court.

— D'accord.

— En liquide. Pour demain. C'est entendu ?

— C'est entendu.

Il appela Dot d'une cabine, sortit dîner et regagna sa chambre. Le motel diffusait HBO et, bien évidemment, il n'y avait rien qui l'intéressait ce soir-là. Logique.

Le lendemain matin, il laissa tomber le snack-bar pour s'offrir un énorme petit déjeuner dans un Denny's au bord de la nationale. Il roula ensuite jusqu'à Davenport et fit deux arrêts : dans un magasin de sports d'abord, puis dans une quincaillerie. Ensuite, il regagna son motel et, sur le coup de 14 heures, il appela White Plains.

— Cressida Wallace à l'appareil, dit-il. Avez-vous reçu des appels pour moi ?

— C'est incroyable, ce truc ! dit Dot. Vous avez vraiment une voix de femme.

— Mais j'ai un cœur de fillette.

— Très drôle. Débranchez ce machin, voulez-vous ? Ça vous fait une voix de femme, mais on reconnaît votre façon de parler, vos intonations. Laissez-moi entendre le Keller que je connais si bien.

Il débrancha le gadget.

— C'est mieux comme ça ?

— Beaucoup mieux. Votre copain s'est manifesté.

— Il avait noté le bon chiffre ?

— Tout était parfait.

— Je crois que le machin qui change la voix a fait son petit effet, dit-il. Il a compris qu'on savait tout.

— Oh, il aurait payé de toute façon. Il suffisait de le secouer un peu. Vous aviez envie d'utiliser votre nouveau joujou, voilà tout. Quand rentrez-vous, Keller ?

— Pas tout de suite.

— Je le sais bien.

— Je pense attendre encore quelques jours. Pour l'instant, il est nerveux, il regarde sans cesse par-dessus son épaule. Au début de la semaine prochaine, il baissera sa garde.

— Normal.

— D'ailleurs, c'est une jolie petite ville.

— Bon sang, Keller !

— Quoi ?

— « C'est une jolie petite ville. » Je parie que vous êtes le premier à dire ça. Même le président de la chambre de commerce n'oserait pas.

— Je vous assure, dit-il. Le motel reçoit HBO. Et il y a un Pizza Hut au bout de la rue.

— Gardez ce secret pour vous, Keller, sinon tout le monde voudra aller s'installer là-bas.

— Et puis, j'ai des choses à faire.

— Par exemple ?

— Un peu de bricolage, pour commencer. Et je veux

acheter quelque chose pour Andria.

— Pas encore des boucles d'oreilles.

— On n'en a jamais trop.

— Ça, c'est bien vrai, dit-elle. Je ne vous contredirai pas sur ce point.

Après avoir raccroché, il prit la scie avec lame au carbure achetée à la quincaillerie, ôta la majeure partie du double canon du fusil de chasse acheté au magasin de sport, changea de lame et scia aussi une grande partie de la crosse. Puis il chargea le fusil et le glissa sous son matelas. Il prit sa voiture et roula le long du fleuve jusqu'à ce qu'il trouve un endroit approprié. Il jeta le morceau de double canon scié, la scie et la boîte de cartouches dans le Mississippi. Déchets toxiques... Il secoua la tête en imaginant toutes les saloperies qui finissaient dans le fleuve.

Il roula au hasard pendant un moment pour profiter de la journée, avant de regagner le motel. Pour l'instant, Randall Cleary se disait qu'il n'avait rien à craindre, il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Mais il n'en était pas encore sûr.

Dans quelques jours, il n'aurait plus de doute. Il commencerait même à se dire qu'il aurait dû traiter Keller de bluffeur, ou du moins refuser de payer le double de la somme. Mais tant pis, ce n'était que du fric après tout, et, du fric, il en avait des tonnes.

Connard d'amateur.

Lequel était-ce, au fait ? Le crétin avec la petite

moustache ? Le petit gros ? Ou quelqu'un qu'il n'avait jamais vu ?

Il le découvrirait bientôt.

Se sentant très professionnel et très mature, Keller se renversa dans son fauteuil et posa les pieds sur la table basse. Finalement, repousser la satisfaction se révélait plus amusant qu'il ne l'aurait imaginé.

Le choix de Keller

Assis au volant d'une Plymouth de location, il surveillait la maison de l'obèse. Elle était immense, avec des colonnes, rien que ça, une allée circulaire et une sacrée étendue de pelouse. Adolescent, Keller avait souvent tondu des pelouses. Il se demanda combien toucherait un gamin pour tondre celle-là.

Difficile à dire. En fait, il manquait de points de comparaison. Il croyait se souvenir qu'il gagnait deux ou trois dollars dans le temps, mais les pelouses qu'il tondait étaient minuscules, grandes comme des timbres-poste en comparaison du terrain vallonné que possédait l'obèse. En tenant compte des différences de taille et de la dévalorisation inexorable du dollar au fil des ans, combien pouvait rapporter cette pelouse ? Vingt dollars ? Cinquante ? Davantage ?

C'était une fausse question, se dit-il alors. Les gens qui possédaient des pelouses de cette taille n'engageaient pas des gosses pour passer la tondeuse à gazon. Ils avaient des jardiniers qui venaient régulièrement avec du

matériel adapté à chaque saison : ils tondaient en été, ramassaient les feuilles en automne et déblayaient la neige en hiver. Et tous les mois, ils envoyaient la facture. La somme était énorme, mais en fait ne coûtait pas grand-chose à l'obèse, vu qu'il la faisait certainement passer sur les comptes de sa société ou la déduisait de ses impôts. Peut-être même les deux, si son comptable était du genre audacieux.

Keller, qui vivait dans un deux-pièces à Manhattan, n'avait pas de pelouse à tondre. Il y avait un arbre devant son immeuble, planté et entretenu avec soin par le Service des parcs. Il perdait ses feuilles en automne, mais personne n'était obligé de les ramasser. Le vent faisait ça très bien. La neige, quand elle ne fondait pas d'elle-même, était déblayée sur le trottoir par le concierge de l'immeuble, qui s'occupait également de l'ascenseur, changeait les ampoules grillées dans le hall et résolvait les petits problèmes de plomberie en cas d'urgence. En vérité, Keller avait peu de responsabilités dans sa vie. Tant qu'il payait son loyer, il y avait des gens pour s'occuper du reste à sa place.

Et c'était très bien ainsi. Malgré tout, quand son travail l'obligeait à voyager, il s'interrogeait. Ses fantasmes, de manière générale, se focalisaient sur des modes de vie plus simples, plus modestes. Une jolie petite maison en banlieue, un petit travail pas trop prenant. Une existence raisonnable, quoi.

La maison de l'obèse, située dans une banlieue résidentielle chic du nord de Cincinnati, n'était ni jolie ni

petite. Keller ne savait pas trop ce que faisait l'obèse dans la vie, si ce n'est qu'il recevait de nombreux visiteurs et passait beaucoup de temps dans sa voiture. Keller ignorait si ce travail était prenant, mais supposait que oui. De même, il ignorait si cet homme menait une existence raisonnable. Ce qu'il savait, en revanche, c'est que quelqu'un voulait y mettre un terme.

C'était bien évidemment pour cette raison qu'il avait fait le voyage et qu'il était maintenant assis dans une voiture Avis en face de cette « propriété », mais... pouvait-on employer ce terme ? Où était la frontière entre une maison et une propriété ? Quel était le critère : la taille ou la valeur ? En réfléchissant, il conclut que c'était sans doute un mélange des deux. Un *brownstone* de la 56^e Rue Est n'était pas une « propriété », même s'il valait cinq ou dix fois plus que le terrain de l'obèse. À l'inverse, un mobile-home installé sur une dizaine d'hectares ne méritait pas pour autant le titre de « propriété ».

Il en était là de ses réflexions quand sa montre-bracelet sonna, lui rappelant que la patrouille de sécurité allait passer dans cinq minutes. Il mit le contact, jeta un dernier regard mélancolique à la maison (« propriété » ?) de l'obèse et démarra.

Dans sa chambre de motel, il alluma la télévision et zappa d'une chaîne à l'autre sans se lever de son fauteuil. Depuis quelque temps, il l'avait remarqué, la plupart des motels convenables avaient des télécommandes pour la

télé. Au début, elles étaient fixées sur la table de chevet, mais ce n'était pratique que si l'on regardait la télé de son lit. Autrement, c'était la plaie. Quand il fallait aller jusqu'au lit pour changer de chaîne ou couper le son de la pub, non ! Autant aller jusqu'au téléviseur.

Le but était d'empêcher les vols, évidemment. Une télécommande avait vite fait de se retrouver dans la valise du client et de disparaître à tout jamais. Les lampes étaient fixées de la même manière, tout comme les téléviseurs. Mais ça ne posait pas de problème. Ce n'était pas grave de ne pas pouvoir déplacer la lampe ou le téléviseur. Pour la télécommande, c'était différent. Pourquoi ne pas attacher les serviettes de toilette pendant qu'on y était ?

Il éteignit la télé. C'était peut-être plus facile de changer de chaîne désormais, mais c'était également plus difficile de trouver quelque chose qu'il ait envie de voir. Il prit un magazine, le feuilleta. C'était sa quatrième nuit dans ce motel et il n'avait toujours pas trouvé comment tuer l'obèse. Il y avait forcément un moyen, il y en avait toujours un, mais, rien à faire, il ne l'avait pas encore trouvé.

Supposons qu'il possède une maison comme celle de l'obèse. Généralement, il fantasme sur des baraques qu'il avait les moyens de s'offrir, sur des vies qu'il pourrait vivre. Il avait suffisamment d'argent de côté pour s'offrir une maison toute simple quelque part et payer comptant, mais il n'aurait même pas eu de quoi régler le premier versement d'une... « propriété » comme

celle de l'obèse.

Il n'empêche... Supposons qu'il ait eu les moyens de faire cet achat et d'assurer l'entretien des lieux. Imaginons qu'il ait gagné à la loterie et puisse se payer le jardinier, la domestique à demeure et tout ce qu'il fallait avoir. Aurait-il été heureux de se promener de pièce en pièce en admirant ses tableaux accrochés au mur et savourant l'épaisseur des tapis ? Aurait-il pris plaisir à déambuler dans le parc en écoutant les oiseaux et en respirant le parfum des fleurs ?

Nelson, lui, aurait sûrement aimé, se dit-il. Gambader sur une pelouse pareille !

Il resta assis un moment dans le fauteuil à secouer la tête. Finalement, il changea de siège et décrocha le téléphone.

Il appela chez lui à New York et tomba sur son répondeur. « Vous avez six messages. » Les cinq premiers étaient des appels raccrochés. Le sixième était bref ; il connaissait bien cette voix :

« Salut. E. T. Appelez maison. »

Il appela d'une cabine téléphonique située à cinq cents mètres du motel, au bord de la route. Ce fut Dot qui décrocha. Elle le reconnut et sa voix fut tout de suite plus gaie.

— Ah, enfin ! s'écria-t-elle. Je n'ai pas arrêté de vous appeler.

— Il n'y avait qu'un seul message.

— Je ne voulais pas en laisser. J'espérais tomber sur...

Je ne sais plus son nom.

— Andria.

— Voilà. Elle vous aurait fait la commission quand vous l'auriez appelée. Mais elle n'était jamais là. À croire qu'elle emmène votre chien se promener jusque dans le Bronx.

— C'est probable.

— Alors, j'ai fini par laisser un message, et voilà qu'on discute au téléphone comme de vieux amis. J'imagine que vous n'avez pas encore fait ce que vous êtes parti faire.

— Ce n'est pas aussi facile et rapide que ça pourrait l'être, dit-il. Ça prend du temps.

— Autrement dit : le cœur de notre ami bat toujours ?

— Oui, à moins qu'il ait appris à vivre sans.

— Je suis ravie de l'entendre. Savez-vous ce que vous devriez faire, Keller ? Je pense que vous devriez quitter ce motel et prendre l'avion.

— Pour rentrer ?

— Vous comprenez toujours très vite.

— Le client a annulé ?

— Pas exactement.

— Alors...

— Prenez l'avion, répéta-t-elle. Et après, prenez le train pour

White Plains. Je vous servirai un bon verre de thé glacé. Et je vous expliquerai tout.

Ce n'était pas du thé glacé, mais de la citronnade. Assis dans un fauteuil en osier dans la véranda vitrée de la grande maison de Taunton Place, Keller sirotait son verre. Vêtue d'une robe d'intérieur bleu et blanc et chaussée de claquettes blanches, Dot était perchée sur la balustrade en bois.

— J'ai reçu ça avant-hier, dit-elle en tendant le doigt. Des carillons éoliens. Je regardais le téléachat et ils m'ont eue pendant un moment de faiblesse.

— Vous auriez pu craquer pour une canne à pêche pliante.

— Ç'aurait été aussi bien, dit-elle, avec le vent qu'il y a par ici ! Mais que pensez-vous de cette coïncidence, Keller ? Vous partez exécuter un travail à Cincinnati et, pendant ce temps, on reçoit un appel d'un autre client qui nous propose un boulot dans votre secteur.

— Mon secteur ?

— Vous ne devinerez jamais où habite cet autre client.

— À Cincinnati.

— Un bon point pour ce monsieur.

Keller fronça les sourcils.

— Deux missions dans le même secteur ? Il aurait été logique d'exécuter les deux en même temps, en supposant que ce soit possible. Ç'aurait fait des économies

d'avion. Et d'hébergement. Et de temps aussi. Mais au lieu de ça, je dois rentrer au bercail, sans avoir exécuté aucune des deux missions ? Ça ne tient pas debout. J'en déduis qu'il y a autre chose.

— Un deuxième bon point pour ce monsieur.

— Les deux affaires sont liées, dit-il, et il vaut mieux que je sois au courant de tout dès le départ, sinon je risque de me prendre les pieds dans le tapis.

— Et on ne veut surtout pas que ça vous arrive.

— Évidemment. Alors, quel est le lien ? C'est le même client pour les deux boulots ?

Elle fit non de la tête.

— Des clients différents, mais la même cible ? L'obèse a réussi à exaspérer deux personnes au point qu'elles font appel à nous à quelques jours d'intervalle ?

— Ce serait incroyable, non ?

— Exaspérer les gens, c'est comme tout, vous savez, dit-il. Certains ont le don. Mais il ne s'agit pas de ça.

— Non.

— Deux cibles différentes, alors.

— J'en ai peur.

— Cibles différentes, clients différents. Même endroit, même moment, mais tout le reste est différent. Alors ? Aidez-moi, Dot. Je nage.

— Vous vous débrouillez très bien, Keller.

— Quatre personnes, différentes. L'obèse et le type qui

nous a engagés pour le liquider, plus la cible numéro deux et le client numéro deux et...

— Ah, la lumière commence à se faire ? Vous voyez poindre le jour ?

— L'obèse veut nous engager, dit-il. Pour tuer notre premier client.

— Vous méritez le tableau d'honneur !

— A nous engage pour tuer B et B nous engage pour tuer A.

— Ça fait un peu trop d'algèbre pour moi, mais ça résume bien la situation.

— Les contrats ne sont pas arrivés directement, dit-il. Ils ont transité par des intermédiaires. L'obèse n'est pas un affranchi. Il est peut-être un peu lié à la pègre, comme certains hommes d'affaires, mais il ne sait certainement pas qui contacter.

— Il est effectivement passé par un intermédiaire.

— Comme l'autre type. Des intermédiaires différents, évidemment.

— Évidemment.

— Et tous les deux ont appelé ici. (Il leva les yeux vers le plafond d'un air éloquent.) Qu'a-t-il fait, Dot ? Il leur a dit oui à tous les deux ?

— C'est cela même.

— Mais pourquoi, nom de Dieu ? On a déjà un client, on ne peut pas accepter un contrat pour le tuer, surtout

venant de la personne qu'on a accepté d'éliminer !

— Ce dilemme éthique vous pose problème ?

— Très bonne, cette citronnade, dit-il en levant son verre. C'est à base de poudre ?

— Non, faite maison. Avec de vrais citrons et du vrai sucre.

— Ça change tout. L'éthique, vous dites ? Je ne connais rien à l'éthique. Simplement, ce n'est pas une façon de gérer les affaires, voilà tout. Que va penser l'intermédiaire ?

— Lequel ?

— Celui dont le client va se faire tuer. Que va-t-il dire ?

— Qu'auriez-vous fait, Keller ? Si vous aviez été à sa place et si vous aviez reçu le deuxième appel quelques jours après le premier ?

Il réfléchit à la question.

— J'aurais dit que je n'avais personne de disponible pour le moment, mais que je devrais avoir quelqu'un de bien dans une quinzaine de jours... à son retour d'Aruba ?

— D'Aruba ?

— Ou autre. Ensuite, une fois que l'obèse aurait été liquidé, une semaine après mon retour, disons, vous auriez rappelé l'intermédiaire pour lui demander si le contrat tenait toujours. Et il vous aurait répondu un truc du genre : « Non, le client a changé d'avis. » Même s'il avait deviné qui a buté son client, tout aurait été réglo,

propre et professionnel. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je suis entièrement d'accord.

— Mais ce n'est pas ce qu'il a fait, dit Keller, et ça m'étonne. Qu'avait-il en tête ? Il a peur d'éveiller les soupçons ou quelque chose comme ça ?

Dot se contenta de le regarder, sans répondre. Keller croisa son regard, déchiffra son expression et comprit.

— Oh, non ! soupira-t-il.

— Je pensais qu'il allait mieux, reprit-elle. Mais je devais me mentir à moi-même, Keller. Je voulais agir sur le destin.

— Ça se comprend.

— N'oublions pas la fois où il vous a donné le mauvais numéro de chambre. Même si tout a fini par s'arranger...

— Pour nous, souligna Keller. Pas pour le type dans la chambre.

— C'est juste, concéda-t-elle. Ensuite, il a plongé dans une espèce de dépression. Il refusait toutes les affaires qu'on lui proposait. Je me disais qu'un médecin aurait pu lui prescrire un peu de Prozac.

— Franchement, je ne sais pas si ç'aurait été une bonne idée. Dans son métier...

— Oui, c'est aussi ce que j'ai pensé. Être déprimé, ce n'est pas bien, mais est-ce mieux d'être trop détendu ? Le traitement peut aller à l'encontre de l'effet recherché.

— Il peut même être désastreux.

— Oui, ça aussi. De toute façon, il est impossible de le convaincre d'aller chez le médecin, alors... Il est déprimé, c'est peut-être comme avec la météo. Quand arrive un front de basse pression, tout ce qu'on peut faire, c'est rester assis dans la véranda à boire du thé glacé. Quand il disparaît, chassé par le grand air venu du Canada, c'est comme au bon vieux temps.

— Le bon vieux temps...

— Hier, il a eu une conversation au téléphone, puis il m'a sonnée et je lui ai monté une tasse de café. « Appelle Keller, m'a-t-il dit. J'ai un boulot pour lui, à Cincinnati. »

— Impression de déjà vu.

— Comme vous dites.

Elle se lança dans une explication détaillée : ce qu'avait dit le vieux, ce qu'elle croyait qu'il voulait dire, ce qu'il voulait vraiment dire et bla-bla-bla... En résumé, il s'était passé la chose suivante : le premier client, un certain Barry Moncrieff, fou de joie à l'idée d'être enfin débarrassé de ses problèmes avec l'obèse, avait confié son projet à une personne, au moins, qui était incapable de garder un secret. Et la chose était parvenue aux oreilles de l'obèse, un dénommé Arthur Strang.

Si Moncrieff avait oublié que les murs ont des oreilles, Strang, lui, n'avait pas oublié, semblait-il, que la meilleure des défenses est l'attaque. Il avait passé quelques coups de fil et, pour finir, le téléphone avait sonné à Taunton Place. Le vieux avait reçu l'appel et accepté le contrat.

Dot lui avait alors expliqué les complications, à savoir que le nouveau client devait être exécuté prochainement et à la demande de l'homme qui venait de devenir la nouvelle cible, et compris que le vieux avait totalement oublié l'existence du précédent contrat.

— Il ignorait que vous étiez à Cincinnati, reprit-elle. Il ne savait même pas qu'il vous y avait expédié. Pour lui, vous étiez en train de promener votre chien, si encore il se souvenait que vous avez un chien.

— Mais quand vous lui avez dit...

— Il n'a pas vu où était le problème. J'ai essayé de lui expliquer plusieurs fois, puis j'ai compris. J'essayais désespérément d'éteindre une ampoule en soufflant dessus.

— Peine perdue.

— Comme vous dites. Il ne comprenait rien. « Keller est bon, disait-il. Laisse-le donc. Il saura ce qu'il faut faire... »

— Il a dit ça ?

— Ce sont ses paroles exactes. Vous m'avez l'air un peu désespéré, Keller. Ne me dites pas qu'il s'est trompé.

Il réfléchit.

— L'obèse sait qu'il y a un contrat sur sa tête, dit-il. C'est logique. Ça explique pourquoi il était difficile de l'approcher.

— Si vous y étiez parvenu, j'aurais dit : « Tant pis, ce qui est fait est fait, n'en parlons plus. » Malheureusement,

ou heureusement d'ailleurs, vous avez interrogé votre répondeur à temps.

— Heureusement ou malheureusement.

— Ne me demandez pas si c'est bien ou mal. La solution la plus facile est la suivante : vous dites un mot et j'appelle les deux intermédiaires pour leur annoncer qu'on se retire. Notre meilleur agent s'est cassé la jambe en faisant du ski, il vaut mieux qu'ils appellent quelqu'un d'autre... Vous n'avez pas l'air convaincu ?

— Du ski ? En cette saison ?

— Au Chili, Keller. Faites marcher votre imagination. Bref, d'une manière ou d'une autre, on se retire.

— C'est peut-être préférable.

— Sauf sur le plan financier. Vous ne touchez rien et nous sommes obligés de rembourser nos deux clients, qui s'adresseront ailleurs ou seront obligés de s'entre-tuer. Je déteste rendre l'argent.

— Ils ont versé la moitié de la somme ?

— Oui. Comme d'habitude.

Il plissa le front ; il essayait de trouver une solution.

— Rentrez chez vous, dit-elle. Faites une caresse à Andria et embrassez Nelson de ma part... ou l'inverse. La nuit porte conseil. Vous me direz ce que vous avez décidé demain.

Il prit le train jusqu'à Grand Central et rentra chez lui

à pied. L'appartement était désert et plongé dans l'obscurité, comme il l'avait laissé. La gamelle de Nelson était posée par terre dans un coin de la cuisine. Keller la regarda en ayant l'impression d'être une mère qui a perdu un fils à la guerre et qui refuse de toucher à sa chambre. Il savait qu'il aurait dû ranger le plat, ou le foutre en l'air, carrément, mais il n'en eut pas le courage.

Il défit ses bagages, prit une douche et redescendit au coin de la rue pour manger un hamburger et boire une bière. Puis il fit une promenade, mais n'y trouva pas grand plaisir. De retour chez lui, il appela les compagnies aériennes. Après quoi, il refit ses bagages et prit un taxi pour se rendre à l'aéroport Kennedy.

Il téléphona à White Plains en attendant d'embarquer.

— Je suis en route, annonça-t-il à Dot.

— Vous ne cesserez jamais de me surprendre, Keller. J'étais persuadée que vous passeriez au moins la nuit chez vous.

— Je n'ai aucune raison de le faire.

Il y eut un moment de silence, puis elle lui demanda :

— Keller ? Il y a un problème ?

— Andria est partie, répondit-il en s'étonnant lui-même.

Il n'avait pas l'intention d'en parler. Un jour sûrement, mais pas tout de suite.

— Comme c'est triste ! dit-elle. Je croyais que vous étiez heureux tous les deux.

— Moi aussi.

— Oh.

— Elle a besoin de se retrouver, dit-il.

— J'ai souvent entendu des gens dire ça, et je n'ai jamais compris ce que ça signifiait. Comment peut-on se perdre, pour commencer ? Et comment savoir où il faut chercher pour se retrouver ?

— Je me suis posé la même question.

— C'est vrai qu'elle est terriblement jeune, Keller.

— C'est juste.

— Trop jeune pour vous, diraient certains.

— Certains le diraient, en effet.

— Mais je suis sûre qu'elle vous manque. Sans parler de Nelson.

— Ils me manquent tous les deux, dit-il.

— Non, ce que je voulais dire, c'est qu'elle doit vous manquer à tous les deux... Hé, attendez ! Qu'est-ce que vous avez dit ?

— C'est l'heure d'embarquer, dit-il, et il raccrocha.

L'aéroport de Cincinnati était situé de l'autre côté du fleuve, dans le Kentucky. Keller avait rendu sa voiture Avis le matin même. S'il retournait au même comptoir pour louer une voiture, cela pourrait sembler étrange. Il se rendit chez Budget, où on lui donna une Honda.

— C'est une voiture japonaise, lui expliqua l'employé, mais elle est fabriquée ici, aux États-Unis.

— Ouf ! dit-il. J'ai la conscience plus tranquille.

Il prit une chambre dans un motel, à moins d'un kilomètre du précédent et téléphona de la cabine d'un restaurant. Il avait un tas de questions à poser, des choses qu'il avait besoin de savoir sur Barry Moncrieff, le type qui était à la fois le Client n° 1 et la Cible n° 2. Mais ce fut Dot qui lui posa une question.

— Pourquoi dites-vous qu'ils vous manquent tous les deux ? Où est Nelson ?

— Je ne sais pas.

— Elle s'est barrée avec votre chien ? C'est ce que vous êtes en train de me dire ?

— Ils sont partis ensemble. Personne ne s'est barré.

— Bon, d'accord, elle est partie avec votre chien. Je suppose qu'elle en avait besoin pour l'aider à se retrouver. Comment ça s'est passé ? Elle a décampé pendant que vous étiez à Cincinnati ?

— Non, avant, dit-il. Et elle n'a pas décampé. On en a parlé et elle m'a dit qu'il vaudrait mieux qu'elle emmène Nelson.

— Vous étiez d'accord ?

— Plus ou moins.

— « Plus ou moins » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je me suis souvent posé la question. Elle disait que

je n'avais pas le temps de m'en occuper, que je voyageais beaucoup et... Je ne sais pas.

— Mais c'était votre chien bien avant que vous la rencontriez ! Vous l'avez engagée pour le promener quand vous deviez vous absenter.

— Exact.

— Et de fil en aiguille, elle a fini par s'installer chez vous. Et un beau jour, elle vous annonce qu'il vaut mieux qu'elle parte avec le chien ?

— Exact.

— Et ils s'en vont ?

— Exact.

— Et vous ne savez pas où et vous ne savez pas non plus s'ils reviendront.

— Exact.

— Ça date de quand, Keller ?

— Il y a un mois, environ. Un peu plus, peut-être, six semaines.

— Vous n'avez rien dit.

— Non.

— Et moi qui vous chargeais de donner une caresse au chien et d'embrasser la fille, ou je ne sais plus quoi. Vous ne disiez rien.

— Vous auriez fini par le savoir, tôt ou tard.

Tous les deux restèrent silencieux un moment. Pour

finir, Dot lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire.

— À quel sujet ? lui demanda-t-il.

— « À quel sujet ? » Mais au sujet du chien et de votre copine !

— C'était bien ce que j'avais compris, dit-il. Mais vous auriez pu parler de Moncrieff et de Strang. De toute façon, la réponse est la même. Je ne sais pas ce que je vais faire.

La situation pouvait se résumer ainsi : il avait un choix à faire. C'était à lui de décider quel contrat il voulait honorer et lequel il voulait annuler.

Mais comment prendre une décision de ce genre ? Deux personnes réclamaient ses services, mais une seule pouvait en bénéficier. S'il avait été un tableau, la solution aurait été simple. On aurait organisé des enchères et celui qui aurait fait l'offre la plus élevée aurait pu accrocher une jolie chose au-dessus de son canapé. Mais dans ce cas précis, il ne pouvait pas y avoir d'enchères car le prix avait déjà été fixé et les deux parties l'avaient accepté, chacune de leur côté. Chacune avait versé la moitié de la somme par avance et, une fois le travail effectué, l'une des deux verserait les 50 % restants – l'autre ayant, techniquement parlant, le droit de se faire rembourser sans être pour autant en position de réclamer.

Vu sous cet angle, le contrat était potentiellement plus lucratif qu'en temps normal : la somme perçue était une fois et demie supérieure au tarif habituel. Et cela quelle que fût la façon de procéder. S'il tuait Moncrieff, Strang

versait le reste de l'argent. S'il tuait Strang, c'était Moncrieff qui payait.

Et donc, lequel choisir ?

Moncrieff, se dit-il, avait appelé le premier. Le vieux avait passé un contrat avec lui, cet arrangement contenant de manière implicite une garantie d'exclusivité. Quand on engage quelqu'un pour tuer quelqu'un d'autre, on n'exige pas l'assurance que ce quelqu'un d'autre ne sera pas engagé pour vous tuer. Cela va sans dire.

Autrement dit, c'était d'abord envers Moncrieff qu'il y avait eu engagement, et tout arrangement conclu par la suite avec Strang était caduc. L'argent versé par ce dernier ne constituait pas une avance, mais rentrait davantage dans la rubrique dividendes inattendus et ne devait donc pas peser dans la balance. On aurait même pu faire valoir qu'accepter l'argent de Strang constituait une manœuvre tactique destinée à plonger la cible dans un sentiment de fausse sécurité, cela afin de la rendre plus vulnérable.

D'un autre côté...

D'un autre côté, si Moncrieff avait fermé sa grande gueule, Strang n'aurait jamais été au courant, et donc averti du danger. C'était Moncrieff qui, en dévoilant ses projets concernant l'obèse, avait incité Strang à appeler quelqu'un, qui avait appelé quelqu'un d'autre, qui avait finalement contacté le vieux à White Plains.

Et c'était parce que Moncrieff avait vendu la mèche que Strang était devenu une cible aussi insaisissable.

Autrement, Keller n'aurait eu aucun mal à atteindre l'obèse et aurait rempli sa mission depuis longtemps. Au lieu de se morfondre dans une chambre de motel de la périphérie de Cincinnati, il aurait pu se morfondre dans son appartement de la Première Avenue à New York.

C'était Moncrieff qui, parce qu'il était incapable de garder un secret, avait saboté le contrat qu'il avait été si prompt à conclure. Ne pouvait-on donc pas affirmer que, par ses actes aux conséquences si fâcheuses, il avait annulé le contrat ? Auquel cas, le vieux avait parfaitement le droit de conserver l'avance versée, tout en acceptant la contre-proposition de la partie adverse.

Bref, on pouvait considérer l'obèse comme le client légitime et Moncrieff (gros ou maigre, grand ou petit) comme la cible naturelle.

D'un autre côté...

Moncrieff possédait un appartement en terrasse, tout en haut d'une tour, pas très loin du Riverfront Stadium. Les Reds disputaient une rencontre à domicile. Keller acheta un billet ainsi qu'une paire de jumelles bon marché et alla voir le match. Il avait pris une place à droite et suffisamment éloignée du terrain pour qu'il ne soit pas le seul à utiliser des jumelles. À côté de lui étaient assis un père et son fils. Tous les deux étaient venus avec des gants de base-ball dans l'espoir de rattraper une balle hors limite. Les joueurs des deux équipes frappèrent beaucoup de longues balles, mais le gamin et son père ne s'excitaient que lorsqu'un joueur frappait une balle hors

limite sur le côté droit.

Keller ne comprenait pas. Si c'était une balle de baseball qu'ils voulaient, n'auraient-ils pas mieux fait d'aller en acheter une dans un magasin de sport ? Et s'ils cherchaient le frisson de la capture, ils pouvaient demander au vendeur de la lancer en l'air ; le gamin la rattraperait au moment où elle retomberait.

Pendant les interruptions de jeu, Keller braquait ses jumelles sur les fenêtres d'un appartement qu'il supposait être celui de Moncrieff. Il se demanda si ce dernier était un fan de base-ball et s'il profitait de son emplacement privilégié pour regarder les matches. Il lui aurait fallu des jumelles bien plus puissantes que celles de Keller, mais s'il avait les moyens d'habiter cet appartement en terrasse, il devait pouvoir se payer un télescope. Avec le genre d'instrument qui permet de compter les anneaux de Saturne, nul doute qu'il aurait pu admirer les effets donnés à la balle par le lanceur.

Ce qui était à peu près aussi logique que de venir au match avec un gant, décréta-t-il. Si un type comme Moncrieff voulait assister à un match, il pouvait s'offrir une loge juste derrière le banc des Reds. Naturellement aussi, peut-être préférait-il, surtout en ce moment, rester chez lui et regarder le match à la télé, à défaut de télescope, en se disant que c'était moins risqué.

Et pour autant que pouvait en juger Keller, Barry Moncrieff ne prenait pas beaucoup de risques. S'il n'avait pas deviné que l'obèse pouvait lui renvoyer l'ascenseur en lançant un contrat sur sa tête, c'est qu'il était d'un naturel

prudent. Il vivait dans un immeuble protégé, et le quittait rarement. Et quand il sortait, on aurait dit qu'il n'allait jamais nulle part tout seul.

Incapable de choisir sa cible à partir de critères éthiques, Keller avait opté pour le pragmatisme. Après tout, son métier ne s'apparentait pas au jeu de dés. Il n'y avait pas de bonus en fonction de la difficulté. Autrement dit, s'il fallait éliminer un type sur deux, pourquoi ne pas choisir le plus facile à liquider ?

Quand il quitta le stade, après que les Reds eurent perdu face aux Phillies dans les dernières manches, cela faisait trois jours pleins qu'il réfléchissait à la question. Il en était parvenu à la conclusion qu'aucun de ces deux hommes ne représentait une cible facile. Tous les deux vivaient dans des forteresses ; l'un dans les airs, l'autre au milieu des bois. Certes, aucun des deux n'était impossible à atteindre – personne ne l'est –, mais ce ne serait pas chose aisée.

Il avait réussi à entrevoir Moncrieff en se trouvant dans le hall de l'immeuble où il montrait un paquet portant une adresse erronée à un concierge aussi perplexe que lui faisait mine de l'être. Alors, en effet, Moncrieff était entré flanqué de deux jeunes gars aux épaules larges, avec des bosses sous leur veste. Moncrieff avait la cinquantaine et perdait ses cheveux ; avec sa bouche pendante et ses bajoues, il ressemblait à un basset.

Et lui aussi était gros. Keller aurait pu le surnommer l'obèse s'il n'avait déjà attribué ce qualificatif à Arthur

Strang. Sans être aussi gros que Strang (peu de gens l'étaient), il était quand même loin de frôler l'anorexie. À vue d'œil, Keller estima qu'il pesait de trente-cinq à cinquante kilos de moins que Strang. Celui-ci se déplaçait en se dandinant, tandis que Moncrieff se pavaneait comme un pigeon.

De retour dans sa chambre, Keller se retrouva en train de regarder le bulletin météo à la télé et les meilleurs moments du match auquel il venait d'assister. Il éteignit le poste, prit ses jumelles en se demandant pourquoi il s'était donné la peine de les acheter et ce qu'il allait en faire maintenant. Il se surprit à songer qu'Andria aurait peut-être aimé s'en servir pour observer les oiseaux dans Central Park. Il s'obligea à penser à autre chose et alla prendre une douche.

Aucun des deux hommes ne serait une cible facile, il le savait, mais il voyait déjà quelques moyens de les approcher. Le degré de difficulté, comme dirait un plongeur olympique, était quasiment le même. Tout comme le niveau de risques, pour autant qu'il pouvait en juger.

Une idée lui vint. Peut-être un de ces deux types méritait-il de mourir.

— Arthur Strang, dit la femme. Il était déjà gros quand je l'ai rencontré. Je crois qu'il est né comme ça. Mais c'est pas comparable avec ce qu'il est devenu. À l'époque, il était juste... fort.

Elle s'appelait Marie. C'était une grande femme, avec des cheveux roux peu convaincants. La trentaine, se dit-il. Grosses lèvres, grands yeux. Joli corps, mais de l'avis de Keller

— puisqu'elle avait abordé la question -, elle aurait pu se permettre de perdre deux ou trois kilos. Mais pas question de le lui dire, bien entendu.

— Quand je l'ai rencontré, reprit-elle, il était déjà fort, mais il portait des costumes italiens très bien coupés, et ça ne se remarquait pas. Vous comprenez ? Évidemment, une fois à poil, vaut mieux oublier.

— C'est oublié.

— Hein ?

Elle sembla désorientée par la réponse de Keller, mais porta son verre à ses lèvres, but une gorgée et se détendit.

— Avant qu'on se marie, ajouta-t-elle, il a maigri, figurez-vous. Ensuite, on a sauté par-dessus le balai et il s'est mis à manger à deux mains. C'est une image.

— Il ne mangeait que d'une main ?

— Mais non ! « Sauter par-dessus le balai », ça veut dire qu'on s'est mariés dans les règles, à l'église. Je crois qu'Arthur n'aurait pas été capable de sauter par-dessus quoi que ce soit, même en mettant le balai par terre. On a été mariés trois ans et je parierais qu'il a pris au moins dix ou quinze kilos par an. On s'est séparés il y a trois ans, et vous l'avez vu récemment ? Il est gros comme une maison.

Gros comme une caravane, oui, se dit-il, mais certainement pas aussi gros que sa propriété.

— C'est affreusement enfumé ici, Kevin, dit-elle en posant sa main sur le bras de Keller. Il y a des lois contre le tabagisme, mais les gens fument quand même et que voulez-vous faire ? Les jeter en prison ?

— Si on allait prendre l'air ? lui proposa-t-il.

Marie en eut le visage tout illuminé.

Un peu plus tard, chez elle, elle lui dit :

— Arthur avait des goûts spéciaux.

Il hocha la tête pour l'encourager à continuer et se demanda si on l'avait déjà appelé Kevin. Il aimait la façon dont elle prononçait son prénom.

— En fait, ajouta-t-elle, c'était un détraqué sexuel.

— Ah bon ?

— Il voulait que je fasse des choses, dit-elle en lui caressant la cuisse. Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'il me demandait.

— Oh ?

Elle le lui dit.

— Je trouvais ça dégoûtant, précisa-t-elle, mais il insistait, et c'est en partie à cause de ça qu'on s'est séparés. Mais vous voulez que je vous avoue un truc dingue ?

— Oui, bien sûr.

— Après le divorce, je suis devenue plus large d'esprit sur ce sujet. Vous aurez peut-être du mal à le croire, Kevin, mais je suis plutôt perverse dans mon genre.

— Sans blague ?

— Ce que je vous ai raconté sur Arthur ? Le truc vraiment dégoûtant ? Eh bien, j'avoue que ça ne me dégoûte plus. À vrai dire...

— Oui ?

— Oh, Kevin...

Elle était perverse, en effet, et pleine d'entrain. Pour finir, Keller décida qu'il s'était trompé au sujet des deux ou trois kilos superflus. Elle était très bien comme ça.

— Je me demandais, dit-il en se dirigeant vers la porte un peu plus tard. Ton ex-mari ? Il aimait les chiens ?

— Oh, Kevin ! Et moi qui croyais être perverse. T'es pas croyable, toi ! Des chiens ?

— Non, je ne pensais pas à ça.

— Tu parles ! Si tu ne t'en vas pas tout de suite, je risque de ne plus te laisser partir. Des chiens !

— Comme animal de compagnie, uniquement. Est-ce qu'il aimait les chiens ? Ou est-ce qu'il les détestait ?

— Autant que je sache, lui répondit-elle, Arthur Strang n'avait pas d'opinion précise sur les chiens. On n'a jamais abordé le sujet.

Laurel Moncrieff, la deuxième des trois femmes avec

qui Barry avait « sauté par-dessus le balai », n'avait rien à dire sur les fluctuations de poids de son ex-mari, ni sur ses goûts quand les rideaux étaient tirés. Elle avait commencé comme secrétaire de Moncrieff, supplanté sa première épouse et fait en sorte qu'il engage un homme ensuite.

— Ce salopard s'est inscrit dans une salle de sport, dit-elle, et, pour finir, il m'a plaquée pour aller avec sa prof. Il m'a roulée en boule et m'a jetée comme un Kleenex usagé.

Elle ne ressemblait pourtant pas au genre de personnes dans lesquelles on se mouche. C'était une femme brune et svelte, et Keller avait aussi facilement lié connaissance avec elle qu'avec Marie Strang – et s'était retrouvé tout aussi aisément dans son lit. Elle n'avait dévoilé aucune perversion particulière, que ce soient les siennes ou celles de son ex-mari, mais Keller n'eut quand même pas à se plaindre.

— Ah, Kevin...

C'était peut-être l'effet de son prénom, se dit-il. Peut-être devrait-il l'utiliser plus souvent, peut-être qu'il lui porterait bonheur.

— Toi qui vis seule, dit-il, tu n'as jamais pensé à prendre un chien ?

— Je m'absente trop souvent. Ce ne serait pas bien, ni pour moi ni pour lui.

— Un tas de gens sont dans ton cas, dit-il, mais ils sont habitués à avoir un chien à la maison et ne veulent pas y

renoncer.

— Chacun fait ce qu'il veut. Je n'ai jamais eu cette habitude, et tu sais ce qu'on dit : Ce qu'on n'a jamais eu ne nous manque pas.

— J'en conclus que ton ex-mari n'avait pas de chien.

— Non, jusqu'à ce que je parte et qu'il épouse cette salope aux doigts de fée.

— Elle avait un chien ?

— Non, c'était une chienne. Même qu'elle avait une tête de rottweiler. Mais elle est sur la touche maintenant, il l'a remplacée. Bien fait pour elle !

— Donc, tu ne sais pas si Barry Moncrieff aimait les chiens ?

— La race canine, tu veux dire ? Je crois qu'il s'en foutait pas mal, en fait. Hé mais, comment en est-on arrivés à parler de ce sujet débile ? Allonge-toi plutôt et embrasse-moi, Kevin chéri.

Ils versaient tous les deux de l'argent à des œuvres de charité. Strang avait plutôt tendance à encourager les arts, alors que Moncrieff préférait combattre les maladies et nourrir les sans-abri. Tous les deux avaient la réputation d'être impitoyables en affaires. Sans enfants, l'un comme l'autre, et présentement célibataires. Ils n'avaient pas de chien, ou n'en avaient jamais eu, d'après ce qu'il savait. Ils n'étaient donc ni pros ni anti-chiens. Dommage. Il aurait été soulagé de découvrir que Strang

était un membre bienfaiteur de la SPA et du Comité de lutte contre la vivisection, ou que Moncrieff aimait se rendre dans un sous-sol du Kentucky pour assister à des combats de pitbulls en misant de grosses sommes d'argent sur l'issue de l'affrontement mortel.

Mais il n'avait rien découvert de tel et plus il réfléchissait et moins ce critère lui paraissait légitime. Pourquoi une question de vie et de mort aurait-elle dû reposer sur les sentiments d'un homme envers les chiens ? Et d'ailleurs, de quel droit Keller se préoccupait-il de ce problème ? Lui-même n'avait pas de chien. Plus maintenant.

— Aucun des deux n'est Albert Schweitzer ou Hitler, dit-il à Dot. Ils se situent quelque part entre les deux ; je ne peux donc pas me décider sur des critères moraux. C'est tuant, tiens.

— Comme vous dites. Vous êtes à Cincinnati et le temps presse.

— Je sais.

— Vous parlez de critères moraux, mais... Ils n'ont pas cours dans ce métier.

— Non, vous avez raison. Et d'abord, qui suis-je pour prendre ce genre de décisions ?

— Épargnez-moi votre numéro de modestie, lui renvoya-t-elle. Que je vous dise : je suis aussi dingue que vous. Et j'ai eu une idée : on appelle les deux intermédiaires, on leur demande de contacter leur client respectif. On leur explique qu'étant donné les impératifs

de cette situation particulière, bla-bla-bla..., on veut être payés intégralement d'avance.

— Vous pensez qu'ils seraient d'accord ?

— Si l'un des deux accepte, cela suffira à emporter la décision, non ? On le liquide et l'autre reste en vie pour payer le deuxième versement, comme tout bon client satisfait.

— Très astucieux, ça, dit-il, puis il réfléchit un instant : Sauf que...

— Ali, vous avez vu le hic ? Le type qui coopère, celui qui met la main à la poche pour être un bon client est récompensé en se faisant tuer. J'aime l'ironie, moi aussi, Keller, comme tout le monde, mais là, c'est un peu trop pour moi.

— De plus, reprit-il, vu la chance qu'on a, ils sont capables d'accepter de payer tous les deux.

— Et on se retrouverait au même point. Keller ?

— Oui.

— En fin de compte, il n'y a qu'une seule solution. Vous avez une pièce ?

— Sans doute. Pourquoi ?

— Lancez-la en l'air. Jouons ce truc à pile ou face.

Face.

Il ramassa le *quarter* qu'il avait lancé en l'air et l'introduisit dans la fente du téléphone. Il composa un

numéro et, pendant que les sonneries se succédaient au bout du fil, il se demanda s'il était bien raisonnable de prendre une telle décision en se fiant à une pièce. Cette méthode lui paraissait affreusement arbitraire, mais peut-être était-ce ainsi que fonctionnait le monde. Peut-être y avait-il quelque part, tout là-haut au-dessus des nuages, un vieillard barbu qui prenait des décisions capitales de la même manière, en jetant des pièces en l'air, en haussant les épaules et en distribuant les accidents de train et les crises cardiaques à la va-comme-j'te-pousse.

— Je voudrais parler à M. Strang, dit-il à la personne qui décrocha. Dites-lui que ça concerne un contrat récent.

Il y eut un long silence, pendant lequel Keller introduisit un deuxième *quarter* dans l'appareil au cas où le téléphone aurait eu besoin d'être ravitaillé. Strang prit enfin la communication. Bizarrement, Keller eut l'impression de reconnaître la voix, bien qu'il ne l'ait jamais entendue. Elle résonnait comme celle d'un chanteur d'opéra, mais n'avait rien de musical.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit-il sans préambule, et je ne parle jamais business au téléphone avec des gens que je ne connais pas.

Il paraissait gros, même au téléphone.

— Vous avez bien raison, dit Keller. Nous avons des affaires à régler et je suis d'accord, ça ne doit pas se faire au téléphone. Nous devons nous rencontrer, mais personne ne doit nous voir ensemble, ni même savoir que nous avons rendez-vous.

Il attendit la réponse.

— C'est vous le client, dit-il. Je pensais que vous pourriez me suggérer une heure et un endroit.

Il attendit encore.

— Très bien. J'y serai.

— Quand même, ça ne me paraît pas très régulier, dit Strang avec dans la voix un gémissement qu'on n'aurait jamais entendu chez Pavarotti. Je ne vois pas l'utilité de cette rencontre. Sincèrement.

— Vous comprendrez, lui dit Keller. Je vous le promets.

Il raccrocha, ouvrit la main et regarda la pièce qu'il tenait dans sa paume. Il réfléchit quelques instants et pensa au vieil homme de White Plains, puis à l'autre vieillard, tout là-haut dans le ciel. Celui avec la grande barbe blanche, celui qui jetait des pièces en l'air pour gouverner l'univers. Il songea aux aléas de sa propre existence, à la manière dont les gens y entraient et en sortaient.

Il soupesa la pièce dans sa paume – elle n'était pas lourde –, la lança en l'air, la rattrapa et la plaqua sur le dos de sa main.

Pile.

Il décrocha le téléphone.

— Ce coup-ci, c'est du thé glacé, dit Dot. La dernière

fois, je vous avais promis du thé glacé et je vous ai servi de la citronnade.

— Elle était bonne.

— Cette fois, c'est du bon thé glacé. Fait avec du vrai thé.

— Et de la vraie glace, je parie.

— Vous mettez les sachets de thé dans un bocal en verre rempli d'eau froide que vous laissez au soleil pendant quelques heures, dit-elle. Ensuite, vous mettez le bocal au frigo.

— On ne fait pas du tout bouillir l'eau ?

— Ce n'est pas nécessaire. Pendant des années, j'ai cru qu'il fallait faire chauffer l'eau, mais j'avais tort. J'ai perdu le fil de ce que je disais... Le thé glacé... Ah oui. Cette fois-ci, vous avez appelé et vous avez dit : « J'arrive. Préparez la citronnade. » Vous vous attendiez à boire de la citronnade et voilà que je vous sers du thé glacé. Vous comprenez, Keller ? Chaque fois, vous avez le contraire de ce que vous attendiez.

— Tant que ça reste une question de thé glacé ou de citronnade, je crois que je peux faire avec.

— Vous avez toujours su vous adapter rapidement aux nouvelles réalités, dit-elle. C'est une de vos forces. (Elle renversa la tête en arrière pour regarder le plafond.) En parlant de ça... Vous êtes monté et vous lui avez parlé. Qu'en pensez-vous ?

— Il avait l'air d'aller bien.

— Comme avant ?

— Pas vraiment. Mais il a écouté ce que j'avais à lui dire et m'a dit que j'avais bien fait. Je crois qu'il donnait le change, en fait. Il ne savait absolument pas où j'étais allé.

— C'est devenu fréquent.

— Ce thé glacé a vraiment le goût de thé. Et vous dites qu'on ne fait pas bouillir l'eau ?

— Sauf quand on est pressé, Keller.

Il leva les yeux de dessus son verre de thé. Dot était assise sur la balustrade de la véranda, les jambes croisées, une de ses claquettes se balançant au bout de son orteil.

— Pourquoi les deux ? lui demanda-t-elle. Si vous en liquidez un, l'autre versera le restant de la somme. Avec votre solution, il ne reste plus personne pour signer le chèque.

— Il accepte les chèques ?

— C'est une façon de parler. Il n'y a plus personne pour verser le solde, voilà ce que je voulais dire. Non seulement vous liquidez le deuxième pour rien, mais en plus ça vous coûte de l'argent.

— Je sais.

— Alors, expliquez-moi.

Il prit le temps de réfléchir. Finalement, il dit :

— Je n'aimais pas ce procédé.

— Quel procédé ?

— Être obligé de faire un choix. Il n'y avait aucun

moyen de choisir et jouer à pile ou face ne changeait pas grand-chose. C'était une autre façon de choisir puisque je choisissais d'accepter le choix de la pièce... si vous me suivez.

— Le chemin est sinueux, dit-elle, mais je le suis comme un chien de chasse.

— Je me suis dit qu'ils méritaient le même sort tous les deux et j'ai lancé deux fois la pièce ; elle est tombée côté face la première fois et côté pile la seconde. J'ai donc pris rendez-vous avec les deux.

— Rendez-vous ?

— Ils s'y entendaient pour organiser des entrevues secrètes.

Strang m'a expliqué comment accéder à sa propriété par-derrière. Il y avait une clôture électrifiée, mais il est possible de passer à un endroit.

— Autrement dit, il a donné au renard la clé du poulailler.

— Il n'y avait pas de poulailler, mais il y avait une cabane à outils.

— Et deux hommes y sont entrés en ce matin fatidique et un seul en est ressorti, dit-elle. Après quoi, vous vous êtes dépêché de retrouver Moncrieff ?

— À l'hôtel Omni, dans le centre. Il déjeunait au restaurant, excellent selon lui. Il n'y a pas de toilettes pour hommes dans ce restaurant, il faut utiliser celles du hall de l'hôtel. On pouvait donc se retrouver là sans avoir

été dans le même endroit public en même temps.

— Astucieux.

— C'étaient des hommes astucieux, tous les deux. Enfin, bref, tout s'est bien passé, comme avec Strang. J'ai utilisé... Non, vous n'avez pas besoin de connaître tous les détails.

— Effectivement.

Keller resta muet un instant. Il sirota son thé en écoutant tinter les carillons au moindre souffle de vent. Ils étaient silencieux depuis un petit moment quand il avoua :

— J'étais en colère, Dot.

— Je me disais aussi...

— Vous savez, je suis plus tranquille sans ce chien.

— Nelson.

— C'était une brave bête et je l'aimais beaucoup, mais c'est quand même la plaie. Il faut leur donner à manger, les promener.

— C'est sûr.

— Elle aussi je l'aimais bien, mais j'ai vécu seul toute ma vie. Vivre seul, c'est ce que je fais le mieux.

— Vous y êtes habitué.

— Exact. Mais quand même, Dot. Quand je me promène dans la rue et que mes yeux se posent sur une paire de boucles d'oreilles, j'ai le réflexe d'entrer dans la boutique avant de m'apercevoir que c'est inutile.

— Toutes les boucles d'oreilles que vous avez achetées à cette fille !

— Ça semblait lui faire plaisir, dit-il, et comme à moi ça me faisait plaisir de les lui acheter, tout le monde était content. (Il inspira à fond.) Bref, j'ai commencé à me mettre en colère et ça a continué.

— En colère après elle.

— Non, elle a fait ce qu'il fallait. Je n'ai aucune raison d'être en colère après elle. (Il désigna le plafond.) J'étais en colère après lui.

— Pour vous avoir envoyé à Cincinnati ?

Il secoua la tête.

— Non, pas lui à l'étage. Je parle d'une plus haute autorité, le vieillard dans le ciel, celui qui joue à pile ou face.

— Oh, Lui.

— Évidemment, quand j'ai fait mon boulot, je n'étais pas en colère. J'étais comme je suis toujours. Je fais ce que je suis venu faire.

— Vous êtes un professionnel.

— Je crois.

— Et avec vous, on en a pour son argent.

— Et comment !

— Tarifs spécial été, dit-elle. Double meurtre pour le prix d'un.

Keller écouta le tintement des carillons, puis le silence.

Tôt ou tard, il devrait rentrer chez lui et décider de ce qu'il ferait de la gamelle du chien. Tôt ou tard, Dot et lui devraient décider de ce qu'ils feraient du vieux. Mais, pour l'instant, il voulait juste rester assis là, à siroter son thé glacé.

8

Keller en mauvaise posture

Un verre à la main, il confirma le jugement de la femme en robe rose : c'était une soirée délicieuse. Il se fraya un chemin au milieu de la foule des jeunes mariés, dans ce qu'on devait nommer le patio. Une serveuse passant avec un plateau chargé de verres à pied, Keller en profita pour échanger son verre vide contre un plein. Il but quelques gorgées en flânant et en se demandant ce qu'il buvait exactement. Une sorte de vodka *sour*, décida-t-il. Et il décida également qu'il n'avait pas besoin de chercher à en savoir plus. Ce verre était l'avant-dernier, mais il aurait pu en boire dix de plus s'il avait voulu : ce soir-là, il ne travaillait pas. Il pouvait se détendre, se laisser aller et prendre du bon temps.

Enfin, presque. Il ne pouvait pas se détendre complètement, il ne pouvait pas se laisser aller totalement. Car même s'il n'était pas en plein travail, il n'était pas non plus là pour se distraire. Cette réception lui offrait une occasion providentielle de reconnaître le terrain et il allait en profiter pour observer de près sa

proie. On lui avait remis une photo dans le bureau du vieux, là-bas à White Plains, et il l'avait emportée avec lui à Dallas, mais la meilleure des photos ne valait pas un aperçu de la cible en chair et en os et dans son environnement naturel.

Et somptueux, en l'occurrence. Il n'était pas encore entré dans la maison, mais celle-ci paraissait immense, avec un nombre incalculable de pièces réparties sur plusieurs étages. Le terrain, tout aussi impressionnant, couvrait au moins un hectare, sur lequel poussaient suffisamment de plantes et d'arbustes pour faire un arboretum. Keller n'y connaissait rien en botanique, mais cinq minutes passées dans un jardin comme celui-ci l'incitèrent à s'intéresser davantage à ce sujet. Peut-être donnait-on des cours du soir à Hunter College ou à NYU^[7] ; peut-être organisait-on des sorties au Brooklyn Botanical Gardens ? Sa vie serait peut-être plus riche s'il connaissait les noms des fleurs, s'il savait différencier les plantes annuelles des plantes vivaces, s'il n'ignorait rien de ce qu'il fallait savoir sur le sujet. Quels étaient les meilleurs sols, par exemple, ou quel genre d'insecticide utiliser pour les feuilles, quels engrais répandre à la racine.

Il suivit une petite allée de brique en souriant à tel ou tel inconnu, en adressant un signe de tête à tel ou tel autre, et se retrouva au bord d'une piscine où étaient installées des tables. Une quinzaine de personnes y étaient assises et occupées à boire et à bavarder. Le volume de leurs conversations augmentait à mesure que les verres se vidaient. Dans la gigantesque piscine, un

jeune garçon effectuait des allers et retours sans s'arrêter.

Keller se sentit curieusement proche de ce gamin. Certes, il ne nageait pas et ne faisait que se tenir debout au bord de la piscine, mais il se sentait aussi éloigné de ces gens que l'enfant dans l'eau. De fait, songea-t-il, c'étaient deux soirées qui se déroulaient simultanément. Il y avait d'un côté le bourdonnement mondain des invités et, de l'autre, semblable à celui du jeune garçon, le sentiment de solitude qu'il éprouvait au milieu de tous ces gens.

La piscine était immense. Le garçon nageait dans la largeur, mais celle-ci était déjà plus grande que la longueur d'une piscine de jardin ordinaire. Il n'aurait su dire s'il s'agissait d'une piscine olympique – il en ignorait les dimensions officielles –, mais on pouvait la qualifier de gigantesque et s'en tenir là.

Il y avait très longtemps, il avait entendu parler d'une blague où des étudiants avaient rempli une piscine de Jell-O et se demanda combien de petits paquets de dessert gélatineux il avait fallu et comment les étudiants avaient eu les moyens de les acheter. Remplir cette piscine de Jell-O aurait coûté une fortune, mais si on avait les moyens de s'offrir une telle piscine, le Jell-O était le cadet de vos soucis.

Il y avait des fleurs coupées sur toutes les tables. Elles ressemblaient à celles qu'il avait vues dans le jardin. Logique. Quand on a toutes ces fleurs chez soi, on n'est pas obligé de passer commande chez le fleuriste. On n'a

qu'à se servir.

À quoi cela aurait-il servi de connaître les noms de tous les arbustes et de toutes les fleurs ? Cela ne risquait-il pas de donner envie de creuser la terre pour en faire pousser à son tour ? Il ne voulait surtout pas se lancer là-dedans, nom d'un chien. Son appartement lui suffisait, il n'avait besoin de rien d'autre, et ce n'était pas un endroit fait pour avoir un jardin. Il n'avait même jamais essayé de faire pousser un noyau d'avocat, et n'en avait pas l'intention. Il était la seule chose vivante dans cet appartement, et voulait que ça reste ainsi. Si cela changeait un jour, il appellerait l'employé de la désinsectisation.

Peut-être ferait-il bien d'oublier les cours du soir à Hunter et les sorties à Brooklyn. S'il voulait se rapprocher de la nature, il n'avait qu'à se promener dans Central Park, et s'il ne connaissait pas les noms des fleurs, il n'avait qu'à éviter de se présenter à elles, voilà tout. Et si...

Où était passé le gamin ?

Le jeune garçon, le nageur. Son compagnon de solitude. Où était-il passé, nom de Dieu ?

La piscine était vide et la surface de l'eau immobile. Mais il aperçut des rides au bout du bassin et quelques bulles crevèrent la surface.

Il ne réagit pas sans réfléchir. C'était toujours ce qu'il entendait dire dans ce genre de situations, mais rien de tel ici ; la réflexion était bien présente. « Il est au fond. Il a

des ennuis. Il se noie. » Et dans sa tête résonnait une voix qui aurait pu être celle de Dot, chargée d'exaspération : « Keller, nom de Dieu, faites quelque chose ! »

Il posa son verre sur une table, se débarrassa rapidement de sa veste, balança ses chaussures d'un coup de pied, baissa son pantalon et l'enleva. Il y avait très longtemps de ça, il avait obtenu son brevet de secouriste, et la première chose qu'on apprenait, c'était à se déshabiller avant de sauter dans l'eau. Les six ou sept secondes qu'on perdait à ôter ses vêtements étaient largement récupérées en rapidité et mobilité.

Mais son strip-tease ne passa pas inaperçu. Tous les gens réunis autour de la piscine y allèrent de leur commentaire, tous plus hilarants les uns que les autres. Il les entendit à peine. En un éclair, il se retrouva en caleçon et échappa à leur humour en plongeant presque à l'horizontale tel un nageur olympique. Ses bras et ses jambes fouettèrent l'eau jusqu'à ce qu'il atteigne l'endroit où il avait vu les bulles, puis il plongea vers le fond, les yeux grands ouverts, insensible à la brûlure du chlore.

Il chercha le garçon. A tâtons, en regardant de tous les côtés, il l'aperçut enfin et l'attrapa. Et, en prenant appui au fond de la piscine, les poumons prêts à éclater, il se propulsa vers la surface.

Les gens s'adressaient à lui, le remerciaient, le félicitaient, mais leurs paroles ne s'imprimaient pas dans son cerveau. Un homme lui tapa dans le dos, une femme lui tendit un verre de cognac. Il entendit le mot « héros »

et s'aperçut qu'on le répétait tout autour de lui et que ce terme lui était destiné.

Sacré compliment.

Il but une gorgée de cognac. L'alcool lui brûla l'estomac, signe de son excellente qualité : le bon cognac lui brûlait toujours l'estomac. Il se tourna vers le garçon. Ce n'était qu'un enfant, douze ou treize ans, avec les cheveux blondis et la peau légèrement cuivrée par le soleil d'été. Il s'était redressé sur son séant et ne paraissait pas trop affecté d'avoir frôlé la mort.

— Timothy, dit une femme, voici le monsieur qui t'a sauvé la vie. Tu as quelque chose à lui dire ?

— Merci, dit Timothy comme on pouvait s'y attendre.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— C'est suffisant, dit Keller avec un sourire.

Il s'adressa au garçon :

— Je me suis toujours posé une question. As-tu vu toute ta vie défiler devant tes yeux ?

Timothy secoua la tête.

— J'ai eu une crampe, lui expliqua-t-il. C'était comme si tout mon corps était devenu un gros nœud, et pas moyen de le desserrer. Je ne me disais pas que j'allais me noyer, je ne pensais qu'à ma crampe parce que j'avais mal. Et, tout à coup, je me suis mis à tousser et à cracher de l'eau. (Il fit la grimace.) Ma parole, j'ai dû avaler la moitié de la piscine. Rien que d'y penser, je sens le goût du vomi et du chlore.

— Allons, Timothy, reprit la femme en levant les yeux au ciel.

— Il faut dire les choses telles qu'elles sont, déclara un vieil homme.

Il avait une crinière de cheveux blancs et d'épais sourcils de la même couleur. Ses yeux étaient d'un bleu intense. Il tenait un verre de cognac dans une main et une bouteille dans l'autre. Il approcha la bouteille pour remplir le verre de Keller à ras bord.

— « Du bordeaux pour les jeunes garçons, du porto pour les hommes, récita-t-il, mais le héros, lui, doit boire du cognac. » *Dixit* Samuel Johnson, mais il se peut que ce ne soit pas les mots exacts.

La jeune femme lui tapota la main.

— Dans ce cas, Papa, je suis sûre que tu as amélioré la citation de M. Johnson.

— Du D^r Johnson, rectifia-t-il, et je doute qu'il soit possible d'améliorer les paroles de cet homme. « Être sur un bateau, c'est comme être en prison, avec en plus le risque de se noyer. » Il a aussi dit ça et je défie quiconque de faire un commentaire plus incisif sur cette expérience ou de le formuler d'une meilleure façon. (Il adressa un large sourire à Keller.) Je vous dois plus qu'un verre de cognac et une citation johnsonienne bien tournée. Ce petit sacrifiant dont vous venez de sauver la vie est mon petit-fils et je tiens à lui comme à la prune de mes yeux. Nous étions tous là en train de boire et de rire pendant qu'il se noyait. Vous l'avez vu et vous avez réagi, que Dieu vous

garde !

Que répondre à cela ? se demanda Keller. « Allons donc, ce n'est rien » ? Il y avait forcément une phrase adaptée. Peut-être Samuel Johnson l'aurait-il trouvée, mais Keller en était incapable. Alors, il ne dit rien. Il essaya simplement de ne pas avoir l'air trop coincé.

— Je ne connais même pas votre nom, reprit l'homme aux cheveux blancs. Cela n'a d'ailleurs rien de grave ou d'exceptionnel. Je ne connais pas la moitié des gens qui sont ici et je suis content de rester dans mon ignorance. Mais je devrais connaître votre nom, vous ne croyez pas ?

Keller aurait pu choisir un nom au hasard, mais celui qui lui vint immédiatement à l'esprit fut Boswell, et non, quand même : il ne pouvait pas faire cette réponse à un homme qui citait Samuel Johnson^[8]. Alors, il donna le nom sous lequel il voyageait, celui avec lequel il avait signé sa fiche d'hôtel et qui figurait sur le permis de conduire et les cartes de crédit dans son portefeuille.

— Je m'appelle Michael Soderholm, dit-il. Mais je ne peux même pas vous donner le nom du gars qui m'a fait venir ici ce soir. On s'est rencontrés au bar de mon hôtel, il m'a dit qu'il se rendait à une soirée et que je pouvais l'accompagner, que ça ne posait aucun problème. J'ai trouvé ça un peu bizarre, mais...

— Je vous en prie, dit l'homme aux cheveux blancs. Vous n'allez quand même pas vous excuser d'être ici. Votre présence a évité à mon petit-fils de finir dans un cercueil aquatique et chloré. Et comme je vous l'ai dit, je ne connais pas la moitié de mes invités, ce qui ne veut pas

dire qu'ils ne sont pas les bienvenus.

Il but une grande gorgée de cognac et remplit les deux verres.

— Michael Soderholm, dit-il. Suédois ?

— Un mélange d'un tas de choses, dit Keller, obligé d'improviser. Mon arrière-grand-père Soderholm est venu de Suède, en effet, mais mes autres ancêtres venaient de toute l'Europe, sans parler de mes ascendances indiennes au seizième degré.

— Ah oui ? De quelle tribu descendez-vous ?

— Les Cherokee, dit Keller en pensant au morceau de jazz.

— Moi, je suis comanche au huitième degré. Nous ne sommes donc pas frères de sang, je le crains. Le reste, ça vient des îles Britanniques, un mélange d'Écossais, d'irlandais et d'Anglais. Bref, un bon vieux Texan pure souche. Mais vous, vous n'êtes pas texan.

— Non.

— On ne choisit pas, comme dit le proverbe. À moins que vous décidiez de vous installer ici, et qui sait si ça n'arrivera pas un jour ? C'est un bel endroit pour vivre.

— Papa pense que tout le monde devrait aimer le Texas autant que lui, dit la femme.

— Oui, tout le monde devrait, confirma son père. Le seul défaut des Texans, c'est qu'ils sont trop bavards. Regardez le temps qu'il me faut pour me présenter ! Monsieur Soderholm, monsieur Michael Soderholm, je

m'appelle Garrity, Wallace Penrose Garrity, et je suis votre hôte reconnaissant.

Sans blague, se dit Keller.

La réception, le sauvetage et tout le reste s'étaient déroulés un samedi soir. Le lendemain, assis dans sa chambre de motel, Keller regarda les Cowboys battre les Vikings dans les trois dernières minutes des prolongations. Le match avait penché tantôt d'un côté tantôt de l'autre, avec des interceptions et des contre-attaques, les commentateurs ne cessant de répéter combien cette rencontre était extraordinaire.

Ils avaient sans doute raison, se dit-il. Le match avait tous les ingrédients nécessaires et ce n'était certainement pas la faute des joueurs s'il n'était pas entièrement transporté par leurs prestations. Il aimait regarder le sport à la télé, ça lui arrivait souvent, mais il ne parvenait jamais à se laisser entraîner complètement. À plusieurs reprises, il s'était demandé si c'était à cause de son travail. Comment s'intéresser aux exploits d'un athlète dopé aux stéroïdes et trop payé quand dans son métier on est régulièrement confronté à des questions de vie ou de mort ? Sans compter la fâcheuse tendance qu'on a à voir des solutions peu orthodoxes aux problèmes des joueurs sur le terrain. En voyant Emmitt Smith perforer sans cesse les lignes de Minnesota, Keller s'était ainsi surpris à se demander pourquoi les gars d'en face ne désignaient pas quelqu'un pour coller une balle dans la nuque de ce salopard, juste sous son casque étoilé.

Mais c'était quand même mieux que de regarder du golf, ce qui était déjà mieux que d'y jouer. De toute façon, il ne pouvait pas sortir pour aller travailler : il n'avait rien à faire. Sa mission de reconnaissance de la veille s'était révélée à la fois plus bénéfique et plus désastreuse qu'il l'espérait, et qu'était-il censé faire maintenant ? Garer sa Ford de location devant la demeure des Garrity et mater tous ceux qui entraient et sortaient ?

Inutile. Il pouvait prendre tout son temps, du moment qu'il arrivait à l'heure pour le dîner de ce soir.

— Encore un peu de pommes de terre, monsieur Soderholm ?

— Elles sont délicieuses, dit-il. Mais je n'ai plus de place, sincèrement.

— On peut pas continuer à vous appeler M. Soderholm, dit Garrity. Si je me suis retenu jusqu'à maintenant, c'est parce que j'ignore si vous préférez Mike ou Michael.

— Mike, c'est très bien, dit Keller.

— Allons-y pour Mike. Moi, c'est Wally ou W. P... Mais il y en a aussi qui m'appellent « le Morse ».

Timmy plaqua ses mains sur sa bouche pour masquer son rire.

— Mais jamais devant lui, précisa la femme qui avait proposé à Keller de reprendre des pommes de terre.

C'était Ellen Garrity, la tante de Timmy et la belle-fille de Garrity. Elle voulait que Keller l'appelle Ellie. Son mari,

un type aux épaules larges et qui semblait faire peu de cas du crève-cœur qu'est la calvitie du mâle vieillissant, était le fils de Garrity, Hank.

Keller se souvenait de la mère de Timothy qu'il avait vue la veille, mais il n'avait pas noté son nom sur le moment, ni non plus son lien de parenté avec Garrity. Elle se nommait Rhonda Sue Butler et tout le monde l'appelait Rhonda Sue, à l'exception de son mari qui l'appelait Ronnie. Celui-ci se nommait Doak Butler. Il avait tout du gars qui a fait du sport à l'université, mais qui n'a pas été assez costaud pour entrer chez les pros. Cela dit, il semblait combler le fossé maintenant.

Hank et Ellie, Doak et Rhonda Sue. Et, en bout de table, Vanessa, qui était mariée à Wally, mais qui, de toute évidence, n'était pas la mère de Hank ou de Rhonda Sue, ni de personne d'autre. L'épouse trophée de Wally, se dit Keller, le symbole de sa réussite. Jeune, elle avait l'âge des enfants de Wally et paraissait avoir assez d'éducation et de distinction pour masquer l'ennui qu'elle éprouvait certainement, de l'avis de Keller.

Toute la famille était là. Wally et Vanessa, Hank et Ellen, Doak et Rhonda Sue. Et bien sûr Timothy qui, lui assura-t-on, avait nagé cet après-midi même dans la piscine, un peu comme lorsqu'on remonte en selle après une chute de cheval. Il n'avait pas eu de crampes cette fois, mais malgré cela on l'avait surveillé attentivement.

Sept personnes en tout, donc. Plus Keller... aussi appelé Mike.

— Alors, comme ça, vous êtes ici pour affaires, dit Wally. Et vous êtes coincé durant le week-end, c'est ce qu'il y a de pire quand on voyage pour le boulot. Ça valait pas le coup de rentrer à Chicago ?

Les deux hommes se trouvaient dans le bureau de Wally, une jolie pièce aux murs lambrissés de noisetier nouveaux, avec des fauteuils en cuir rouge et des trucs western sur les murs : un fer à marquer, un crâne de *longhorn*... Keller avait accepté un cognac et décliné le cigare, mais l'arôme du havane de Wally lui donnait presque des regrets. Keller ne fumait pas, mais à en juger par cette odeur, fumer le cigare ce n'était pas simplement fumer. Cela tenait plus de l'expérience religieuse.

— Ça me paraissait trop juste, dit Keller.

Il avait décidé de faire vivre Michael Soderholm à Chicago, même si sa voiture était immatriculée en Californie du Sud.

— Le temps de prendre l'avion...

— Oui, vous auriez passé le week-end en l'air. Heureusement pour nous, vous avez décidé de rester. J'aimerais trouver un moyen de faire en sorte que ce soit une chance pour vous aussi.

— C'est déjà fait. Je me suis incrusté dans une somptueuse réception et, pendant quelques minutes, j'ai eu l'impression d'être un héros. Et ce soir, j'ai fait un excellent dîner avec des gens sympathiques, le tout couronné par un verre de cognac extraordinaire.

La sensation de brûlure à l'estomac était là pour le lui confirmer.

— En fait, dit Wally, je voulais vous proposer de travailler pour moi.

Qui dois-je tuer ? faillit lui demander Keller avant de se rappeler que Garrity ignorait de quelle façon il gagnait sa vie.

— Vous ne voulez pas me dire pour qui vous travaillez, reprit Garrity.

— Je ne peux pas.

— Oui, je sais, c'est secret pour l'instant. Je respecte votre choix et, d'après ce que j'ai pu deviner, vous êtes ici pour prospecter et préparer une sorte de fusion commerciale.

— Plus ou moins.

— Je suis sûr que c'est un boulot très bien payé, et vous devez aimer votre travail sinon vous feriez autre chose. Alors, comment puis-je vous convaincre de changer de cheval pour venir travailler avec moi ? Je vous dirai juste ceci : Chicago est une chouette ville, mais tous les gens qui en sont partis pour venir ici à Dallas n'ont pas eu à le regretter. Je ne vous connais pas très bien, mais je sens que vous êtes un gars comme nous, et Big D est une ville qui vous ressemble. J'ignore combien on vous paie, mais je suis sûr de pouvoir surenchérir et vous offrir une place en or dans une société en pleine expansion, avec un tas de perspectives attrayantes.

Keller écoutait, hochait la tête à bon escient et sirotait

son cognac. C'était incroyable, se disait-il, la manière dont les occasions se présentaient quand on ne les cherchait pas. On se serait cru dans un roman d'Horatio Alger, nom d'un chien ! Dick le Vagabond arrête le cheval lancé au triple galop, sauve la fille du capitaine d'industrie et, en deux temps trois mouvements, se retrouve président d'IBM, et ce n'est qu'un début.

— Finalement, je vais peut-être prendre un cigare, dit-il.

— Allons, Keller, dit Dot. Vous connaissez les règles. Je ne peux pas répondre à votre question.

— C'est important.

— Parmi les choses que le client achète, lui remontre-t-elle, il y a la confidentialité. C'est ce qu'il demande et c'est ce qu'on lui offre. Même si l'agent de terrain...

— L'agent de terrain ?

— C'est vous. Vous êtes l'agent, et Dallas, c'est le terrain. Même si vous êtes pris la main dans le sac, la confidentialité offerte au client n'est pas menacée. Et vous savez pourquoi ?

— Parce que l'agent de terrain sait rester motus et bouche cousue.

— Comme vous dites, et tout le monde sait que vous êtes du genre coriace et silencieux. Mais même si vous ouvrez la bouche, vous ne risquez pas de faire du tort si vous ne savez rien.

Keller réfléchit.

— Je ne vous suis pas.

— C'était un peu abscons ce que je viens de dire, non ? En fait, vous ne pouvez pas répéter ce que vous ne savez pas, Keller, c'est pourquoi l'agent ne connaît pas le nom du client.

— Dot ! s'écria-t-il en essayant de prendre un ton offusqué. Ça fait combien de temps que vous me connaissez ?

— Une éternité, Keller. Plusieurs vies.

— Plusieurs vies ?

— Nous étions ensemble à Atlantis. Je sais bien que personne ne vous prendra jamais la main dans le sac et, même si cela se produisait, je sais que vous ne diriez rien. Mais moi non plus je ne peux pas vous dire ce que j'ignore.

— Ah.

— Eh oui. Les espions appellent ça le double coupe-circuit, je crois. Le client s'est arrangé avec une personne qu'on connaît et c'est cette personne qui nous a appelés. Mais elle ne nous a pas donné le nom du client, et pourquoi le ferait-elle ? D'ailleurs, j'y pense, pourquoi voulez-vous le savoir ?

Il avait préparé sa réponse :

— Il pourrait y avoir plusieurs personnes concernées.

— Ah.

— La cible est toujours entourée de gens, et la meilleure solution, ce serait peut-être d'agir collectivement, si vous voyez ce que je veux dire.

— Deux pour le prix d'un.

— Ou trois ou quatre, dit-il. Mais si un de ces spectateurs innocents se révélait être le client, ça pourrait compliquer un peu les choses.

— Oui, j'imagine qu'on aurait du mal à toucher le solde du règlement.

— Si on était sûr que le client est parti pêcher la truite dans le Montana, précisa-t-il, pas de problème. Mais s'il est ici à Dallas...

— Bref, ça vous aiderait de connaître son nom. (Elle poussa un soupir.) Accordez-moi une heure ou deux, d'accord ? Puis rappelez-moi.

S'il apprenait qui était le client, celui-ci pouvait avoir un accident.

Il faudrait que ce soit un accident dans les règles de l'art, un accident capable de convaincre non seulement la police, mais aussi la personne qui était au courant des intentions du client. L'intermédiaire local, la personne serviable qui avait établi le contact entre le client et le vieux de White Plains, et donc avec Keller, verrait sans doute d'un œil soupçonneux toute mort accidentelle. Il faudrait donc organiser un accident sacrément réaliste, mais pour lui ce ne serait pas une première. Cela nécessitait une bonne préparation, certes, mais ce n'était quand même pas de la chirurgie du cerveau. On choisit sa

méthode et, après, on fait de son mieux.

En revanche, ça risquait de prendre du temps. Si, comme il l'espérait, le client était un concurrent installé à Houston, Den-ver ou San Diego, il devrait quitter Dallas en douce, sans que quiconque remarque son absence. Puis, après avoir provoqué une crise cardiaque ou un accident mortel, il rentrerait à Dallas et y resterait jusqu'à ce que quelqu'un le décharge de sa mission. Il lui faudrait une identité différente pour Houston, Denver ou San Diego – inutile de surexposer Michael Soderholm -, et il devrait agir à l'insu de toutes les parties concernées : Garrity, son concurrent homicide et, le plus important sans doute, Dot et le vieux.

Tout compte fait, c'était beaucoup plus compliqué que l'alternative – même si c'était plus facile à assumer.

Qui consistait à accomplir sa mission de manière professionnelle en liquidant Wallace Penrose Garrity à la première occasion.

Sauf qu'il n'en avait aucune envie. Il avait mangé à sa table, bu son cognac et fumé ses cigares. On lui avait offert non seulement un travail, mais un poste de cadre très bien payé avec des perspectives intéressantes et, un peu plus tard dans la soirée, grisé par l'alcool et la nicotine, il avait imaginé qu'il prenait Wally au mot.

Pourquoi pas, après tout ? Il pourrait vivre dans la peau de Michael Soderholm, en acceptant le travail pour lequel Garrity voulait l'engager, quel qu'il soit. Sans doute n'avait-il pas les compétences requises, mais ça ne devait pas être bien difficile d'apprendre au fur et à mesure.

Quoi qu'on lui demande, ce serait certainement plus facile que de voyager de ville en ville pour tuer des gens. Il se formerait sur le tas. Il se débrouillerait très bien.

Ce fantasme avait la substance d'un rêve et, comme un rêve, il avait disparu lorsqu'il se réveilla le lendemain matin. Personne ne l'engagerait sans se renseigner sur ses antécédents, et les moindres recherches feraient apparaître le pot aux roses. Michael Soderholm n'avait pas plus de réalité que la fausse pièce d'identité qu'il trimbalait dans son portefeuille.

Même s'il réussissait à se créer un passé, même si le vieux de White Plains le laissait quitter cette vie pour en commencer une autre, Keller savait que ça ne pourrait pas marcher. Une vie, il en avait déjà une. Aussi inadaptée fût-elle, elle lui allait comme un gant.

Ce n'était pas la seule existence qui suscitait de beaux fantasmes en lui. Tenir une imprimerie à Roseburg dans l'Oregon, par exemple, vivre dans une charmante petite maison mansardée. Voilà qui titillait l'imagination pendant qu'on continuait à mener l'existence de la personne qu'on ne pouvait pas ne pas être. De fait, ce dernier fantasme n'était guère différent des précédents.

Il sortit s'acheter un sandwich et un café. Il remonta en voiture et roula au hasard pendant un moment. Finalement, il s'arrêta devant une cabine et appela White Plains.

— Un seul, dit Dot.

— Comment ça ?

— Pas de supplément, pas de bonus. Faites uniquement ce qui est dans le contrat.

— Ça veut dire que le client est ici, en ville, dit Keller. Je pourrais éviter une erreur si je connaissais son nom. Je ferais en sorte qu'il reste à l'écart.

— N'y pensez plus, dit Dot. Le client veut que tout le monde vive longtemps et heureux, à l'exception de la victime désignée. Peut-être que les proches associés de la victime sont des intimes du client. C'est juste une supposition. L'important, c'est que personne d'autre ne soit touché. *Capisce ?*

— *Capisce ?*

— C'est de l'italien, ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire. Mais ça sonnait bizarrement dans votre bouche. J'ai compris. (Il prit sa respiration.) Ça risque de prendre un peu de temps.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, dit-elle. Le temps n'est pas de l'argent. Ils se fichent du temps que ça prendra, du moment que vous faites le travail.

— Je crois savoir que W. P. vous a proposé un travail, dit Vanessa. Et, je le sais, il espère bien que vous accepterez.

— Je crois qu'il a surtout voulu se montrer généreux, lui répondit-il. Je me trouvais au bon endroit au bon moment et il aimerait me rendre service, mais je ne pense pas vraiment qu'il s'attende à ce que je vienne travailler

pour lui.

— Il serait heureux que vous acceptiez, insista-t-elle. Sinon, il ne vous aurait jamais fait cette proposition. Il vous aurait simplement donné de l'argent, une voiture ou quelque chose comme ça. En outre, W. P. a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut et il s'attend à ce que vous acceptiez.

Avait-elle fait des économies pour modifier le cours des choses ? se demanda-t-il. On pouvait se poser la question. Était-elle véritablement sous l'emprise de Garrity, impressionnée et intimidée par son pouvoir comme elle semblait l'être ? Ou bien s'intéressait-elle uniquement à l'argent, auquel cas il fallait voir une pointe d'ironie dans ses remarques respectueuses ?

Difficile à dire. Difficile à dire pour tous les autres aussi. Hank était-il le fils loyal qu'il semblait être, heureux de vivre dans l'ombre du patriarche et de récupérer les miettes que celui-ci lui lançait ? Ou bien nourrissait-il des rancunes et des ambitions secrètes ?

Et le gendre, Doak ? À première vue, il semblait ravi des suites de sa carrière de footballeur universitaire : le travail qu'il faisait pour son beau-père semblait consister, essentiellement, à jouer au golf avec des associés et à aller boire avec eux après. Mais bouillonnait-il d'une rage intérieure parce qu'il était convaincu de mériter un plus grand destin ?

Et l'épouse de Hank, Ellie ? Keller l'imaginait mal dans la peau de Lady Macbeth. Il pouvait concevoir des scénarios dans lesquels Ellie ou Rhonda Sue avaient des

raisons de souhaiter la mort de Wally, mais c'était le genre de choses qu'on inventait en regardant des rediffusions de *Dallas* et en essayant de deviner qui avait tué J. R. Un des mariages était-il en péril ? Garrity avait-il eu une attitude déplacée vis-à-vis de sa belle-fille ? Un abus de cognac l'aurait-il conduit dans la chambre de sa fille de temps à autre ? Doak ou Hank faisaient-ils du pied à Vanessa ? Peut-être que...

Inutile de spéculer, se dit-il. On pouvait continuer longtemps comme ça sans jamais aboutir nulle part. Et même s'il parvenait à deviner l'identité du client, à quoi bon ? Ayant sauvé le jeune Timothy et se sentant dès lors obligé d'épargner son grand-père gâteux, que pouvait-il faire ? Tuer le père du gamin ? Sa mère, sa tante ou son oncle ?

Évidemment, il pouvait toujours rentrer chez lui. Il pouvait même expliquer la situation au vieux. Personne n'était content quand on se retirait d'un contrat pour des raisons personnelles, mais on ne pouvait pas non plus vous persuader de continuer. Certes, si cela devenait une habitude, c'était différent, mais ce n'était pas le cas. Keller était un pro, un gars solide. Bizarre peut-être, voire fantasque, mais un pro malgré tout. On lui donnait un truc à faire, il le faisait.

Et donc, quand il avait une raison personnelle de se retirer, on la respectait. On le laissait rentrer au bercail et s'asseoir dans la véranda pour boire du thé glacé avec Dot.

Et on décrochait son téléphone pour envoyer

quelqu'un d'autre à Dallas.

Car, d'une manière ou d'une autre, il fallait que le travail soit fait. Si un tueur changeait d'avis en cours de mission, peu de temps s'écoulait avant qu'on change de tueur. Si Keller ne pressait pas la détente, quelqu'un d'autre le ferait à sa place.

Son erreur, se disait-il avec hargne, avait été au départ de plonger dans cette saloperie de piscine. Il lui aurait suffi de détourner le regard et de laisser ce petit con se noyer. Quelques jours plus tard, il aurait pu liquider Garrity, en faisant croire à un suicide. Conséquence naturelle du désespoir provoqué par la mort tragique de l'enfant.

Mais non ! se disait-il en se foudroyant du regard dans la glace. Il a fallu que tu t'en mêles. Il a fallu que tu joues les héros, nom de Dieu ! Que tu te foutes en caleçon pour prouver que tu méritais ce brevet de secouriste que la Croix-Rouge t'a décerné il y a si longtemps.

Il se demanda ce qu'était devenu ce brevet.

Il avait disparu, évidemment, comme tout ce qu'il possédait dans son enfance et sa jeunesse. Disparu comme son diplôme scolaire, son insigne du mérite des scouts, sa collection de timbres, son sac de billes en verre et son paquet de cartes de joueurs de base-ball. Il se fichait que toutes ces choses aient disparu, il ne perdait pas son temps à se lamenter sur leur disparition, pas plus qu'il ne regrettait toutes ces années.

Mais il se demandait ce qu'étaient devenus ces trucs,

physiquement. Son brevet de secouriste, par exemple. Quelqu'un avait peut-être jeté ses cartes de base-ball ou vendu sa collection de timbres à un marchand. Mais un brevet, ça ne se jetait pas et, en même temps, ça n'intéressait personne.

Peut-être était-il enfoui au fond d'une décharge. Peut-être se trouvait-il dans une pile de vieux papiers au fond de la boutique d'un brocanteur. Peut-être qu'un fouineur l'avait sauvé, qu'il faisait maintenant partie d'une immense collection de brevets de jeunes secouristes, et que, soigneusement rangé dans un album, il était la joie et la fierté d'un collectionneur dix fois plus bizarre et fantasque que Keller ne le serait jamais.

Quel sentiment cela lui inspirait-il ? Son brevet, ce petit succès qui poursuivait sa vie dans la collection de quelque excentrique ? En un sens, c'était une manière d'immortalité, non ? Mais d'un autre côté, à qui appartenait ce brevet, hein ? C'était quand même lui qui l'avait gagné en luttant contre l'étreinte paniquée de l'instructeur qu'il avait retourné dans l'eau pour le prendre par le torse et pour tramer ce poids mort jusqu'au bord de la piscine. Car c'était son exploit et ce brevet portait son nom ; sa place n'était-elle pas sur son mur et nulle part ailleurs ?

Finalement, il n'avait pas d'avis bien tranché sur la question. Tout bien considéré, ce brevet n'était qu'un morceau de papier. Ce qui comptait, c'était le savoir-faire en lui-même, et le plus remarquable dans tout cela, c'était qu'il l'avait conservé.

Grâce à quoi Timothy Butler était toujours en vie. C'était une excellente chose pour le garçon et un horrible casse-tête pour Keller.

Un peu plus tard, assis devant une tasse de café, il repensa à Wallace Penrose Garrity. Décidément, ce bonhomme semblait n'avoir aucun ennemi sur terre.

Supposons que Keller ait laissé le gamin se noyer. Que, comme tous les autres invités, il n'ait pas remarqué qu'il avait disparu sous l'eau. Garrity aurait été effondré. C'était sa réception, sa piscine, c'était lui qui s'était montré imprudent. Sans doute se serait-il tenu pour responsable de la mort du garçon.

En l'éliminant, Keller aurait accompli le geste le plus charitable qu'il pouvait faire pour cet homme.

Il croisa le regard du serveur et réclama un autre café. Il venait de se donner un nouveau sujet de réflexion.

— Mike ! s'écria Garrity en avançant vers lui la main tendue. Excusez-moi de vous avoir fait attendre. J'ai reçu un coup de fil d'un gars qui meurt d'envie de m'acheter deux hectares de terrain que je possède au sud de la ville. Le problème, c'est que je ne veux pas les lui vendre.

— Je vois.

— Par contre, j'ai cinq hectares de l'autre côté de la ville que je me ferais un plaisir de lui refiler, mais il sera d'accord seulement s'il a l'impression que l'idée vient de

lui. Résultat, ça m'a pris plus longtemps que prévu. Alors, que diriez-vous d'un verre de cognac ?

— Un petit, dans ce cas.

Garrity l'entraîna dans son bureau, où il leur servit à boire.

— Il fallait venir plus tôt, reprit-il. À l'heure du dîner. J'espère que vous n'attendez pas une invitation. Il y a toujours une place pour vous à notre table.

— C'est noté.

— Je sais que vous ne pouvez pas en parler, dit Garrity, mais j'espère que vos projets en ville prennent forme de manière satisfaisante.

— Lentement, mais sûrement.

— Parfois, il ne faut pas brusquer les choses.

Garrity but une gorgée de cognac et grimaça légèrement. Si Keller n'avait pas été attentif, sans doute n'aurait-il pas remarqué cette ombre qui traversa le visage de son hôte.

D'une voix douce, il demanda :

— Ça fait mal, Wally ?

— Comment ça, Mike ?

Keller posa son verre sur la table.

— J'ai parlé au D^r Jacklin. Je sais ce que vous endurez.

— Ce salopard était censé la fermer !

— Il a cru qu'il pouvait tout me dire. Il a cru que j'étais

le D^r Edward Fishman, de la Mayo Clinic.

— Et vous l'appeliez pour avoir son avis ?

— Quelque chose comme ça.

— Je suis allé à Mayo, c'est vrai, dit Garrity, mais ils n'ont pas eu besoin d'appeler Harold Jacklin pour vérifier leurs résultats. Ils ont confirmé son diagnostic et m'ont conseillé de ne pas commencer à lire de trop gros romans. (Il détourna le regard.) Ils ne savent pas trop combien de temps il me reste, mais ils m'ont dit que la douleur serait encore supportable pendant quelque temps, puis qu'elle deviendrait intolérable.

— Je vois.

— Je conserverai toutes mes facultés pendant un temps. Mais pas jusqu'au bout.

Keller garda le silence.

— Un homme doit savoir prendre le taureau par les cornes, pas vrai ? J'ai décidé d'aller faire une balade avec un fusil et d'avoir un petit accident de chasse. Ou bien alors, je nettoierai une arme, assis à mon bureau, et le coup partira tout seul. Mais j'ai découvert que je ne supportais pas l'idée de me suicider. Je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas l'expliquer, c'est peut-être ma nature.

Il prit son verre et observa le cognac par transparence.

— C'est drôle comme on s'accroche à la vie, reprit-il. Sam Johnson a dit aussi autre chose, il a dit qu'il n'y avait pas une seule semaine de sa vie qu'il aimerait revivre

volontairement. J'ai eu plus de bons moments que de mauvais, Mike, et même les mauvais n'ont pas été affreux, mais je crois comprendre ce qu'il voulait dire. Je ne voudrais pas revivre mon passé, moi non plus, mais ça ne veut pas dire que j'aurais voulu en manquer un seul moment. Et je ne veux pas non plus manquer ceux qui vont venir. Je crois que le D^r Johnson était comme moi. C'est ça qui nous pousse à continuer, n'est-ce pas ? On a tous envie de découvrir ce qui nous attend au prochain tournant.

— Oui, sans doute.

— Je croyais que ce serait plus facile d'affronter la fin de cette façon-là, poursuivit-il. Sans savoir à quel moment elle surviendrait, ni comment ni où. Jusqu'au moment où je me suis souvenu qu'il y a des années de ça, un type m'avait dit de faire appel à lui si jamais je souhaitais faire tuer quelqu'un. « Dis-le-moi », m'avait-il dit, et moi, j'avais ri et on n'en avait plus jamais parlé. Il y a un mois environ, j'ai retrouvé son numéro et je l'ai appelé, et il m'a donné un autre numéro.

— Et vous avez souscrit un contrat.

— C'est l'expression consacrée ? Alors, oui, c'est ce que j'ai fait.

— Suicide par procuration, dit Keller.

— Et j'imagine que c'est vous qui avez la procuration, dit Garrity avant de boire une gorgée de cognac. Vous savez, cette pensée m'a traversé l'esprit le premier soir, quand j'ai discuté avec vous après que vous avez sorti

mon petit-fils de l'eau. J'ai vu comme une étincelle dans vos yeux, mais je me suis dit que j'étais ridicule. Un tueur à gages n'apparaît pas tout à coup pour sauver la vie de quelqu'un.

— C'est vrai que c'est paradoxal.

— D'ailleurs, vous n'aviez aucune raison d'être présent à cette soirée. Logiquement, vous auriez dû rester caché et attendre que je sois seul, non ?

— Oui, si j'avais agi intelligemment, lui concéda Keller. Mais je me suis dit que ça ne pouvait pas faire de mal de repérer les lieux. Et le crétin du bar de l'hôtel m'avait assuré que je n'avais pas de souci à me faire. « La moitié de la ville sera chez Wally ce soir », m'avait-il dit.

— Et la moitié de la ville y était. Vous n'auriez rien tenté ce soir-là, je suppose ?

— Mon Dieu, non.

— Je me rappelle m'être dit : « J'espère qu'il n'est pas ici. J'espère que ce n'est pas pour ce soir. » Je m'amusais bien et je ne voulais pas louper la fête. Mais, en vérité, vous étiez là et c'est tant mieux, non ?

— Si.

— Vous avez sauvé cet enfant. D'après les Chinois, quand on sauve la vie de quelqu'un, on est responsable de lui jusqu'à la fin de ses jours. Car vous avez perturbé l'ordre naturel des choses. Vous trouvez ça logique ?

— Pas trop, non.

— Moi non plus. Pour ce qui est de préparer un repas

en quatrième vitesse ou de repasser une chemise, ils sont imbattables, mais pour le reste, ils ont quand même de drôles d'idées. Remarquez, ils pensent certainement la même chose de moi.

— Probablement.

Garrity regarda son verre.

— Vous avez appelé mon médecin. C'était forcément pour confirmer vos soupçons. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? Ça commence à se voir sur mon visage ? Dans ma façon de bouger ?

Keller secoua la tête.

— Je n'ai trouvé personne d'autre qui avait un mobile, ni une dent contre vous. Il ne restait que vous. Et je me suis rappelé vous avoir vu grimacer une ou deux fois en essayant de le cacher. Sur le moment, je n'y ai pas fait attention, puis j'ai commencé à y repenser.

— Je me disais que ce serait plus facile que de le faire moi-même. Je préférais me laisser tuer à l'improviste par un professionnel. J'aurais été comme le vieil élan des collines qui n'attend pas la balle qui va le tuer.

— C'est logique.

— Non, absolument pas. Parce que l'élan n'a pas fait venir le chasseur. L'élan se croit seul. Il ne se demande pas chaque jour si c'est le dernier. Il ne cherche pas à sentir la caresse du viseur entre ses omoplates.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Moi non plus, dit Garrity. Sinon, je n'aurais jamais

appelé ce type. Mike, que venez-vous faire ici, ce soir ? Ne me dites pas que vous êtes venu me tuer.

— Je suis venu vous dire que je ne pouvais pas le faire.

— Parce que nous avons fait connaissance.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— J'ai grandi dans une ferme, dit Garrity. Une de ces grandes fermes familiales qui disparaissent peu à peu à ce qu'on dit. En tout cas, celle-là a disparu et je dis « Bon débarras ». Mais on élevait nos bœufs et nos cochons, on avait une vache et des poules. Et jamais on ne donnait de noms aux bêtes qu'on mangerait un jour. La vache laitière avait un nom, mais pas le veau qu'elle mettait au monde. La truie se prénommaient Elsie, mais on ne baptisait jamais ses petits.

— Logique, dit Keller.

— Pas besoin d'être chinois pour comprendre que vous ne pouvez plus me tuer après avoir sorti Timmy du fond de l'eau. Surtout après avoir dîné à ma table et fumé mes cigares. Au fait, vous en voulez un ?

— Non, merci.

— Bon, et qu'est-ce qu'on fait maintenant, Mike ? J'avoue que je suis soulagé. J'ai l'impression que je vis crispé depuis des semaines... J'attendais de recevoir une balle et, tout à coup, j'ai droit à un sursis. Je dirais que ça mérite bien un verre, mais on en a déjà un et vous avez à peine touché au vôtre.

— Il y a une solution, dit Keller.

Il sortit du bureau pendant que Garrity téléphonait. Timothy était dans le salon, penché sur un échiquier, songeur. Keller fit une partie avec lui et perdit rapidement.

— On peut pas gagner à tous les coups, dit-il en faisant tomber son roi.

— J'allais vous mettre échec, dit le garçon. Dans quelques coups.

— Je l'avais vu venir.

Keller retourna dans le bureau. Garrity était occupé à choisir un cigare dans son coffret humidifié.

— Asseyez-vous, dit-il. Je me préparais à fumer un de ces trucs. Si vous ne me tuez pas, ils le feront peut-être à votre place.

— On ne sait jamais.

— J'ai appelé, Mike. Tout est arrangé. Il faut attendre un peu, le temps que l'ordre remonte toute la chaîne, mais tôt ou tard, ils vont vous appeler pour vous dire que le client a changé d'avis. Il a versé le solde et annulé le contrat.

Ils bavardèrent un instant, puis ils laissèrent le silence s'installer. Finalement, Keller songea qu'il devait partir.

— Il vaut mieux que je rentre à mon hôtel, dit-il, au cas où ils m'appelleraient.

— Pas avant un ou deux jours, non ?

— C'est probable, mais on ne sait jamais. Si tous les gens concernés téléphonent immédiatement, le message peut me parvenir en l'espace de quelques heures.

— Ils vont vous rappeler, ils vous diront de rentrer chez vous. Vous devez être content de regagner vos pénates, je parie.

— On est bien ici, dit Keller, mais c'est vrai, je serai content de rentrer.

— Où qu'on habite, on n'est jamais aussi bien que chez soi, dit-on.

Garrity se renversa dans son fauteuil et s'autorisa une grimace lorsque la douleur le submergea.

— Si ça ne fait pas plus mal que ça, dit-il, je pourrai le supporter. Mais, évidemment, ça va empirer. Je me dirai que je peux quand même le supporter et la douleur empirera encore.

Il n'y avait rien à dire à cela.

— Je crois que je saurai quand le moment sera venu, reprit-il. Et qui sait ? Peut-être que mon cœur va me lâcher sans prévenir. Ou bien alors je serai renversé par un bus, ou je ne sais quoi encore. Frappé par la foudre ?

— Ça arrive.

— Tout peut arriver.

Garrity se leva et ajouta :

— Je crois qu'on ne se reverra pas, Mike, et j'avoue que ça me fait de la peine. J'ai beaucoup aimé les moments qu'on a passés ensemble.

— Moi aussi, Wally.

— Je me demandais à quoi il ressemblerait... l'homme qu'ils allaient m'envoyer pour faire le boulot. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais certainement pas à quelqu'un comme vous.

Il lui tendit la main et Keller la serra.

— Prenez soin de vous, dit Garrity. Portez-vous bien, Mike.

De retour à son hôtel, Keller prit un bain chaud et s'offrit une bonne nuit de sommeil. Le lendemain matin, il sortit prendre son petit déjeuner et, quand il revint au motel, un message l'attendait à la réception : « M. Soderholm, veuillez rappeler votre bureau. »

Il appela d'une cabine, bien que ça n'ait plus d'importance, et prit soin de ne rien laisser paraître quand Dot lui demanda de rentrer à la maison : la mission était annulée.

— Vous m'aviez dit que j'avais tout le temps que je voulais, dit-il. Si j'avais su que le gars était aussi pressé...

— C'est une chance que vous ayez attendu, Keller. Figurez-vous qu'il a changé d'avis.

— Il a changé d'avis ?

— Autrefois, c'était une prérogative féminine, lui renvoya-t-elle, mais on vit à l'époque de l'égalité entre les sexes et n'importe qui peut en faire autant. Mais c'est très bien puisqu'on a été payés intégralement. Vous pouvez secouer vos bottes pour ôter la poussière du

Texas et rentrer au bercail.

— C'est ce que je vais faire, dit-il, mais je vais peut-être rester ici quelques jours de plus.

— Ah bon ?

— Ou même une semaine. C'est une très jolie ville.

— Ne me dites pas que vous mourez d'envie de vous y installer, Keller. On en a déjà parlé.

— Il ne s'agit pas de ça. J'ai rencontré une fille.

— Oh, Keller !

— C'est une fille bien. Et puisque ma mission est terminée, rien ne m'empêche de sortir avec elle une ou deux fois, non ?

— Du moment que vous n'avez pas l'intention de vous mettre en ménage.

— Elle n'est pas assez bien pour ça.

Dot éclata de rire et lui demanda de ne jamais changer – surtout pas.

Keller raccrocha, fit un tour en voiture et avisa un cinéma où passait un film qu'il avait envie de voir. Le lendemain matin, il fit ses bagages et quitta l'hôtel.

Il traversa la ville et prit une chambre dans un des motels situés au bord de la route. Il paya quatre nuits d'avance, en liquide, en s'inscrivant sous le nom de J. D. Smith, habitant Los Angeles.

Il n'avait pas rencontré de fille et n'avait aucune envie d'en rencontrer une. Mais ce n'était pas encore le moment

de rentrer.

Il avait une affaire à régler, et quatre jours devaient lui suffire. Le temps que Wallace Garrity s'habitue à ne plus sentir un viseur imaginaire entre ses omoplates.

Mais avant que la douleur devienne trop insupportable.

À un moment donné, Keller lui ferait un cadeau. S'il le pouvait, il ferait même en sorte que ça paraisse naturel, que ça ressemble à une crise cardiaque, par exemple, ou à un accident. Quoi qu'il en soit, ce serait rapide, imprévisible et aussi indolore que possible.

Et surtout, ce serait inattendu. Garrity ne verrait rien venir.

Le front plissé, Keller cherchait la meilleure solution. Ce serait plus délicat que ce qui l'avait amené dans cette ville, mais c'était bien fait pour lui. En se mêlant de ce qui ne le regardait pas, en allant chercher le gamin au fond de la piscine, il avait perturbé l'ordre naturel des choses. Il avait une dette.

C'était le moins qu'il puisse faire.

9

Le dernier refuge de Keller

Au moment où il allait prendre un œillet rouge, Keller s'arrêta pour en tripoter un vert. Un vert pomme éclatant. Il se demanda si c'était un phénomène automnal. Les feuilles prenaient des couleurs rouge et or, les fleurs devenaient vertes.

— Ils sont teints, lui expliqua le fleuriste comme s'il lisait dans ses pensées. Ils ont commencé à les teindre pour la Saint-Patrick, et c'est à cette occasion que j'en vends le plus, évidemment, mais certaines personnes m'en demandent toute l'année. Vous en voulez un ?

En voulait-il un ? Il se surprit à s'interroger avant de se rappeler que, de fait, il n'avait pas le choix.

— Non, non, dit-il. Il me faut un œillet rouge.

— Je suis bien d'accord, dit le petit homme en choisissant un œillet écarlate. Moi aussi, je suis très traditionaliste. Des fleurs vertes, franchement ! Comment voulez-vous que les abeilles fassent la différence entre les fleurs et les feuilles dans ces conditions ?

Keller lui dit que c'était une très bonne question.

— Et j'en ai une autre, reprit le fleuriste. Doit-on porter l'œillet sur la boutonnière, fixé au revers à l'aide d'une épingle, ou faut-il le glisser dans la boutonnière ?

C'était un dilemme, en effet. Keller demanda au fleuriste ce qu'il lui conseillait.

— Il y a deux écoles. Mais je vais vous dire ce que je pense. À quoi bon avoir une boutonnière si on ne s'en sert pas ?

Costume impeccablement repassé et chaussures cirées, un œillet rouge à la boutonnière, Keller monta dans le Metroliner à Penn Station. Il avait acheté un numéro du *Gentleman's Quarterly* à un kiosque de la gare et fit durer le magazine jusqu'à Washington. De temps à autre, ses yeux quittaient la page qu'il était en train de lire pour glisser vers sa boutonnière.

Il aurait aimé connaître l'opinion de ce magazine sur la question, mais on n'en disait rien. D'après le fleuriste, qui avait un petit intérêt dans l'affaire évidemment, Keller n'avait aucun souci à se faire.

« Ce n'est pas tout le monde qui peut porter une fleur au revers de son veston, lui avait-il dit. Sur certains hommes, ça paraîtra frivole, sur d'autres ça fera dandy. Mais sur vous...

— Ça passe ?

— Mieux que ça. Vous le portez avec une belle élégance. Oserai-je dire avec panache ? »

Avec panache, se dit Keller.

Le panache n'avait rien à voir là-dedans. Keller se contentait de suivre des instructions. Il devait porter un œillet à la boutonnière, prendre un train bien précis et attendre devant la librairie B. Dalton d'Union Station avec un magazine, lui aussi bien précis, à la main, jusqu'à ce que le client – un type bien précis, naturellement – saisisse le moment opportun pour prendre contact avec lui.

Keller trouvait cette façon de procéder un peu grand-guignolesque, et autrefois le vieux n'aurait jamais accepté. Mais le vieux n'était plus lui-même depuis quelque temps et cette histoire d'accessoires et de signes de reconnaissance n'était qu'une anecdote.

« Portez cet œillet, lui avait dit Dot dans la cuisine de la grande et vieille maison de White Plains. Portez cet œillet, achetez ce magazine et faites votre travail, Keller. Au moins, il ne refuse plus tous les contrats. Et quel mal y a-t-il à porter une fleur au revers, hein ? Ne me dites pas que vous pensez à Thoreau ?

— Thoreau ?

— Il recommandait de se méfier des entreprises qui exigent des vêtements neufs. Mais il n'a jamais parlé des œillets. »

À midi dix, Keller était à son poste, sa fleur à la boutonnière et son magazine à la main. Il resta planté là comme un soldat de plomb pendant une demi-heure, puis il abandonna son poste pour chercher des toilettes. Il

revint à sa place en ayant l'impression d'être un déserteur, mais prit le temps de scruter les environs pour voir si quelqu'un l'observait. En vain. Il se remit à attendre.

À 13 h 15, il se rendit dans un fast-food tout proche pour manger un hamburger. À 13 h 50, il trouva un téléphone pour appeler White Plains. Dot décrocha et, avant même qu'il ait le temps d'achever sa phrase, elle lui ordonna de rentrer.

— La mission est annulée, dit-elle. Le type a appelé pour tout arrêter. Mais vous étiez déjà en route pour Washington.

— Je poireaute depuis midi ! dit-il. Je déteste ça.

— Vous n'êtes pas le seul. Heureusement, ça va vous rapporter quelques dollars. Normalement, il aurait dû payer la moitié d'avance...

— « Normalement » ?

— Le type voulait vous rencontrer d'abord pour vous demander si vous pensiez que le boulot était faisable. Ensuite seulement il aurait payé la première moitié, et le solde après exécution du travail.

« Exécution » était le mot qui convenait.

— Mais il a finalement décidé de tout annuler avant de me rencontrer. Il n'apprécie pas le panache ?

— Le panache ?

— L'œillet. Peut-être qu'il n'aime pas ma façon de le porter.

— Il ne vous a même pas vu, Keller. Il a téléphoné vers 10 h 30. Vous étiez encore dans le train. Et d'ailleurs, y a-t-il plusieurs façons de porter une fleur à la boutonnière ?

— Ne me lancez pas sur ce sujet. S'il n'a pas versé d'avance...

— Il a payé. Mais pas la moitié.

— Combien ?

— Ce n'est pas énorme. Il nous a envoyé mille dollars. Votre part ne vous permettra pas de prendre votre retraite, mais, en vérité, tout ce que vous avez fait, à part attendre debout, c'est de voyager assis. Cette terre est pleine de gens qui travaillent beaucoup plus pour beaucoup moins.

— Et je parie qu'ils sont heureux de savoir qu'ils sont bien mieux lotis que ces miséreux qui crèvent de faim en Somalie.

— Pauvre Keller. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Prendre le train pour rentrer.

— Allons, Keller, vous êtes dans notre belle capitale. Allez visiter le Smithsonian. Offrez-vous la visite de la Maison-Blanche. Prenez le temps de respirer le parfum des fleurs.

Keller raccrocha et prit le premier train pour New York.

De retour chez lui, il enleva et suspendit son costume, après en avoir ôté la touche de panache à son revers. Il

s'était déjà débarrassé du magazine.

C'était un mercredi. Le lundi matin suivant, il était assis sur une banquette dans un des endroits où il prenait habituellement son petit déjeuner, un coffee shop grec de la Deuxième Avenue. Il lisait le *Times* en mangeant des œufs au plat au salami quand un type s'adressa à lui :

— Vous permettez que je m'assoie ?

De son propre chef et sans attendre la réponse, le type se glissa sur la banquette en face de Keller.

Celui-ci l'observa. La quarantaine, costume sombre, cravate passe-partout. Rasé de près et bien coiffé. Il n'avait pas une tête de dingue.

— Vous devriez porter une fleur à la boutonnière, dit-il. Ça ajoute... un petit quelque chose.

— Du panache ?

— Exactement. C'est le mot que je cherchais, je l'avais sur le bout de la langue. Du panache.

Keller garda le silence.

— Vous vous demandez sûrement ce que je veux.

Keller secoua la tête.

— Non ?

— Je sais que vous allez me le dire.

Cette remarque lui valut un sourire.

— Vous êtes sûr de vous, dit le type. Ça ne m'étonne pas.

Il plongea la main dans sa poche de veston et Keller agrippa le bord de la table à deux mains. Il s'attendait à voir apparaître une arme.

Au lieu de ça, la main ressortit de la poche avec un portefeuille plat en cuir noir. L'homme l'ouvrit d'un geste du poignet pour lui montrer une pièce d'identité. La photo correspondait au visage qui se trouvait en face de Keller. La carte était au nom d'un certain Roger Keith Bascomb travaillant pour un organisme baptisé National Security Resource.

Keller rendit la carte à son propriétaire.

— Merci, dit Bascomb. Vous étiez prêt à renverser la table sur moi, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Peu importe. Vous êtes sur vos gardes, c'est parfait. Et ça ne m'étonne pas. Je sais qui vous êtes et ce que vous êtes.

— Je suis un type qui essaie de prendre son petit déjeuner, dit Keller.

— Et qui n'a pas l'air de se laisser intimider par toutes ces histoires effrayantes sur le cholestérol. Des œufs et du salami ! Franchement, je vous admire, Keller ! Et je parie que vous buvez du vrai café, en plus ?

— Il n'est pas formidable, mais au moins c'est de l'authentique.

— Mon petit déjeuner se compose d'un muffin aux céréales, dit Bascomb. Et je le fais passer avec une tasse

de déca. Mais je ne suis pas venu pour solliciter votre compassion.

Tant mieux, se dit Keller.

— Je ne veux pas prendre des accents mélodramatiques, reprit Bascomb, mais c'est difficile de faire autrement. Monsieur Keller, votre pays a besoin de vos services.

— Mon pays ?

— Les États-Unis d'Amérique, vous savez bien.

— Mes services ?

— Le genre de services pour lesquels vous êtes descendu à Washington. Ni vous ni moi n'ignorons de quels services il s'agit.

— Je pourrais protester.

— Vous pourriez.

— Mais je vous laisse continuer.

— Parfait. En échange, je vous offre toutes mes excuses pour ce déplacement inutile. Nous avons besoin de vous localiser et d'apprendre certaines choses sur vous.

— Vous m'avez repéré à Union Station et vous m'avez suivi quand je suis rentré à New York.

— J'en ai peur.

— Vous avez découvert qui j'étais et vous vous êtes renseigné.

— Exactement, dit Bascomb. Voyez-vous, Keller, votre

oncle préfère éviter l'intermédiaire.

— Mon oncle ?

— Sam. Nous ne voulons pas passer par M. Machin-Chose à White Plains. C'est très confidentiel et il n'est pas dans la confiance.

— Vous voulez travailler directement avec moi.

— Voilà.

— Et vous voulez que je...

— Que vous fassiez ce que vous faites le mieux, Keller.

Keller avala un peu de salami et d'œuf et but une gorgée de café.

— Désolé, dit-il.

— Je vous demande pardon ?

— Ça ne m'intéresse pas, dit Keller. À supposer que j'aie fait ce que vous dites, je ne le fais plus.

— Vous avez pris votre retraite ?

— C'est ça. Et même si ce n'était pas le cas, je n'agis pas dans le dos du vieux. Et je ne travaillerai jamais pour quelqu'un qui me fait voyager sans raison avec une fleur à la boutonnière.

— Vous arboriez cette fleur comme quelqu'un qui ne sort jamais sans, lui remontra Bascomb. Non, non, je vous le dis, Keller, vous êtes né pour porter l'œillet à la boutonnière.

— C'est bon à savoir, mais ça ne change rien.

— Même chose pour votre refus.

— Expliquez-vous.

— Je suis heureux de savoir ce que vous pensez. Il est bon de pouvoir s'exprimer. Mais ça ne change absolument rien. Nous avons besoin de vous, un point c'est tout.

Bascomb sourit. Il attendait les protestations de Keller. Celui-ci le fit attendre.

— Réfléchissez bien, reprit Bascomb. Pensez au bureau du procureur. Pensez au Trésor public. Pensez à toutes les ressources d'un gouvernement fédéral puissant, trop puissant diraient certains, rassemblées contre un petit citoyen sans défense.

Keller se surprit à y penser, malgré lui.

— Et maintenant, oubliez tout ça, poursuivit Bascomb avec un geste de la main comme s'il chassait de la fumée, et pensez à l'occasion qui vous est offerte de servir votre pays. Je ne sais pas si vous vous êtes déjà considéré comme un patriote, mais si vous regardez au fond de vous-même, je suis certain que vous vous découvrirez des sources de patriotisme intarissables, des sources dont vous ignoriez jusqu'à l'existence. Vous êtes américain, Keller, et on vous offre la possibilité de faire quelque chose pour l'Amérique. Et de sauver votre peau par la même occasion.

Keller fut stupéfait par ses propres paroles :

— Mon père était soldat, dit-il.

*Le voici cet homme à l'âme endormie
Qui jamais ne s'est dit,
Ceci est mon pays, ma terre natale !*

Keller referma le livre et le posa. Les vers de Sir Walter Scott étaient cités dans une nouvelle que Keller avait lue au lycée. L'homme sans pays était Philip Nolan, condamné à errer à travers le monde toute sa vie durant pour avoir laissé passer sa chance d'agir en patriote.

Keller n'avait pas la nouvelle sous la main, mais il avait trouvé le poème dans le *Bartlett's Familiar Quotations*^{9} et chercha le mot « patriotisme » dans l'index. La plus belle citation sur le sujet était celle de Samuel Johnson. « Le patriotisme, disait-il, est l'ultime refuge du bandit. »

Cette phrase sonnait bien, mais Keller n'était pas sûr de comprendre ce qu'elle voulait dire. Le bandit n'était-il pas ce qu'il y avait de plus éloigné du patriote ? En termes plus simples, le patriote appartenait inévitablement à la catégorie des types bien. Il se consacrait au service de sa nation et de ses concitoyens et, très souvent, il finissait par donner la pleine mesure de son dévouement en se sacrifiant, en mourant pour que les autres puissent vivre libres.

Nathan Haie^{10}, par exemple, regrettant de n'avoir qu'une seule vie à offrir à son pays. L'amiral John Paul Jones déclarant qu'il n'avait pas encore commencé à se battre. David Farragut^{11} fonçant droit devant à toute allure, au mépris des torpilles.

Des types bien, tout ça, se dit Keller.

Alors qu'un bandit était forcément un méchant, par définition. Et donc, comment pouvait-il être un patriote, ou trouver refuge dans le patriotisme ?

En y réfléchissant, il se dit que le bandit pouvait peut-être trouver refuge dans l'apparence du patriotisme, en enveloppant ses actes égoïstes sous le manteau du désintéressement. Une sorte de faux patriotisme pour dissimuler ses viles motivations.

Cela dit, le vrai bandit ne pouvait pas être un patriote authentique. Ou alors... si ?

À regarder les choses en face, il était obligé de le reconnaître, lui-même était très certainement un bandit. Même s'il ne le pensait pas. Même s'il se voyait plutôt en célibataire new-yorkais, en gars qui vit seul, mange dehors ou rapporte des plats à emporter, en type qui dépose son linge sale au pressing et fait les mots croisés du *Times* en buvant son café du matin. Il entretenait sa forme dans une salle de sport, il nouait avec les femmes des relations vouées à l'échec et allait au cinéma tout seul. Il y avait huit millions d'histoires dans cette ville, la plupart n'étaient pas très intéressantes et la sienne en faisait partie.

Sauf que, de temps en temps, il recevait un coup de téléphone d'un habitant de White Plains. Alors, il faisait sa valise, prenait l'avion et tuait quelqu'un.

Difficile de dire le contraire. Quand on se comporte de cette façon, on est un bandit. Affaire classée.

Mais, aujourd'hui, il avait l'occasion de devenir patriote.

Pas uniquement pour la galerie, car personne ne le saurait, pas même Dot ou le vieux. Bascomb avait été clair sur ce point. « Pas un mot à quiconque, et si jamais ça tourne mal, c'est comme dans *Mission impossible*. Nous n'avons jamais entendu parler de vous. Vous avez agi seul et si vous essayez de raconter que vous travaillez pour le gouvernement, on vous rira au nez. Si vous citez mon nom, on dira qu'on n'a jamais entendu parler de moi. Et ce sera la vérité.

— Parce que Bascomb n'est pas votre vrai nom.

— Et que vous auriez sûrement du mal à trouver la National Security Resource dans l'annuaire. Ou n'importe où ailleurs. Nous sommes des gens très discrets. Avez-vous déjà entendu parler de nous ? Non, comme tout le monde. »

Keller n'en tirerait aucune gloire et les risques étaient nombreux. Même chose quand il exécutait les missions du vieux, mais là, ses efforts étaient largement récompensés. En travaillant pour la NSR, il ne toucherait que des indemnités – minimes par-dessus le marché.

Il n'agirait donc ni pour la gloire ni pour l'argent. Bascomb lui avait laissé entendre qu'il n'avait pas le choix, mais on avait toujours un choix, et Keller avait choisi de jouer le jeu. Pourquoi ?

Pour son pays.

« Nous sommes en temps de paix, avait précisé

Bascomb. La menace soviétique s'est volatilisée, mais que cela ne vous trompe pas, Keller. Votre pays est dans un état de guerre permanent. Il a des ennemis à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Et parfois, nous devons les attaquer avant qu'ils nous attaquent. »

En nouant sa cravate et en boutonnant son veston, Keller n'avait pas l'impression de ressembler à un soldat. Mais il se sentait soldat dans l'âme. Un soldat qui arborait son propre uniforme, prêt à servir son pays.

Howard Ramsgate était un type corpulent et large d'épaules, avec un sourire permanent sur son visage carré empreint d'innocence. Chemise blanche, cravate rayée, pantalon de costume gris souris aux plis marqués. Le veston était suspendu à un perroquet dans un coin du bureau.

Howard Ramsgate leva les yeux lorsque Keller entra.

— Bonjour, dit-il. Magnifique journée, hein ? Je m'appelle Howard Ramsgate.

Keller donna un nom qui n'était pas le sien. Pas que Ramsgate aurait pu le répéter, mais supposons qu'il ait branché un magnétophone. Il n'aurait pas été le premier fonctionnaire de Washington à installer des micros dans son propre bureau.

— Ravi de vous connaître, reprit Ramsgate en se levant pour lui serrer la main.

Il portait des bretelles avec des dessins de chats, Keller le remarqua. Des chats de différentes races.

Quand on imagine un traître, se dit-il, on voit un petit homme sournois vêtu d'un imperméable taché qui rôde dans les sous-sols ou traîne dans un café miteux. On ne s'attend certainement pas à se retrouver devant une paire de bretelles avec des dessins de chats.

— Nous avons rendez-vous ? demanda Ramsgate. Je ne vois rien sur mon agenda.

— J'ai décidé de tenter ma chance en passant à l'improviste.

— Je vois. Mais comment avez-vous franchi le barrage de Janeane ?

La secrétaire. Keller avait calculé l'heure de sa pause et s'était faufilé dans le bureau au moment où elle s'absentait en douce pour fumer une petite cigarette.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je n'ai vu personne en arrivant.

— Bon, enfin... maintenant, vous êtes là. C'est ça qui compte, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, dit Ramsgate. Voyons voir votre souricière.

Keller le regarda d'un air ébahi. Un jour, au cours de sa brève psychothérapie, il avait fait un rêve particulièrement frappant où il y avait des souris. Il s'en souvenait encore. Mais pourquoi est-ce que cet espion, ce traître...

— Pour moi, c'est devenu une sorte de terme générique, lui expliqua Ramsgate. Vous connaissez le vieil

adage : « Fabrique une bonne souricière et le monde suivra le chemin qui mène à ta porte. » Emerson, non ?

Keller n'en avait aucune idée.

— Oui, Emerson, dit-il.

— Ce genre de formules, c'est presque toujours Emerson. Ou alors, c'est Benjamin Franklin. Le bon sens américain. On peut compter sur eux à tous les coups.

— Exact.

— Figurez-vous que les Américains ont déposé plus de brevets pour des souricières que pour toute autre invention. Vous ne pouvez pas imaginer la quantité de systèmes qu'on a élaborés pour capturer et massacrer ces petites bêtes. Mais, évidemment, ajouta-t-il en tirant sur ses bretelles, le meilleur piège à souris n'est pas brevetable. Il a quatre pattes et il miaule.

Keller se força à ricaner.

— Des souricières, j'en ai vu, reprit Ramsgate. Comme tous les avocats spécialisés en propriété industrielle. Et chaque jour, je vois des trucs nouveaux. Un tas d'inventions qui entrent dans ce bureau ne sont pas plus brevetables qu'un chat. Certaines ont déjà été inventées par quelqu'un d'autre. Certaines ne font pas ce qu'elles sont censées faire et, d'ailleurs, ce qu'elles sont censées faire n'a aucun intérêt. Mais bon, certaines fonctionnent et sont utiles et, de temps à autre, on en voit arriver une qui améliore réellement la qualité de la vie dans ce merveilleux pays qui est le nôtre.

Le bon sens américain, se dit Keller. Notre merveilleux pays. Ce type était un traître et il avait le culot de parler comme un politicien en tournée électorale.

— Bref, je suis tout excité chaque fois que quelqu'un entre dans ce bureau, dit Ramsgate. Que m'apportez-vous ?

— Je vais vous montrer.

Keller contourna le bureau, ouvrit sa mallette et posa un bloc de feuilles sur le dessus du bureau.

— « Je vous en prie, pardonnez-moi », lut Ramsgate à voix haute. Vous pardonner pour quoi ?

Keller lui répondit en l'étrangeant avec son bras. Il maintint la pression assez longtemps pour provoquer un évanouissement. Alors, il lâcha Ramsgate et arracha la première feuille du bloc, la froissa et la jeta dans la corbeille. La feuille suivante portait un autre message presque similaire : « Je suis désolé. Pardonnez-moi, je vous en prie. »

Ce mot ne résisterait pas à un examen scientifique approfondi, mais Keller se dit qu'il faciliterait la tâche des policiers s'ils voulaient conclure au suicide.

Il gagna la fenêtre et l'ouvrit. Il fit rouler le fauteuil de Ramsgate devant, souleva le bonhomme par les aisselles, le mit debout et le fit basculer dans le vide.

Il remit la chaise en place, arracha la deuxième feuille du bloc, la froissa et la jeta elle aussi dans la corbeille. C'était mieux comme ça, se dit-il. Pas de message, juste un bloc posé sur le bureau, mais en regardant dans la

corbeille, on trouverait deux brouillons d'un message que Ramsgate avait, pour finir, décidé de ne pas laisser derrière lui.

Le sens du détail. Les flics attacheraient plus d'importance à ce message s'ils ne tombaient pas dessus immédiatement.

Janeane avait repris sa place quand il s'en alla. Elle bavardait au téléphone. Elle ne leva même pas la tête.

De retour à New York, Keller attaqua les cinq jours suivants en achetant le *Washington Post* à un kiosque à journaux situé en face du bâtiment des Nations unies. Il n'y avait rien le premier matin, mais le deuxième jour, il tomba sur un entrefilet à la rubrique nécrologique, – un avocat de Washington spécialisé dans la propriété industrielle était mort et il s'agissait vraisemblablement d'un suicide. Keller apprit ainsi où Howard Ramsgate avait fait ses études et découvrit quelques inventions qui avaient pu être brevetées grâce à lui. L'article mentionnait également les noms des gens qui lui survivaient : son épouse, deux enfants et un frère à Lake Forest, dans l'Illinois.

Ce qu'on ne disait pas, c'est que cet homme était un espion, un traître. On ne disait pas non plus qu'il avait reçu un coup de main pour passer par la fenêtre. Perché sur son tabouret dans un coffee shop, Keller se demanda s'ils savaient encore beaucoup de choses qu'ils ne disaient pas.

Les trois jours suivants, il ne trouva plus aucune allusion à Ramsgate. Ça n'avait rien de surprenant ni d'étrange – les journaux s'étendaient rarement sur le suicide d'un obscur avocat -, mais il se surprit à essayer de lire entre les lignes d'autres articles, cherchant des liens subtils avec la mort de Ramsgate. Ce lobbyiste inculpé de financement occulte d'une campagne électorale, ce touriste japonais pris dans une fusillade entre dealers, ce vote capital au Congrès... toutes ces choses pouvaient avoir un rapport avec la défenestration d'Howard Ramsgate. Et lui, l'homme qui en était à l'origine, ne le saurait jamais.

Le matin du cinquième jour, alors qu'il lisait l'histoire d'un petit scandale à la mairie, Keller se demanda s'il n'était pas suivi. Quelqu'un le surveillait-il depuis la mort de Ramsgate ? Avait-on remarqué qu'il commençait ses journées en allant acheter le *Washington Post* à cinq rues de chez lui au lieu de prendre son petit déjeuner en bas de son immeuble avec le *New York Times* ?

Il réfléchit et se traita d'idiot. Mais était-ce moins idiot d'acheter le *Post* chaque matin ? Il avait jeté un caillou dans un étang quelques jours plus tôt, et il y retournait quotidiennement pour repérer les traces de ronds à la surface.

Il sortit du coffee shop en laissant son journal. Un peu plus tard, en y repensant, il comprit pourquoi il agissait ainsi.

Il cherchait une conclusion, le sentiment du travail accompli. Chaque fois qu'il effectuait une mission pour le

vieux, il passait un coup de téléphone, recevait une tape dans le dos, bavardait un peu avec Dot et, en temps normal, touchait son argent. C'était le plus important, évidemment, mais la reconnaissance était importante elle aussi, comme le fait de savoir, de part et d'autre, que le travail avait été fait et bien fait.

Avec Ramsgate, rien de tout cela. Il n'y avait pas de rapport à faire, personne avec qui bavarder, personne à qui raconter comment il avait procédé. Des individus peu loquaces parlaient peut-être de lui dans des bureaux à Washington, mais il n'était pas là pour entendre ce qu'ils disaient. Bascomb était peut-être satisfait de son travail, mais il ne l'avait pas contacté pour lui donner des tapes dans le dos.

Ce n'est pas grave, se dit-il.

Car tout compte fait, n'était-ce pas le lot du soldat ? Il n'y aurait pas de roulements de tambour, pas de clairon, pas de défilé, pas de médaille. Il devrait se passer des commentaires et des félicitations et ne connaîtrait sans doute jamais les véritables conséquences de son geste – et encore moins la raison pour laquelle on avait fait appel à lui pour cette mission particulière.

Il s'en remettrait. Il pourrait même en tirer une certaine satisfaction. Il n'avait pas besoin de tambour, de clairon, de défilé ou de médaille. Il avait mené une existence de bandit, mais son pays avait fait appel à lui. Il avait servi sa patrie.

Personne ne lui avait donné de tapes dans le dos. Personne ne l'avait appelé pour le féliciter. Personne ne le

ferait, et c'était très bien ainsi. Son acte, le service qu'il avait rendu, constituait sa récompense.

Keller était un soldat.

Le temps passant, Keller finit par s'habituer à l'idée qu'il n'entendrait plus jamais parler de Bascomb. Et puis, un après-midi où il faisait la queue au kiosque de Times Square pour acheter des billets de spectacle à tarif réduit, quelqu'un lui tapa sur l'épaule.

— Excusez-moi, dit un type en lui tendant une enveloppe. Je crois que vous avez fait tomber ça.

Keller faillit répondre que ce n'était pas à lui, mais s'arrêta en reconnaissant le bonhomme. Bascomb ! Mais avant qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit, celui-ci avait disparu dans la foule.

L'enveloppe était blanche et toute simple, avec un rabat collé et fermé avec du scotch. Il n'y avait rien d'écrit dessus. À en juger par son poids, deux timbres auraient suffi pour l'envoyer. Mais il n'y avait pas de timbre et Bascomb n'avait pas osé la confier à la poste.

Keller la glissa dans sa poche. Arrivé devant le guichet, il acheta un billet pour une comédie musicale des années 50. Il songea à en acheter un deuxième qu'il aurait caché à l'intérieur d'une citrouille évidée. Et quand le rideau se serait levé, ce soir-là à 20 heures, Bascomb aurait été assis à ses côtés.

De retour chez lui, il ouvrit l'enveloppe. Elle contenait un nom et une adresse à Pompano Beach, en Floride. Accompagnés de deux Polaroids : le premier montrait un

homme et une femme, le second montrait le même homme, seul cette fois et assis. L'enveloppe contenait aussi neuf billets de cent dollars usagés dont les numéros ne se suivaient pas et deux billets de cinquante.

Keller regarda les photos. De toute évidence, elles avaient été prises à plusieurs années d'intervalle. Le type paraissait plus âgé sur la photo où il était seul et là... était-ce un fauteuil roulant dans lequel il était assis ? Possible, se dit Keller.

Le pauvre vieux, pensa-t-il instinctivement, avant de se ressaisir. Ce type ne méritait aucune pitié. Ce salopard était un traître.

Les mille dollars ne suffisaient pas à couvrir ses frais. Il dut s'acheter un billet d'avion plein tarif pour West Palm Beach, louer une voiture et passer trois nuits à l'hôtel avant de pouvoir remplir sa mission – et une nuit de plus après, avant de pouvoir reprendre l'avion pour rentrer chez lui. Les cinq cents dollars qu'il avait touchés pour l'accident de Howard Ramsgate avaient suffi à payer le Metroliner et un bon dîner ; il lui était même resté quelques dollars. Mais pour effectuer la mission de Pompano Beach, il dut mettre la main au porte-monnaie.

Peu importait, d'ailleurs. Il n'était pas à quelques dollars près.

Il aurait pu faire des économies en effectuant le travail plus rapidement, mais la mission s'était révélée pleine d'embûches. Le traître – il se nommait Drucker, Louis

Drucker, mais Keller trouva plus simple de l'appeler « le traître » – vivait dans une résidence en bord de mer, dans Briny Avenue, en plein centre de Pompano Beach. Les résidents étant, comme on pouvait s'en douter, en majorité des personnes âgées, le traître n'était pas le seul à avoir des roues sous son fauteuil. D'autres se déplaçaient avec des déambulateurs en aluminium, les plus athlétiques se pavanant sur des cannes.

C'était la première fois que son travail le conduisait dans un tel lieu. Il ignorait si la sécurité était aussi draconienne dans tous les foyers de personnes âgées, mais il s'avéra que l'accès de celui-là était plus surveillé que l'entrée du Pentagone. Un gardien était posté dans le hall en permanence, il y avait des caméras dans les ascenseurs et les escaliers.

Le traître sortait deux fois par jour, le matin et le soir, pour faire une promenade sur la plage. Il était alors accompagné par une femme qui avait la moitié de son âge. Elle poussait son fauteuil roulant sur le sable dur, puis elle lui lisait un magazine en espagnol et fumait une ou deux cigarettes pendant qu'il prenait le soleil.

Keller envisagea et rejeta plusieurs plans sophistiqués pour entrer dans la résidence. Ils auraient certainement marché, mais après ? La femme vivant dans l'appartement du traître, il serait obligé de l'éliminer elle aussi. Cela ne lui posait aucun problème de conscience : il savait que les victimes civiles étaient inévitables dans la guerre moderne. Et d'ailleurs, qui pouvait dire que cette femme était un pion innocent dans l'affaire ? Non, si

c'était la seule façon de mettre le traître hors d'état de nuire, il n'hésiterait pas un instant à la liquider.

Mais un double homicide ne passait pas inaperçu et pourquoi attirer inutilement l'attention ? Avec une cible âgée et infirme, il était beaucoup plus simple de faire croire à une mort naturelle.

Avait-il un moyen d'attirer la femme à l'écart ? Pouvait-il accéder à l'appartement en son absence ? Et pourrait-il repartir sans se faire remarquer une fois son travail accompli ?

Il réfléchissait encore à toutes ces questions et tentait d'élaborer un plan d'action quand le destin lui offrit la solution sur un plateau. C'était en milieu de matinée, le soleil montait dans le ciel à l'est et Keller suivait consciencieusement les pas du vieillard et de son accompagnatrice sur la plage – ses pas à elle, s'entend : les pieds du traître ne touchaient jamais le sol. Puis, tout le monde s'arrêta. Assis dans son fauteuil face à l'océan, la tête renversée et les yeux fermés, le traître offrit sa peau parcheminée aux rayons du soleil. À deux mètres de lui, la femme s'allongea sur une serviette pour fumer une cigarette en lisant un magazine.

Puis elle l'éteignit en l'écrasant dans le sable et, quelques instants plus tard, le magazine lui glissa des mains : elle s'était assoupie.

Keller lui accorda une minute et regarda à gauche, puis à droite. Pas un chat dans les parages et il était prêt à tenter sa chance avec les personnes qui se trouvaient à une cinquantaine de mètres de là. Même si elles

regardaient dans sa direction, elles ne comprendraient pas ce qui se passait. Surtout compte tenu de l'âge de leurs yeux.

Il avança derrière le traître, plaqua sa main sur sa bouche de criminel et, avec le pouce et l'index de son autre main, il lui pinça les narines pour l'empêcher de respirer, tout en comptant lentement, jusqu'à un nombre qui lui parut suffisamment élevé.

Quand il ôta ses mains, celles du traître retombèrent sur les côtés. Keller les reposa sur les bras du fauteuil, comme si le vieil homme se prélassait dans l'étreinte chaude du soleil tel un lézard.

— Où étiez-vous, Keller ? Ça fait plusieurs jours que j'essaie de vous joindre.

— Je m'étais absenté.

— Vous avez quitté New York ?

— Oui, je suis allé en Floride.

— En Floride ? À Disney World, par hasard ? Vais-je serrer la main qui a serré la main de Mickey Mouse ?

— J'avais envie de soleil et de sable, dit-il. Je suis allé sur la Gulf Coast, à Sanibel Island.

— Vous m'avez rapporté un coquillage ?

— Un coquillage ?

— Il paraît qu'ils sont spectaculaires là-bas, dit-elle. L'île pénètre dans le golfe au lieu de s'étendre

parallèlement à la côte comme ce devrait être le cas.

— Sans blague ?

— Résultat, les marées charrient les coquillages par milliers et on vient du monde entier pour se promener sur la plage et les ramasser. Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? C'est vous qui revenez de ce foutu endroit. Et vous ne m'avez pas rapporté de coquillages ?

— Il faut se lever tôt pour ramasser ceux qui sont beaux, dit-il en se demandant si c'était vrai. Les gens débarquent à l'aube comme des sauterelles dans un champ d'orge. Et d'abord, je m'en fiche des coquillages. J'avais envie de me reposer.

— Vous avez loupé un boulot.

— Oh.

— Ça ne pouvait pas attendre, et pas moyen de savoir où vous étiez ni quand vous rentreriez. Vous devriez m'appeler quand vous vous absentez.

— Je n'y ai pas pensé.

— Ce n'est pas étonnant. Vous ne partez jamais. Depuis quand n'aviez-vous pas pris de vacances ?

— Dot, je suis en vacances presque tout le temps, lui répondit-il. Ici même, à New York.

— Il était donc temps que vous voyagiez pour des raisons extra-professionnelles ? Et je suppose que vous aviez de la compagnie.

— Euh...

— Grand bien vous fasse, Keller. Il vaut mieux que je n'aie pas réussi à vous joindre.

— La prochaine fois, je vous tiendrai au courant. Mieux encore, je vous rapporterai un coquillage.

Cette fois, Keller n'essaya pas de lire son histoire dans les journaux. Même si Pompano Beach possédait son propre quotidien, il n'y avait aucune chance de le trouver au kiosque des Nations unies. Ils auraient bien le *Miami Herald*, mais il avait le sentiment que le *Herald* ne publiait pas un article chaque fois qu'un vieux mourait au soleil. Autrement, il n'y aurait plus eu de place dans le journal pour les ouragans et les détournements de voitures.

Et d'ailleurs, pourquoi aurait-il voulu lire ses exploits dans la presse ? Il avait accompli sa mission, le traître était mort. C'était la seule chose qui comptait.

Il s'écoula presque deux mois avant que Bascomb ne reprenne contact avec lui. Cette fois, il n'y eut pas de rencontre, même très brève.

Keller reçut un coup de téléphone. La voix au bout du fil était sans doute celle de Bascomb, mais il n'aurait pu en jurer. L'appel fut très court et son correspondant s'exprima en chuchotant.

— Restez chez vous demain, lui dit-il. On va vous apporter quelque chose.

De fait, un employé de FedEx se présenta le lendemain matin avec une enveloppe cartonnée renfermant une photo, une fiche bristol avec un nom et une adresse et une liasse de billets de cent dollars usagés.

Il y avait exactement dix billets, soit mille dollars comme la première fois, mais, cette fois-ci, l'adresse était à Aurora dans le Colorado, ce qui représentait un grand nombre de kilomètres de plus par rapport à Pompano Beach. Keller commença par pester, mais en y réfléchissant, il se dit que cette maigre rétribution avait aussi un avantage : perdre de l'argent chaque fois qu'on accomplissait ce type de mission soulignait son dévouement à la cause du patriotisme. Inutile de mettre en doute ses motivations, il était évident qu'on ne faisait pas ça pour l'argent.

Il plia les billets et les rangea dans son portefeuille, après quoi, il observa longuement la photo du nouveau traître.

Puis le téléphone sonna.

Et Dot lui dit :

— Je me sens seule, Keller, et il n'y a rien à la télé. Venez donc me tenir compagnie.

Keller prit un train jusqu'à White Plains, puis un autre en sens inverse pour rentrer à New York. Il fit sa valise, appela une compagnie aérienne et sauta dans un taxi pour se rendre à l'aéroport JFK. Ce soir-là, son avion atterrit à Seattle. Keller y fut accueilli par un jeune type mince et

vêtu d'un costume croisé marron. Il portait aussi un chapeau, un feutre qui lui donnait l'air rétro.

Le jeune type, prénommé Jason, déposa Keller à son hôtel. Le lendemain matin, ils se retrouvèrent dans le hall et Jason lui fit faire le tour de la ville en voiture pour lui montrer divers endroits intéressants, parmi lesquels le Kingdome et le Space Needle, ainsi que le domicile et les bureaux de l'homme que Keller devait tuer. Au loin, à peine visible, se dressait le sommet enneigé du mont Rainier.

Ils déjeunèrent dans un bon restaurant du centre, où. Jason engloutit une quantité astronomique de nourriture. Keller se demanda où il mettait tout ça étant donné qu'il n'avait pas un gramme de graisse.

La serveuse leur versait une deuxième tasse de café quand Jason dit :

— Ah, je commençais à me demander si on ne l'avait pas loupé. Vous voyez le gars qui entre ? Costume gris et cravate bleue ? Avec une grosse tête toute rouge ? C'est Cully Wilcox.

Il ressemblait à sa photo. Mais ça ne faisait jamais de mal d'avoir quelqu'un pour vous désigner la cible en chair et en os.

— C'est un type important dans cette ville, reprit Jason en remuant à peine les lèvres. Mais la chute sera d'autant plus brutale, pas vrai ?

— Je vous demande pardon ?

— Ce n'est pas ce qu'on dit ? « Plus on monte haut,

plus la chute est brutale » ?

— Si, si.

— Vous n'avez pas trop envie de bavarder, j'ai l'impression. Vous devez vous concentrer, vous avez un tas de détails à régler.

— En effet, dit Keller.

— Ça risque de prendre du temps, dit-il à Dot. Le sujet est un personnage très en vue.

— Très en vue, dites-vous ?

— À ce qu'il paraît. Ça signifie plus de surveillance avant et plus de pression après.

— Comme toujours avec les gens importants.

— D'un autre côté, plus on monte haut, plus la chute est brutale.

— Comprenne qui pourra. Prenez votre temps, Keller. Respirez le parfum des fleurs. Mais évitez de prendre racine quand même.

Quelle merde ! se dit-il.

Il coupa le son de la télé, juste à temps pour faire taire un adorable jeune couple qui chantait : « Les bonbons à la menthe Certs, c'est deux deux deux bonbons en un... » Il ferma les yeux et adapta ce slogan à sa propre situation : « Keller est un tueur à gages. Non, Keller est un tueur de traîtres. Non, Keller, c'est deux deux deux tueurs en

un... »

Il était déjà assez difficile, se dit-il, de mener une seule existence à la fois. C'était beaucoup plus compliqué quand les deux vies qu'on menait se chevauchaient. Il ne pouvait pas faire attendre le vieux, il ne pouvait pas retarder son voyage à Seattle le temps d'effectuer son travail pour l'Oncle Sam dans le Colorado. Mais de combien pouvait-il retarder cette mission ? Était-ce urgent ?

Il ne pouvait pas appeler Bascomb pour lui poser la question. On pouvait supposer que c'était une affaire urgente.

Autrement dit, il devait trouver un moyen d'effectuer deux deux deux missions en même temps.

Comme s'il avait besoin de ça !

C'est un samedi matin, dix jours après son départ pour Seattle, qu'il rentra à New York. Cette fois, il dut changer d'avion à Chicago et il était tard quand enfin il arriva chez lui. Il avait appelé White Plains la veille au soir pour annoncer que le travail était fait. Il défit sa valise, se déshabilla, prit une douche bien chaude et s'effondra dans son lit.

Le lendemain après-midi, le téléphone sonna.

— Pas de noms, dit Bascomb. Je voulais juste vous dire : joli travail.

— Oh.

— Ce n'est pas dans nos habitudes, ajouta Bascomb,

mais même un professionnel blasé a besoin d'une petite tape dans le dos de temps à autre. Vous avez fait du beau travail, sachez qu'on apprécie.

— Ça fait plaisir, reconnut Keller.

— Et je ne parle pas uniquement pour moi. Vos efforts sont appréciés en haut lieu.

— Ah bon ?

— Au plus haut niveau, même.

— Au plus haut niveau ?

— Pas de noms, répéta Bascomb, mais disons simplement que vous avez gagné la gratitude d'un homme qui n'a jamais avalé la fumée.

Il appela White Plains pour annoncer à Dot qu'il était claqué.

— Je viendrai demain vers midi, dit-il. Ça vous va ?

— Ce sera parfait, répondit-elle. Je préparerai des sandwiches. Nous ferons un pique-nique.

Après avoir raccroché, Keller se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire pour s'occuper. Sur un coup de tête, il prit le métro pour se rendre dans le Bronx et passer quelques heures au zoo. Il n'avait pas visité un zoo depuis des années et avait oublié à quel point ces endroits le rendaient triste.

Il en alla de même cette fois-là, sans qu'il puisse expliquer pourquoi. Ce n'était pas de voir des animaux en

cage : d'après ce qu'il savait, ceux-ci étaient souvent plus heureux en captivité que dans la nature. Ils vivaient plus longtemps et n'étaient jamais malades. Ils n'étaient pas obligés de passer la moitié de leur vie à chercher de quoi se nourrir, et l'autre moitié à éviter de servir de nourriture aux autres. En les regardant, on était tenté de conclure qu'ils s'ennuyaient à mourir, mais Keller ne le pensait pas. À ses yeux, ils ne semblaient pas s'ennuyer.

Il se sentait inexplicablement triste, comme toujours, en rentrant à Manhattan. Il dîna dans un nouveau restaurant afghan et alla au cinéma. Le film était un western, mais pas dans le genre classique d'Hollywood, malheureusement. Une fois le film terminé, on avait encore du mal à savoir qui étaient les bons et qui étaient les méchants.

Le lendemain, il prit un train de bonne heure pour se rendre à White Plains et passa quarante minutes au premier étage avec le vieux. Quand il redescendit, Dot lui annonça qu'il y avait du café tout frais ou du thé glacé.

Il opta pour le café. Elle s'était déjà versé un grand verre de thé glacé. Ils s'installèrent à la table de la cuisine et Dot lui demanda comment ça s'était passé à Seattle. Bien, lui dit-il.

— Qu'avez-vous pensé de Seattle, Keller ? D'après ce que j'ai entendu dire, c'est la nouvelle ville à la mode. Dans le temps, c'était San Francisco, maintenant c'est Seattle.

— C'est pas mal.

— Vous n'avez pas eu envie de vous y installer ?

À vrai dire, il s'était surpris à s'imaginer vivant dans un des anciens bâtiments industriels aménagés autour de Pioneer Square, par exemple. Il aurait fait ses courses à Pike Market et prévu le temps qu'il allait faire en regardant si le mont Rainier était visible ou pas. Mais où qu'il aille, il nourrissait toujours ce genre de fantasmes. Ça ne voulait pas forcément dire qu'il était prêt à larguer les amarres et à déménager.

— Non, pas vraiment, répondit-il.

— Il paraît que c'est un endroit formidable pour boire un café.

— Ils sont très à cheval sur cette question, en effet. Un peu trop peut-être. Les snobs du vin sont déjà insupportables, mais quand il s'agit de café...

— Au fait, comment trouvez-vous le mien ?

— Parfait.

— J'imagine qu'il ne peut pas rivaliser avec celui de Seattle, dit-elle. Mais il fait toujours un temps pourri là-bas. Il pleut sans arrêt, à ce qu'il paraît.

— Oui, c'est très pluvieux. Mais c'est une pluie légère ; elle ne vous plaque pas contre les murs.

— Il pleut, mais jamais à verse ?

— Voilà.

— Je parie que toute cette pluie vous a démoralisé.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— La pluie tous les jours... Et tout ce snobisme autour du café. Vous ne pouviez plus supporter.

Hein ?

— Non, ça ne m'a pas gêné, dit-il.

— Ah bon ?

— Non, pas vraiment. Pourquoi ?

— Je me posais la question, dit-elle en l'observant par-dessus son verre. Je me demandais ce que vous foutiez à Denver.

La télévision était allumée, sans le son, sur une chaîne de téléachat. Une femme aux cheveux d'un roux peu naturel présentait une robe. Keller la trouvait de mauvais goût, mais le total inscrit dans le coin inférieur droit de l'écran ne cessait d'augmenter, indiquant que les spectatrices appelaient en grand nombre pour commander cet article.

— Évidemment, je pourrais certainement deviner ce que vous faisiez à Denver, disait Dot, et je pourrais aussi trouver le nom de la personne que vous êtes allée... voir. J'ai demandé à quelqu'un de m'envoyer plusieurs numéros du *Denver Post* et figurez-vous que j'ai trouvé un article sur une femme qui a connu une triste fin, dans un endroit appelé Aurora. Je jurerais que cette mise en scène portait vos empreintes. Non, ne prenez pas cet air paniqué, Keller. Je ne parle pas de vos véritables empreintes, c'est une image.

— Une image.

— Ça ressemble à votre façon de travailler, ajouta-t-elle, et la date correspond. Je dirais que ça manque un peu de votre finesse habituelle, mais sans doute étiez-vous pressé de retourner à Seattle.

Keller lui montra le téléviseur et demanda :

— Vous vous rendez compte de la quantité de robes qu'ils vendent ?

— Des tonnes.

— Vous achèteriez une robe comme ça, vous ?

— Jamais de la vie. J'aurais l'air d'un sac à patates dans un truc aussi mal coupé.

— Je voulais dire... une robe de cette façon-là. Par téléphone, sans l'essayer.

— J'achète souvent sur catalogue. Ça revient au même. Si ça ne vous va pas, vous renvoyez l'article.

— Ça vous arrive ? Et vous renvoyez les articles ?

— Bien sûr.

— Il n'est pas au courant, hein ? Pour Denver ?

— Non.

Il hocha la tête, hésita un instant, puis se pencha en avant.

— Dot, pouvez-vous garder un secret ?

Elle l'écouta lui raconter toute l'histoire, de la première

apparition de Bascomb au snack jusqu'au dernier coup de téléphone en date, celui où on transmettait les félicitations de l'homme qui n'avait jamais avalé la fumée. Quand il eut fini son récit, il se servit une autre tasse de café et revint s'asseoir à la table de la cuisine.

— Vous savez ce qui me chagrine ? lui demanda-t-elle. C'est votre question : « Dot, savez-vous garder un secret ? » Est-ce que je sais garder un secret... à votre avis ?

— Je...

— Si je n'en suis pas capable, on est tous dans de sales draps. Keller, je garde vos secrets depuis que vous avez des secrets à garder. Et vous me demandez si...

— Ce n'était pas vraiment une question. Comment appelle-t-on ça quand on n'attend pas vraiment une réponse ?

— Une prière.

— Non, on appelle ça une question rhétorique. Je sais bien que vous êtes capable de garder un secret, nom d'un chien !

— C'est pour ça que vous m'avez caché celui-là, lui renvoya-t-elle. Pendant tout ce temps.

— Il me semblait que c'était différent.

— Parce que c'était un secret d'État ?

— Exactement.

— Top secret. Confidentiel défense. Question de sécurité nationale.

— Hmm.

— Et si j'étais une espionne communiste ?

— Dot...

— Comment se fait-il que j'aie accès aux secrets d'État tout à coup ? Vous me mettez dans la confiance ? Autrement dit, si je ne vous avais pas parlé de Denver...

— Non. J'avais décidé de vous en parler de toute façon.

— Tôt ou tard, c'est ça ?

— Bientôt. Quand je vous ai appelée hier pour vous annoncer que je ne viendrais qu'aujourd'hui, j'avais besoin de temps pour réfléchir.

— Et alors ?

— Et alors, j'ai décidé de tout vous raconter pour savoir ce que vous en pensiez.

— Ce que j'en pense ?

— Exactement.

— Vous savez ce que ça me dit, Keller ? Ça me dit ce que vous, vous pensez.

— Et... ?

— Et je crois que vous pensez plus ou moins la même chose que moi.

— Soyez plus claire.

— A-R-N-A-Q-U-E, dit-elle. Piège à... Me fais-je bien comprendre ?

— On ne peut mieux.

— Il faut que ce type soit sacrément rusé, dit-elle, pour vous avoir fait marcher à la baguette. Mais je vois bien le tableau. Tout d'abord, vous avez envie d'y croire. « Jeune homme, votre pays a besoin de vous. » Et vous vous retrouvez à éliminer des inconnus pour quelques sous.

— Des indemnités. Mais elles n'ont jamais couvert les frais, sauf la première fois.

— L'homme des brevets pris dans sa propre souricière. À votre avis, qu'avait-il fait pour que Bascomb veuille l'éliminer ?

— Aucune idée.

— Et ce vieux débris dans son fauteuil roulant ? Heureusement que vous avez refroidi ce salopard, Keller, car sans vous, nos enfants et les enfants de nos enfants grandiraient en parlant russe.

— N'en rajoutez pas.

— Je vous fais payer votre question de pure rhétorique. Tout compte fait, pensez-vous qu'il y ait une chance sur un million pour que Bascomb soit réglo ?

Keller s'obligea à réfléchir, mais la réponse n'allait pas changer.

— Non.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? Les félicitations venues d'en haut ?

— Je crois. Ça m'a fichu un sacré coup, je l'avoue.

— Je m'en doute.

— Le gars tout en haut. Le grand manitou.

— Mangeant bruyamment des doughnuts et pensant à vous.

— Mais quand on y réfléchit, c'est tout bonnement impossible. Même s'il faisait une remarque de ce genre, est-ce que Bascomb me la transmettrait ? Et puis, quand j'ai commencé à prendre du recul...

— Tilt !

— Ouais.

— Que sait-on au juste sur ce Bascomb ? lui demandait-elle. On ne connaît ni son vrai nom ni son adresse et on ne sait pas comment le contacter. Que nous reste-t-il ?

— Presque rien.

— Je ne dirais pas ça. Nous n'avons pas besoin de grand-chose, Keller. Et nous avons un élément.

— Lequel ?

— Nous connaissons trois personnes qu'il voulait éliminer. C'est un début.

En costume cravate avec un œillet rouge à la boutonnière, Keller était assis dans une petite pièce douillette aménagée en bureau au fond d'une grande maison de style ranch, à Glen Burnie, dans le Maryland. Il avait allumé la télé, mais coupé le son, et commençait à se dire que c'était finalement la meilleure façon de la

regarder. Le silence conférait un aspect mystérieux qui améliorait tout ce qu'on voyait sur l'écran, y compris les publicités.

Il dressa l'oreille en percevant tout à coup le bruit d'une voiture dans l'allée et, quand il entendit une clé s'introduire dans la serrure, il prit la télécommande pour éteindre le téléviseur. Puis il resta assis et attendit patiemment, pendant que Paul Ernest Farrar accrochait son pardessus dans la penderie de l'entrée, allait déposer un sac de provisions dans la cuisine et passait d'une pièce à l'autre.

Quand enfin il entra dans le bureau, Keller lui lança :

— Salut, Bascomb. Vous avez une bien jolie maison.

Dans sa vie de bandit, Keller avait tué des gens de bien des façons. Mais, à sa connaissance, il n'avait encore jamais fait mourir quelqu'un de terreur. Pendant un instant, il crut que Bascomb (né Farrar) serait le premier. Celui-ci devint blanc comme un linge. Il recula d'un pas, involontairement, et plaqua sa main sur sa poitrine. Keller espéra qu'il n'allait pas être obligé de lui faire un massage cardiaque.

— Du calme, dit-il. Asseyez-vous donc. Désolé de vous avoir fait peur, mais ça me semblait être la meilleure solution. Pas de noms, pas de traces, hein ?

— Qu'est-ce que vous foutez chez moi ?

— J'ai commencé par faire les mots croisés. Et puis, quand la lumière a décliné, j'ai allumé la télé et, franchement, c'est beaucoup mieux quand on ne sait pas

ce qu'ils racontent. C'est un excellent exercice pour l'imagination. (Keller se renversa dans son siège.) J'aurais bien voulu vous retrouver quelque part pour le petit déjeuner, mais je ne sais même pas si vous le prenez dehors. Si ça se trouve, vous prenez votre muffin aux céréales et votre décaféiné dans la cuisine, sur la table en pin. Alors, j'ai décidé de venir jusqu'ici.

— Vous n'êtes pas censé entrer en contact avec moi, déclara Farrar d'un ton sévère. Quelles que soient les circonstances.

— Laissez tomber, dit Keller. Ça ne marche pas.

Farrar parut ne pas l'entendre.

— Mais puisque vous êtes ici, reprit-il, nous allons pouvoir discuter. Il se trouve qu'il y a justement quelque chose dont je voudrais vous parler. Je vais sortir mes notes.

Il passa devant Keller et voulut ouvrir un des tiroirs de son bureau, mais Keller le saisit par les épaules pour l'obliger à se retourner.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il, avant de vous mettre dans l'embarras. J'ai trouvé le pistolet et j'ai enlevé les balles. Vous auriez l'air bête si vous appuyiez sur la détente et que ça faisait « clic », non ?

— Je ne voulais pas prendre une arme.

— C'est peut-être ça que vous cherchiez, alors ? dit Keller en glissant la main dans sa poche de poitrine. Un passeport au nom de Roger Keith Bascomb, délivré par le gouvernement du Honduras britannique. Vous savez

quoi ? J'ai cherché dans l'atlas, pas moyen de trouver le Honduras britannique.

— C'est devenu Belize.

— Mais ils ont gardé l'ancien nom pour les passeports ? (Keller laissa échapper un petit sifflement presque inaudible.) J'ai trouvé les prospectus dans le même tiroir que le passeport. Une société installée aux îles Caïmans propose ce qu'ils appellent des « passeports fantaisie ». Pour se protéger, si jamais on est enlevé par des terroristes qui n'aiment pas les Américains. Vous n'allez pas le croire, mais ces mêmes personnes proposent également d'autres types de faux papiers d'identité. Vous leur envoyez un chèque et une photo et ils font de vous un agent de la National Security Resource. Pratique, hein ?

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler.

Keller soupira.

— Très bien. Je vais vous expliquer. Vous ne vous appelez pas Roger Bascomb, mais Paul Farrar. Vous n'êtes pas un agent du gouvernement, vous êtes gratte-papier à la Sécurité sociale.

— C'est une couverture.

— Vous avez été marié, poursuivit Keller, jusqu'à ce que votre femme vous quitte pour un autre homme. Cet homme s'appelait Howard Ramsgate.

— Euh...

— C'était il y a six ans. On ne peut plus parler de crime commis dans le feu de l'action.

— Je cherchais la meilleure façon de faire.

— Et vous m'avez trouvé, dit Keller. Vous m'avez forcé à agir à votre place. Et ça a marché ; si vous en étiez resté là, vous n'auriez jamais eu d'ennuis. Mais au lieu de ça, vous m'avez envoyé en Floride pour tuer un vieillard dans une chaise roulante.

— Louis Drucker, dit Farrar.

— Votre oncle, le frère de votre mère. Il n'avait pas d'enfants et, à votre avis, à qui a-t-il légué tout son argent ?

— À quoi ressemblait la vie de l'oncle Louis ? Handicapé, immobile, bourré de médicaments contre la douleur...

— Si je comprends bien, on lui a rendu service, dit Keller. La femme du Colorado était votre voisine, elle vivait deux maisons plus loin. J'ignore ce qu'elle vous avait fait pour figurer sur la liste. Peut-être vous a-t-elle plaqué ou insulté, à moins que son chien ait déféqué sur votre pelouse. Mais quelle importance ? Ce qui compte, c'est que vous vous êtes servi de moi. Vous m'avez envoyé aux quatre coins du pays pour tuer des gens.

— Ce n'est pas votre métier ?

— Si, et c'est justement ce que je ne comprends pas. J'ignore comment vous avez obtenu le numéro de White Plains, mais vous l'avez eu et je me suis retrouvé dans le train avec une fleur à la boutonnière. Pourquoi toute cette comédie ? Pourquoi ne pas verser la somme et faire exécuter le contrat tout simplement ?

— Je n'avais pas les moyens.

Keller hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Nous avons affaire à un vol de services. Vous m'avez fait faire tout ce travail pour des clopinettes.

— Écoutez... Je voudrais m'excuser.

— Vraiment ?

— Oui, sincèrement. La première fois, avec cette ordure de Ramsgate, je n'avais pas les moyens de faire autrement. Les deux fois suivantes, j'aurais pu vous offrir une somme convenable, mais nous avons déjà établi un certain type de relations. Vous agissiez par esprit de patriotisme, il me semblait plus sûr et plus simple de continuer comme ça.

— Plus sûr.

— Plus simple aussi.

— Et plus économique, souligna Keller. Sur le moment, du moins. Mais à long terme ?

— Que voulez-vous dire ?

— À votre avis, demanda Keller, que va-t-il se passer maintenant ?

— Vous ne me tuerez pas.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Vous l'auriez déjà fait. Nous ne serions pas en train de discuter. Vous voulez quelque chose et je crois savoir ce que c'est.

— Une tape dans le dos, dit Keller, de la part de l'homme qui n'a jamais avalé la fumée.

— De l'argent. Vous voulez ce qui vous revient à juste titre ; l'argent que vous auriez touché si je n'avais pas monté cette comédie. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Presque.

— Presque ?

— Je veux cet argent en effet, dit Keller, plus un petit quelque chose. Si j'étais le fisc, j'appellerais ça des amendes et des intérêts.

— Combien ?

Keller indiqua un chiffre, suffisamment élevé pour faire sourciller Farrar. Cette somme lui semblait excessive, lui dit-il, et les deux hommes marchandèrent jusqu'à ce que Keller accepte de la réduire d'un tiers.

— Je peux réunir une grosse partie de la somme, dit Farrar. Mais pas du jour au lendemain. Je serai obligé de vendre des titres. Je peux avoir du liquide pour la fin de la semaine ou au début de la semaine suivante au plus tard.

— C'est parfait, dit Keller.

— J'aurai aussi un autre travail pour vous.

— Un autre travail ?

— La femme dans le Colorado... Vous vous demandiez ce que j'avais contre elle. Elle m'a fait une réflexion un jour, mais là n'est pas la question. J'ai trouvé un moyen d'apparaître comme le deuxième bénéficiaire sur des

contrats d'assurance-vie garantis par le Trésor. C'est un peu compliqué à expliquer, mais ça devrait marcher comme sur des roulettes.

— Très astucieux, dit Keller en se levant. Voici ce qu'on va faire, Farrar. Je suis prêt à attendre une semaine pour l'argent, surtout si vous me proposez d'autres boulots à l'avenir. Mais j'aimerais un peu de liquide dès ce soir, en guise d'acompte. Vous avez bien de l'argent quelque part dans cette maison.

— Je vais voir ce que j'ai dans le coffre.

— Vingt-deux mille dollars, dit Keller en attachant les billets avec un élastique pour les ranger dans sa poche. Ça fait combien ? Cinq mille cinq cents dollars par contrat ?

— Vous aurez le solde la semaine prochaine, l'assura Farrar. Ou du moins, une grosse partie.

— C'est parfait.

— Mais comment arrivez-vous au chiffre de cinq mille cinq cents ? Il y avait trois personnes, et vingt-deux mille divisé par trois, ça fait sept mille dollars et des poussières. Très exactement... (Il plissa le front pour se livrer à cet exercice de calcul mental.)... 7 333 dollars par tête.

— Ah bon ?

— Et trente-trois *cents*, ajouta Farrar.

Keller se gratta a tête.

— Ai-je mal compté ? Ça fait bien quatre personnes, pourtant.

— Qui est la quatrième ?

— Vous, dit Keller.

— Si j'avais voulu attendre, dit-il à Dot le lendemain, il m'aurait sans doute remis une jolie somme en liquide. Mais il n'était pas question de le laisser voir le soleil se lever.

— Qui sait ce dont était capable ce petit salopard, c'est ça ?

— Voilà. Ce type était un amateur et un dingue. Mais il m'avait déjà piégé une fois.

— Et une fois, ça suffit.

— C'est même trop. Il avait tout manigancé. Il trafiquait des dossiers de la Sécurité sociale et m'envoyait tuer des gens pour toucher le fric de l'assurance. De parfaits inconnus !

— Les gens que vous tuez sont généralement des inconnus, Keller.

— Pour moi, oui, mais pas pour le client. Bref, je m'étais dit qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras et le tiens s'élève à vingt-deux mille dollars. C'est mieux que rien.

— Je crois, oui, dit Dot. Aux dernières nouvelles en tout cas. Et tout ça sans travailler, qui plus est. Vous avez agi par amour.

— Par amour ?

— Par amour du pays. Vous êtes un patriote, Keller. Après tout, c'est le geste qui compte.

— Si vous le dites.

— Je le dis. Et j'aime bien votre œillet. Je n'aurais pas cru que c'était votre genre, mais j'avoue que vous le portez très bien. Ça ajoute un petit quelque chose.

— Du panache, dit-il. Que voulez-vous que ça soit d'autre ?

10

Keller à la retraite

— À la retraite ? Vous, Keller ? (Dot le regarda en fronçant les sourcils et secoua la tête.) J'ai du mal à y croire.

— J'y pense, dit-il.

— Vous êtes un gars de la ville, Keller. Qu'avez-vous l'intention de faire ? Vous allez foutre le camp à Roseburg dans l'Idaho ? Vous acheter un jolie petite cabane en argile et clayonnages ?

— En quoi ?

— Peu importe.

— Roseburg était une petite ville charmante. Mais vous avez raison, je suis new-yorkais. Je resterais ici.

— Mais vous seriez à la retraite.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— J'ai fait mes comptes. Je peux me le permettre. J'ai mis un peu d'argent de côté au fil des ans et mon loyer n'est pas exorbitant. De plus, je n'ai jamais cherché à

vivre sur un grand pied, Dot.

— Vous avez quand même fait des dépenses. Toutes ces boucles d'oreilles que vous avez achetées pour cette fille.

— Andria.

— Je n'ai pas oublié son nom, Keller. Mais je ne voulais pas le prononcer car je craignais de réveiller un souvenir douloureux.

Il secoua la tête.

— Elle est entrée dans ma vie, elle a promené mon chien et elle est repartie.

— En emmenant votre chien avec elle.

— Lui-même était entré dans ma vie plus ou moins de son plein gré. Il était logique qu'il en sorte un jour. Pendant quelque temps, ils m'ont manqué tous les deux. Aujourd'hui, je n'y pense plus, on peut donc dire que j'ai survécu.

— Oui, on dirait.

— Et je n'ai jamais dépensé des fortunes pour ces boucles d'oreilles. D'ailleurs, que viennent faire les boucles d'oreilles là-dedans ?

— Aucune idée. Encore un peu de thé, Keller ?

Il hocha la tête et Dot remplit leurs deux tasses. Ils se trouvaient dans un restaurant chinois de White Plains, à environ un kilomètre de la grande et vieille maison de Taunton Place où Dot vivait avec le vieux. Keller lui avait proposé de la retrouver pour déjeuner et elle avait

suggéré cet endroit. Le repas était quasiment conforme à ce qu'ils attendaient. La nourriture avait un aspect chinois, effectivement, mais un goût de banlieue.

— Il est sur la pente descendante, dit-il. Il a des bons jours et des mauvais.

— Les bons jours sont devenus rares, dit-elle.

— Je sais. Nous en avons déjà parlé : tôt ou tard nous savons qu'il faudra faire quelque chose. J'ai bien réfléchi et il me semble que le mieux, c'est de prendre ma retraite.

— Vous jetez l'éponge. Vous reprenez vos billes. Vous quittez la table.

— Oui, en quelque sorte.

— Et... ?

— Et quoi ?

— Vous êtes encore jeune, Keller. Qu'allez-vous faire de votre vie ?

— La même chose que maintenant. A part que je ne m'absenterai plus huit ou dix fois par an pour aller faire un travail. Exception faite de ces interruptions, on pourrait dire que je suis à la retraite depuis des années. Je vais au cinéma, je lis, je m'entraîne à la salle de sport, je fais de grandes promenades, je vais au théâtre. Parfois, je vais boire une bière. Occasionnellement, je rencontre une femme...

— Qui, occasionnellement, va promener votre chien occasionnel.

Il lui jeta un regard noir.

— Bref, dit-il, je continuerai à faire ce que j'ai toujours fait, à part que je n'accepterai plus de contrats.

— Parce que vous serez à la retraite.

— Voilà. Où est le problème ?

Elle prit le temps de réfléchir.

— Ça pourrait presque marcher, dit-elle.

— Presque ? Pourquoi ?

— Toutes ces activités dont vous parlez, ce ne sont pas des occupations.

— Ah ?

— Non. Ce sont des choses qui vous occupent en attendant que le téléphone sonne. Ce sont des choses que vous faites entre deux contrats. Mais s'il n'y avait pas ces contrats, si vous deviez vous habituer à l'idée que le téléphone ne sonne plus, votre vie tout entière se résumerait à ces autres activités. Et ce n'est pas suffisant, Keller. Vous deviendriez dingue.

— Vous croyez vraiment ?

— Absolument.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, admit-il. Ces missions interrompent mes activités et, généralement, je suis agacé quand le téléphone sonne. Mais s'il ne sonnait plus jamais...

— Exactement.

— Et alors ? ! s'exclama-t-il. Un tas de gens prennent leur retraite et parmi eux des personnes qui adoraient leur métier et travaillaient soixante heures par semaine. Qu'ont-ils de plus que moi ?

Elle lui répondit sans aucune hésitation :

— Un hobby.

— Un hobby ?

— Une chose qui les absorbe complètement. Ça peut être n'importe quoi. La plongée sous-marine, la pêche à la mouche et la fabrication d'objets en macramé.

— C'est pas mon cas.

— Au fait, c'est quoi exactement le macramé, vous le savez ? C'est pas la même chose que le papier mâché, si ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question, Dot.

— Ou est-ce ces horreurs qu'on fabrique en faisant des nœuds ? Vous avez raison, ce n'est pas à vous qu'il faut poser la question car le macramé, même si je ne sais pas trop ce que c'est, ce n'est sûrement pas votre hobby. Sinon, vous pourriez en fabriquer une cabane, en plus de l'argile et des clayonnages.

— Revoilà les clayonnages, dit-il, et je ne sais toujours pas ce que c'est. Au diable ces trucs-là ! Si j'avais un hobby...

— N'importe lequel, du moment que vous pouvez vous y plonger. Construire des avions modèle réduit, jouer au circuit électrique, élever des abeilles...

— C'est le propriétaire qui serait content.

— N'importe quoi, je vous dis. Collectionner des trucs : des pièces, des boutons, des premières éditions. Il y a même des gens qui collectionnent les différents types de fil barbelé, vous vous rendez compte ? Vous saviez qu'il existait différents types de fil barbelé ?

— J'avais une collection de timbres quand j'étais gosse, se rappela-t-il. Je me demande ce qu'elle est devenue.

— Je faisais collection quand j'étais enfant, expliqua-t-il au marchand de timbres. Je me demande ce qu'est devenue ma collection.

— Autant vous demander où sont passées toutes ces années. Vous avez autant de chances de les retrouver que votre jeunesse.

— Oui, vous avez raison. Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qu'elle vaudrait aujourd'hui, après tout ce temps.

— Ça, je peux vous le dire.

— C'est vrai ?

Le marchand hocha la tête.

— Elle ne vaudrait quasiment rien. Disons, cinq ou dix dollars, album compris.

Keller observa son interlocuteur. Il avait dans les soixante-dix ans, une épaisse crinière de cheveux blancs et des yeux bleus comme un ciel sans nuages. Il portait une chemise blanche dont il avait roulé les manches. Quelques stylos partageaient sa poche de poitrine avec des accessoires philatéliques qui ramenèrent Keller des

dizaines d'années en arrière : des pinces, une loupe et un odontomètre.

— Comment je le sais ? dit le vieil homme. Eh bien, disons que j'en ai vu des collections de jeunesse. Elles sont presque toutes semblables. Vous n'étiez pas un gosse de riche, par hasard ?

— Loin de là.

— On ne vous donnait pas chaque mois mille dollars d'argent de poche, dont vous dépensiez la moitié pour acheter des timbres ? J'en ai connu quelques-uns comme ça. Des sales morveux gâtés, mais ils avaient de jolies collections. D'où vous venaient vos timbres ?

— Un ami de ma mère m'apportait tous les timbres étrangers qu'il recevait à son travail.

En disant cela, Keller se souvint de cet homme, il revit son image tout à coup, pour la première fois sans doute depuis vingt-cinq ans.

— J'en achetais aussi et j'échangeais mes doubles avec d'autres gamins.

— Combien aviez-vous acheté votre timbre le plus cher ?

— Aucune idée.

— Un dollar ?

— Pour un seul timbre ? Non, sans doute moins.

— Sans doute beaucoup moins. La plupart des timbres que vous achetiez ne coûtaient certainement que quelques *cents*. Ils ne valaient pas plus à l'époque, et ils

ne valent pas davantage aujourd'hui.

— Même après tout ce temps ? Dois-je en conclure que les timbres ne sont pas un très bon investissement ?

— Pas ceux qu'on achète pour quelques sous. Voyez-vous, peu importe l'ancienneté d'un timbre. Un timbre banal reste un timbre banal et un timbre sans valeur reste sans valeur. Les timbres rares, en revanche, restent rares et les timbres qui ont de la valeur en prennent encore plus. Un timbre qui valait un dollar il y a vingt ou trente ans vaut peut-être deux ou trois fois plus aujourd'hui. Un timbre qui valait cinq dollars peut atteindre les vingt ou trente dollars, voire cinquante. Et un timbre qui valait déjà mille dollars à l'époque peut se vendre dix mille ou vingt mille dollars aujourd'hui, si ce n'est plus.

— Très intéressant, dit Keller.

— Vraiment ? Je suis un vieux schnock qui adore parler et j'ai peur de vous ennuyer avec tout ça.

— Pas du tout, dit Keller en plantant ses coudes sur le comptoir. Ça m'intéresse énormément.

— Si vous voulez commencer une collection, reprit Wallens, il existe un tas de manières de s'y prendre. Il existe autant de manières de collectionner les timbres qu'il existe de collectionneurs.

Douglas Wallens était le nom du marchand. Sa boutique de timbres était une des dernières en rez-de-

chaussée. Elle se trouvait dans un immeuble étroit de deux étages dans la 28^e Rue, un peu à l'est de la Cinquième Avenue. Wallens se rappelait l'époque, lui raconta-t-il, où on trouvait des boutiques de timbres à chaque coin de rue dans le centre de Manhattan. Dans Nassau Street, un peu plus bas, il n'y avait que ça.

— Si je suis encore ici, c'est uniquement parce que l'immeuble m'appartient, dit-il. Sinon, je n'aurais pas les moyens de rester. Attention, je me débrouille, n'allez pas croire le contraire, mais aujourd'hui, tout se passe par correspondance. Pour ce qui est des clients, comme vous pouvez le voir, il n'y en a quasiment plus.

Malgré tout, la philatélie restait un merveilleux passe-temps, le roi des hobbies et le hobby des rois. Des enfants continuaient à collectionner des timbres dans leurs albums de débutant, même s'ils étaient de moins en moins nombreux à l'ère de l'ordinateur. Des adultes, jeunes et vieux, aisés ou modestes, continuaient à consacrer une part importante de leurs loisirs et de leurs revenus discrétionnaires à cette activité.

Et il existait d'innombrables manières de collectionner les timbres.

— Par thème, c'est ce qui est le plus répandu, poursuivit Wallens. Les timbres avec des animaux, les timbres avec des oiseaux, les timbres avec des fleurs. Ou bien les insectes ; il existe un tas de séries sur les papillons, par exemple. Au lieu de courir avec un filet, vous collectionnez les papillons sur des timbres.

Il fouilla dans une boîte de sachets transparents et en

sortit quelques échantillons.

— Ce sont de très jolis timbres. Vous avez aussi les trains, les voitures, les tableaux... Vous pouvez commencer votre petite galerie et la conserver dans un album. Il existe des timbres avec des pièces de monnaie et même des timbres avec des timbres ! Regardez. Des timbres modernes qui représentent des timbres célèbres du XIX^e siècle. Joli, non ?

— On choisit simplement une catégorie ?

— Oui, un thème comme on dit généralement. Il y a des listes qui recensent tous les thèmes existants, et des clubs auxquels vous pouvez adhérer. Vous pouvez aussi concevoir votre propre album et même inventer une nouvelle catégorie en collectionnant des timbres liés à votre activité professionnelle, par exemple.

Des timbres d'assassins, se dit Keller. Des timbres de meurtriers.

— Les chiens, dit-il.

— Ah, voilà un thème très couru, dit Wallens. Les chiens. Avec toutes les races différentes, comme vous vous en doutez... Tenez, vingt-quatre timbres de chiens différents pour huit dollars, plus les taxes. Mais il ne faut pas acheter ça.

— Ah bon ?

— C'est un cadeau de Noël pour un gamin. Un collectionneur sérieux ne s'intéresse pas à ça. Certains de ces timbres sont les rogatons de séries complètes et, tôt

ou tard, vous serez obligé d'acheter toute la série. La plupart de ces pochettes ne contiennent que des cochonneries, d'un point de vue philatélique. De nos jours, tous les pays émettent des timbres ridicules et impriment des tonnes de papier peint coloré pour les vendre aux collectionneurs. Vous avez certains pays où on n'envoie même pas cent lettres par mois mais qui émettent une centaine de timbres différents par an. Les timbres sont imprimés et vendus ici aux États-Unis, sans avoir jamais vu la lumière du jour à Dubaï, Saint-Vincent ou en Guinée équatoriale ou je ne sais quel pays foireux qui a autorisé cette émission en échange d'une partie des bénéfices...

Quand Keller ressortit de la boutique, il avait la tête qui tournait. Wallens avait parlé quasiment sans s'arrêter pendant deux heures entières et Keller était resté suspendu à ses lèvres. Il était impossible de se rappeler tout, mais le plus étrange était qu'il aurait aimé tout retenir. C'était intéressant.

Non, c'était plus que ça. C'était captivant.

Il n'avait pas dépensé un penny, mais il était rentré chez lui les bras chargés de documentation : trois numéros récents d'un hebdomadaire philatélique, deux anciens numéros d'un mensuel et deux catalogues de ventes aux enchères organisées dernièrement.

De retour chez lui, il se fit du café, s'en versa une tasse et s'assit avec un des hebdomadaires. L'article de une était consacré à la meilleure façon de présenter les nouveaux timbres autocollants. Dans la rubrique « On nous écrit », plusieurs collectionneurs déversaient leur

haine envers les postiers qui détruisaient les timbres de collection en les oblitérant d'un trait de stylo au lieu d'utiliser un tampon.

En buvant une gorgée de café, Keller s'aperçut que celui-ci était froid. Il consulta sa montre et comprit pourquoi. Il avait lu sans s'arrêter pendant trois heures.

— C'est drôle, dit-il à Dot. Je ne me rappelle pas avoir jamais consacré autant de temps à mes timbres quand j'étais gamin. J'ai plutôt l'impression d'avoir passé mon temps dehors et, surtout, je n'avais pas une grande capacité de concentration, comme tous les enfants.

— Du genre tête de linote.

— Mais j'ai quand même dû y consacrer plus de temps que je croyais, et plus d'attention. Je n'arrête pas de voir des timbres que je reconnais. Je regarde la photo d'un timbre en noir et blanc et je sais immédiatement de quelle couleur il est en réalité. Je m'en souviens.

— Un bon point pour vous, Keller.

— C'est fou ce que j'ai appris grâce aux timbres, vous savez. Je peux vous citer tous les présidents des États-Unis, dans l'ordre.

— Quel ordre ?

— Il y avait toute une série de timbres là-dessus. George Washington, notre premier président, figurait sur un timbre à un *cent*. Vert. John Adams était sur un timbre rose à deux *cents* et Thomas Jefferson était sur le

timbre violet, celui à trois *cents*, et ainsi de suite.

— Qui était le dix-neuvième ?

— Rutheford B. Hayes, répondit-il sans la moindre hésitation. Et je crois que le timbre était ocre, mais je ne pourrais pas en jurer.

— On ne vous le demandera pas, dit-elle. Vous m'épatez, Keller. On dirait bien que vous vous êtes trouvé un hobby. Vous êtes devenu un... comment on appelle ça, un philatéliste.

— On dirait, oui.

— C'est merveilleux. Combien de timbres avez-vous dans votre collection ?

— Aucun.

— Comment ça ?

— Il faut les acheter, dit-il, et avant ça, il faut savoir exactement ce qu'on veut acheter. Je ne me suis pas encore décidé.

— Ah, d'accord. Mais peu importe, j'ai quand même l'impression que vous êtes bien parti.

— J'envisage de collectionner un thème, dit-il à Wallens.

— Vous avez parlé des chiens, si je me souviens bien.

— Oui, j'ai pensé aux chiens parce que j'ai toujours aimé les chiens. J'en avais un qui s'appelait Soldat, à peu près à l'époque où je faisais collection de timbres. J'ai

aussi pensé à d'autres thèmes. Mais en même temps, faire une collection par thème, ça me semble un peu... comment dire ?

Wallens le laissa trouver le mot.

— Frivole, dit-il, heureux de sa trouvaille et se demandant même s'il avait déjà eu l'occasion de l'utiliser avant.

Non seulement on apprenait les noms de tous les présidents dans l'ordre, mais, en plus, on augmentait son vocabulaire.

— J'ai connu des collectionneurs par thèmes qui étaient des philatélistes sérieux et consciencieux, lui fit remarquer Wallens. Et même raffinés. Malgré cela, je dois avouer que je suis d'accord avec vous. Quand on collectionne par thèmes, on ne collectionne pas des timbres. On collectionne plutôt ce qu'ils représentent.

— Exactement, dit Keller.

— Ce qui n'a rien de honteux, mais ce n'est pas ce qui vous intéresse.

— Non.

— Vous préférez sûrement collectionner un pays ou un groupe de pays. Il y en a un qui vous attire en particulier ?

— Je suis ouvert à toutes les suggestions.

— Voyons voir... L'Europe de l'Ouest, c'est toujours bien. La France et ses colonies, l'Allemagne et les États allemands. Le Bénélux, c'est-à-dire la Belgique, les Pays-

Bas et le Luxembourg.

— Oui, je sais.

— L'Empire britannique, c'est bien aussi. Du moins, ça l'était à l'époque où ça existait. Maintenant, toutes les anciennes colonies sont indépendantes et certaines sont parmi les plus coupables dès qu'il s'agit d'émettre des tonnes de timbres sans intérêt. Remarquez, notre propre pays ne montre pas l'exemple. Rendez-vous compte, on émet des timbres en hommage à des chanteurs de rock morts !

— En lisant les magazines, dit Keller, j'ai eu envie de tout collectionner, mais la plupart des timbres récents...

— Du vulgaire papier peint.

— Des timbres avec des personnages de Walt Disney !

— Ah, taisez-vous ! s'écria Wallens en levant les yeux au ciel. (Il pianota sur le comptoir.) Vous savez, ajouta-t-il, je crois avoir deviné votre personnalité, et je sais ce que je ferais à votre place.

— Je vous écoute.

— Je collectionnerais le monde entier ! s'exclama Wallens en se laissant emporter par son sujet. Mais avec des limites.

— Des limites ?

— On a émis plus de timbres dans le monde entier au cours de ces trois dernières années que durant les cent premières. Collectionnez donc les timbres des cent premières années. Les timbres du monde entier de 1840

à 1940. Les classiques. Ce sont de vrais timbres, tous sans exception. Ils ne sont pas forcément beaux dans le sens tape-à-l'œil, ils sont gravés et non pas imprimés de manière photomécanique, et la plupart sont monochromes. Mais ce sont des vrais timbres, pas des papiers peints.

— Les cent premières années...

— En fait, reprit Wallens, j'aurais envie d'y ajouter une petite douzaine d'années. De 1840 à 1952, comme ça vous incluez les timbres émis sous George VI et vous vous arrêtez juste avant Élisabeth, époque à laquelle l'Empire britannique a cessé de représenter quoi que ce soit. De cette façon, vous incluez aussi tous les timbres émis pendant et après la guerre, qui sont très intéressants sur un plan philatélique et amusants à collectionner. Cent ans, c'est un joli chiffre rond, mais franchement, 1952 c'est une meilleure date butoir.

Un déclic se produisit en Keller.

— C'est très excitant, dit-il.

Wallens lui suggéra de commencer par acheter une collection. De cette façon, il économiserait de l'argent et pourrait démarrer rapidement. Dans l'arrière-boutique, deux étagères entières étaient consacrées à des collections généralistes ou spécialisées. Wallens lui montra une collection en trois volumes, des timbres du monde entier, de 1840 à 1849. Ce n'étaient pas de véritables pièces rares, lui expliqua-t-il en feuilletant les albums, mais il y avait un tas de bons timbres et tous dans un état satisfaisant. D'après le catalogue, la collection tout entière

valait un peu moins de cinquante mille dollars, et Wallens la lui vendait cinq mille quatre cent cinquante dollars.

— Mais je veux bien arrondir, dit-il. Cinq mille dollars tout rond. C'est une très bonne affaire, mais d'un autre côté, c'est un sacré investissement pour quelqu'un qui n'a jamais déboursé plus de dix ou vingt-cinq *cents* pour un timbre, ou trente-deux *cents* quand il veut envoyer une lettre. Je suppose que vous préférez réfléchir.

— C'est exactement ce que je cherche, dit Keller.

— C'est une belle collection, à un très bon prix, mais je ne vous ferai pas croire qu'elle est unique. On trouve un tas de collections semblables sur le marché et vous seriez bien avisé d'aller voir chez d'autres marchands

A quoi bon ?

— Je la prends, dit Keller.

Assis à son bureau, Keller saisit un timbre à l'aide de sa pince, y fixa un petit support en papier cristal au dos et installa le timbre dans son nouvel album. Sur les conseils insistants de Wallens, il avait acheté plusieurs albums afin d'y réinstaller systématiquement tous les timbres de la collection qu'il avait achetée. Les nouveaux albums étaient de bien meilleure qualité, mais cette opération avait un autre but.

« De cette façon, lui avait-il dit, vous ferez connaissance avec vos timbres et vous vous les approprierez. Autrement, vous ne ferez qu'ajouter de

nouveaux timbres à la collection de quelqu'un d'autre. »

Wallens avait raison, évidemment. Cela prenait du temps et absorbait totalement, mais on apprenait à connaître ses timbres. Parfois, le collectionneur précédent avait rangé un timbre à la mauvaise place et Keller éprouvait une intense satisfaction à corriger son erreur. Dès qu'il avait fini de transférer un pays dans le nouvel album, il dressait une liste pour savoir d'un seul coup d'œil quels timbres il possédait déjà et lesquels il cherchait.

Il attaquait maintenant la Belgique et était arrivé à Léopold II. Ces timbres étaient munis de petits coupons sur lesquels il était écrit, en français et en flamand, les deux langues de la Belgique, que la lettre ne devait pas être distribuée un dimanche. (Quand on souhaitait qu'elle le soit, on ôtait le coupon avant de lécher le timbre pour le coller sur l'enveloppe.)

Deux des timbres de la collection n'ayant plus le coupon du dimanche, ce qui les rendait moins intéressants, Keller décida de les remplacer dès que l'occasion se présenterait. Il songeait à dresser sa liste en conséquence lorsque le téléphone sonna.

— Keller, dit Dot, je parie que vous êtes en train de jouer avec vos timbres.

— Ce n'est pas un jeu, c'est un travail.

— Je vous demande pardon. Mais puisqu'on parle de travail, venez donc me rendre visite.

Maintenant ?

— Vous n'êtes philatéliste qu'à temps partiel, lui fit-elle remarquer. Vous n'avez pas encore pris votre retraite. Le devoir vous appelle.

Il prit l'avion jusqu'à La Nouvelle-Orléans, puis un taxi qui le conduisit à son hôtel situé à la périphérie du Vieux-Carré. Après avoir défait ses bagages, il s'assit sur le lit avec un plan de la ville et une photographie. Celle-ci montrait un homme d'un certain âge avec une épaisse crinière de cheveux ondulés, un teint hâlé et un sourire à trente-deux dents. Il portait un panama à large bord et tenait un cigare à la main. Il s'appelait Richard Wickwire et avait tué au moins une épouse, sans doute deux.

Six ans auparavant, Wickwire avait épousé Pam Shileen, la fille d'un homme d'affaires local qui avait fait fortune, merci pour lui, dans le soufre et le gaz naturel. Au bout de plusieurs années d'un mariage orageux, Pam Wickwire s'était noyée dans sa piscine. Après une courte période de deuil, Richard Wickwire avait prouvé qu'il demeurait très attaché à la famille Shileen en épousant la sœur cadette de Pam, Rachel.

Ce second mariage avait lui aussi posé problème, semble-t-il. Comme le raconta une amie par la suite, Rachel craignait pour sa vie et lui avait avoué que Wickwire avait menacé de la tuer. Elle avait intérêt à se ressaisir et à marcher droit, lui avait-il dit, sinon, il la noierait comme il avait noyé son emmerdeuse de sœur.

Mais ça ne s'était pas produit. Il l'avait poignardée à la place, en lui plantant le couteau à découper du service à

barbecue familial dans le cœur. C'était du moins la thèse du procureur et les preuves étaient accablantes, mais les douze jurés n'avaient pas été unanimement convaincus. Le premier procès s'était terminé sur un renvoi ; lors du second, le jury avait voté l'acquittement.

Aussitôt, Jim Paul Shileen avait bu quelques verres et chargé un six-coups avant de se lancer à la recherche de son gendre. Il l'avait trouvé, l'avait traité d'ordure et avait vidé son arme sur lui, l'atteignant une fois à l'épaule et une autre à la hanche

— mais atteignant aussi une amie de Wickwire à la fesse gauche. Les trois dernières balles s'étaient perdues dans le décor.

Shileen s'était ensuite livré à la police. Inculpé d'agression et de tentative de meurtre, il avait été acquitté de toutes ces charges et sévèrement sermonné par le juge. « Autrement dit, ceci pour reprendre les paroles de Dot, “vous n'avez rien fait. Alors, ne recommencez pas”. Bref, il n'est pas question qu'il recommence et c'est là que vous intervenez, Keller. »

Totalement remis de ses blessures, Wickwire vivait dans la demeure de Garden District qu'il avait partagée avec Pam et Rachel Shileen. Il s'était remarié, prenant pour troisième épouse non pas la jeune femme que Shileen avait blessée, mais une adorable jeunesse qui, quelle coïncidence, avait été jurée lors de son deuxième procès. Elle lui avait rendu visite à l'hôpital après qu'on lui avait tiré dessus et de fil en aiguille...

« Le geste de Shileen lui aservi de leçon, avait dit Dot. Wickwire a engagé deux gardes du corps à demeure. On pourrait croire que ce sont ses cartes American Express.

— Vous voulez dire qu'il ne sort jamais sans eux ?

— Apparemment. Le client pensait qu'un engin explosif pourrait régler le problème et, en ce qui le concerne, les gardes du corps et la nouvelle épouse peuvent faire partie du lot. Mais je me suis dit que vous ne seriez peut-être pas très chaud pour cette solution.

— Non, effectivement.

— C'est trop moderne, trop bruyant et trop voyant. Vous ferez comme vous l'entendez, Keller, évidemment. Vous avez quinze jours. Le client préfère être absent quand ça se produira, et c'est d'ailleurs la durée de son voyage. Je me suis dit que si c'était vraiment faisable, vous pouviez y arriver en quinze jours. »

C'était généralement le cas. Et qu'en pensait le vieux là-haut ?

« À moins qu'il soit télépathe, lui avait-elle répondu, il n'a pas d'avis sur la question. C'est moi qui ai reçu l'appel et j'ai pris les commandes.

— Il était dans un mauvais jour, j'imagine.

— En fait, c'était plutôt un bon jour, mais j'ai quand même intercepté l'appel et je me suis dit : "Pourquoi lui donner l'occasion de tout foutre en l'air ?" Vous croyez que j'ai eu tort ?

— Absolument pas. Ça ne me pose aucun problème.

Mon seul problème, c'est Wickwire.

— Vous avez quinze jours pour le résoudre. À moins qu'il ne tue l'épouse numéro trois avant. »

Keller étudia le plan de la ville et la photo. La maison de Wickwire semblait suffisamment proche de l'hôtel pour qu'il puisse s'y rendre à pied et il pensait être capable de trouver son chemin. Il faisait beau ; ça lui ferait du bien de sortir un peu et de se dégourdir les jambes.

Arrivé devant chez Wickwire, il s'arrêta sur le trottoir d'en face pour observer la maison. Il essayait de passer inaperçu, mais une femme occupée à tailler ses rosiers remarqua son intérêt et lui dit :

— C'est là qu'il habite. Le tueur d'épouses.

— Ah.

— C'est juste une question de temps avant qu'il réussisse le triplé, dit la femme en poignardant l'air avec son sécateur. Sa nouvelle épouse me fait penser à un papillon qui s'approche d'une flamme, vous croyez pas ? Une fille aussi bête, on veut pas qu'il lui arrive malheur, mais on n'a pas envie non plus qu'elle fasse des enfants.

Keller répondit qu'elle avait raison.

— Et le beau-père, là-dedans ? reprit la femme. Pas le père de l'idiot, non, M. Shileen. Voilà un monsieur bien ; malheureusement, il s'est laissé emporter et c'est pour ça qu'il a tiré à côté.

— Peut-être fera-t-il mieux la prochaine fois, dit Keller sans réfléchir.

— D'après ce que j'ai entendu dire, il a compris qu'il y a des choses qu'on peut pas faire soi-même. Il est parti engager un professionnel et l'a fait venir de Chicago pour régler le problème à la manière de la mafia.

Et merde, se dit Keller.

Il avait pris plaisir à marcher jusqu'à la maison de Wickwire, mais trop c'était trop. Il regagna son hôtel en prenant le tramway de Saint-Charles Avenue et, le lendemain matin, il retourna au Garden District à bord d'une Pontiac de location. Il passa la majeure partie des trois jours suivants – la plus terrible d'après lui – à suivre la Lincoln de Wickwire. Un des gardes du corps conduisait et l'autre était assis à ses côtés pendant que Wickwire voyageait seul à l'arrière.

En venant de Chicago, il y avait un moyen évident de régler le problème – à la manière de la mafia, il suffisait de s'arrêter à la hauteur de la Lincoln, de baisser sa vitre et de balancer une rafale de pistolet automatique à l'arrière de la Lincoln. Il était peu probable que la voiture de Wickwire soit blindée et munie de vitres à l'épreuve des balles. On pouvait même arroser les deux crétins assis à l'avant pour le même prix. Pan ! Prenez ça ! Maintenant, vous savez comment on règle les problèmes chez nous dans la ville des caïds.

Mais ce n'était pas son style, se dit Keller. Sans doute serait-il possible de trouver quelqu'un dans cette ville qui lui fournirait les outils nécessaires pour accomplir cette tâche, mais ce n'était pas sa façon de procéder. Après

tout, il venait de New York. Sa nature le poussait à plus de discrétion et de délicatesse.

En outre, aussi solide que fût l'alibi du client, les flics comprendraient qu'il s'agissait d'un contrat. Autrement dit, le meurtre ne devait pas ressembler à un boulot de professionnel – cela dans l'intérêt même de Jim Paul Shileen.

Keller se promena dans le Vieux-Carré. Il passa devant des bars qui proposaient de l'authentique jazz new orleans et des restaurants qui se vantaient de servir de l'authentique cuisine de La Nouvelle-Orléans. S'ils insistaient autant sur le côté authentique, c'était suspect. Quand le rabatteur d'une boîte de strip-tease commença son baratin, Keller l'interrompit d'un geste ; il n'avait pas envie d'entendre parler de filles authentiques aux seins authentiques.

Et soudain, il se retrouva, sans le vouloir, devant la vitrine d'un antiquaire, à regarder des boucles d'oreilles. Il pivota sur ses talons, chercha à s'orienter et reprit la direction de son hôtel.

De retour dans sa chambre, assis devant la télé, il se surprit à zapper d'une chaîne à l'autre, comme s'il essayait d'épuiser la télécommande. Finalement, il éteignit la télé, prit un magazine, le feuilleta, puis le reposa.

En fait, il n'avait aucune envie d'être là. Il aurait voulu rentrer chez lui pour pouvoir s'occuper de ses timbres.

Pour ce faire, il devait trouver le bon moyen d'approcher Richard Wickwire, accomplir son travail et rentrer chez lui. Foutre le camp de La Nouvelle-Orléans pour retourner en Belgique.

Voyons voir. Wickwire sortait souvent de chez lui, toujours accompagné de ses deux gardes du corps. Mais sa nouvelle épouse restait généralement à la maison. Keller pouvait envisager de lui rendre une petite visite en l'absence de Wickwire.

Une fois dans la place, il pouvait enfermer l'épouse dans une penderie, attendre tranquillement le retour du mari et le liquider

— avec les gardes du corps — avant qu'ils comprennent ce qui leur arrivait. Mais c'était la méthode brutale, aussi typique de Chicago que la pizza double épaisseur. Il devait exister un moyen plus subtil... Et, brusquement, l'idée lui vint.

Entrer dans la maison. Organiser un accident pour liquider l'épouse numéro 3. L'assommer et la noyer dans la piscine, par exemple. Ou bien, lui briser le cou et l'abandonner au pied de l'escalier, comme si elle avait dévalé les marches la tête la première. Il y avait d'innombrables manières de la tuer, et ça ne devait pas être bien sorcier. Apparemment, cette femme avait l'instinct de conservation d'un lemming.

Ensuite, on laissait Wickwire s'expliquer avec la justice.

L'aspect poétique de cette solution séduisait beaucoup

Keller. Après avoir assassiné deux épouses en toute impunité, Wickwire aurait droit à une petite injection spéciale, un remède de cheval concocté par l'État de Louisiane, pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Excellent.

Keller alla s'acheter quelque chose à manger et, quand il regagna sa chambre, il avait abandonné cette idée. Ce plan présentait quelques problèmes, dont le principal était bien son caractère hasardeux. Si le procureur n'avait pas réussi à le faire condamner les deux premières fois alors que tout le monde, à l'exception du jury, était convaincu de sa culpabilité, comment être certain qu'il serait condamné cette fois ? La chance serait peut-être toujours de son côté. C'était risqué.

En outre, le client avait payé pour faire tuer Wickwire, pas pour le piéger. Le client se faisait vieux ; il n'avait pas toute la vie devant lui. Si Wickwire était finalement condamné et même s'il était condamné à la peine de mort par injection, il avait les moyens de faire durer les procédures d'appel pendant plusieurs années. La vengeance était certes un plat qui se mangeait froid, mais il ne fallait quand même pas attendre qu'il moisisse. Où est la satisfaction lorsque votre victime vous survit ?

Il faut trouver autre chose, se dit-il. « Laisse ton inconscient s'en charger. » Il prit l'hebdomadaire philatélique qu'il avait apporté (le dernier numéro, car il était abonné maintenant) et le feuilleta jusqu'à ce qu'un article sur les timbres pré-oblitérés attire son attention. Il le lut en entier, puis attaqua un autre article. Soudain, il se

redressa dans son fauteuil et posa le magazine.

Il avait trouvé.

Il tourna et retourna l'idée dans sa tête, mais ne lui trouva aucun défaut. Certes, il aurait besoin d'un matériel particulier, mais ce n'était pas impossible à trouver. Il se l'était déjà procuré dans une petite ville du cœur de l'Amérique et, si on trouvait ça à Muscatine, État de l'Ohio, on devait pouvoir en trouver aussi quelques centaines de kilomètres plus loin en amont du fleuve.

Il consulta l'annuaire des pages jaunes et repéra une source d'approvisionnement potentielle non loin de l'hôtel. Il téléphona. Ils avaient ce qu'il cherchait. Il raccrocha et parcourut la liste des motels avant de se consacrer à une autre liste.

Grassouillet et le dos voûté, le marchand avait une cinquantaine d'années. Il portait une chemise en velours côtelé bleu ciel, avec un col boutonné qu'il n'avait pas pris la peine de boutonner. Ses bretelles s'ornaient de motifs de pièces de monnaie romaines, mais sa boutique était entièrement consacrée aux timbres. D'ailleurs, une pancarte apposée sur la vitre l'affirmait : « NOUS NE VENDONS PAS ET N'ACHETONS PAS DE PIÈCES. »

— J'ai rien contre les pièces, déclara l'homme qui s'appelait Hildebrand. Mais je ne vends pas non plus de chewing-gums. La seule différence, c'est que je ne suis pas obligé de mettre une pancarte pour dissuader les mâcheurs de chewing-gum. Je n'y connais rien aux pièces,

je ne les comprends pas, je ne les sens pas. Pourquoi aurais-je la prétention d'en faire commerce, hein ?

Les yeux de Keller se posèrent, malgré lui, sur ses bretelles. Hildebrand remarqua son regard et leva les yeux au ciel.

— Les femmes, dit-il.

Cette phrase semblait appeler une réplique, mais Keller ne savait pas quoi dire.

— Ma femme voulait m'acheter des bretelles, lui expliqua Hildebrand. Elle se disait que des bretelles avec des timbres, ce serait formidable, vu que je les collectionne depuis toujours et que j'en vends depuis presque aussi longtemps. Elle m'avait déjà acheté une cravate avec des timbres, il y a longtemps. Rien que des timbres américains classiques : le Black Jack, le Jenny bicolore inversé, le Trans-Mississippi à un dollar. Ce sont de jolis timbres et ça fait une jolie cravate ; je la porte chaque fois que je dois en mettre une, ce qui n'arrive pas souvent.

— Je vois.

— Malheureusement, elle n'a pas trouvé de bretelles avec des timbres, ajouta Hildebrand, alors, elle m'a acheté celles-ci, avec des pièces, parce que, pour elle, ça revient au même ! Vous vous rendez compte ?

— Ouh là, dit Keller.

— Après toutes ces années, elle croit encore que les timbres et les pièces, c'est la même chose. Mais que voulez-vous y faire, hein ? Vous voyez ce que je veux

dire ?

— Parfaitement.

— D'un autre côté, où serait-on sans elles, hein ? Je parle des femmes. Remarquez, c'est valable aussi pour les pièces parce que...

Il s'interrompt.

— Je m'égare. Que puis-je pour vous ?

— Je suis en ville pour affaires, dit Keller, et comme j'ai un peu de temps libre, j'ai eu envie de voir quelques timbres.

— Dans ce cas, vous avez frappé à la bonne porte. Que collectionnez-vous, si vous permettez cette indiscretion ?

— Les timbres du monde entier. Avant 1952.

— Ah, les meilleurs, dit Hildebrand avec dans la voix une note de respect et d'admiration. Les classiques. Je peux vous en montrer un tas. Vous souhaitez voir des pays en particulier ?

— Pourquoi pas l'Autriche ? Il se trouve que j'ai emporté ma liste avec moi.

— L'Autriche, répéta Hildebrand. Tenez, vous avez un siège là-bas, installez-vous. J'ai un joli stock, neufs et usagés. Y compris des semi-postaux des débuts qui sont de plus en plus durs à trouver. Vous cherchez des timbres jamais montés, évidemment.

— Évidemment, dit Keller. Je les monte tous moi-même.

— Voilà ce que j'aime entendre. Installez-vous, mettez-vous à l'aise. J'ai des pinces, si vous voulez, à moins que vous ayez apporté les vôtres ?

— Je n'ai pas pensé à les mettre dans ma valise.

— Certains collectionneurs en gardent toujours une paire dans leur mallette, dit Hildebrand, comme ça, ils les ont toujours sur eux. Tenez, voici un album sur l'Autriche, et une boîte de pochettes, Autriche également. Amusez-vous bien et, si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez à l'aide.

— Monsieur Wickwire ? Je m'appelle Sue Ellen. Sue Ellen Bâtes ?

— Et... ?

— Vous ne vous souvenez pas de moi, j'imagine. Au restaurant ? Je vous ai apporté vos cocktails et vous m'avez souri ?

— Ça me dit quelque chose.

— Je vous ai dit que j'avais toujours su que vous étiez innocent et, quand je suis revenue à votre table, vous m'avez glissé un morceau de papier ? Avec votre nom et votre numéro de téléphone ?

— J'ai fait ça ? C'était quand, Sue Ellen ?

— Oh, il y a longtemps. Il m'a fallu tout ce temps-là pour trouver le courage de vous appeler. Et puis, je me suis absentée un petit moment. Je viens de rentrer. Je loge dans un motel le temps de trouver un logement.

— Ah bon ?

— Mais vous ne vous souvenez même pas de moi. Zut. Je savais bien que j'aurais dû appeler plus tôt !

— Qui vous dit que je ne me souviens pas de vous ? Rafraîchissez-moi la mémoire. Décrivez-vous.

— Eh bien... je suis blonde.

— Ah, je m'en doutais.

— Je suis mince, mais j'ai quand même ce qu'on appelle des formes.

— Je commence à me souvenir de vous.

— J'ai vingt-quatre ans. Je mesure un mètre soixante-dix et j'ai les yeux bleus.

— Tatouages ou piercings ?

— Oh, non, je trouve ça vulgaire. Et maman me tuerait.

— Hmm. Vous m'avez l'air à croquer.

— Oh, monsieur Wickwire !

— C'est une façon de parler. Vous savez ce qui serait bien ? Si on pouvait se rencontrer, ce serait la meilleure façon de me rafraîchir la mémoire.

— Vous voulez qu'on se retrouve dans un restaurant, par exemple ?

— C'est un peu trop fréquenté comme endroit, ma petite Sue Ellen. Dans ma position...

— Oh, je comprends.

— Vous logez dans un motel, disiez-vous ? Où ça ?

— Allô, ici Sue Ellen Bâtes.

— Pardon ?

— Je m'appelle Sue Ellen Bâtes ? Je suis blonde et j'ai les yeux bleus ?

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama Dot. Quand serez-vous enfin adulte, Keller ?

— Je me le demande.

— Vous utilisez encore un de ces appareils qui déforment la voix ? Soyez gentil, débranchez-le. On dirait une jeune fille ! Et une pauvre idiote par-dessus le marché.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, voyons !

— Toutes vos phrases ressemblent à des questions. C'est charmant, je le reconnais. Vous me faites penser à ces adolescentes idiotes qui ne se rappellent plus où elles ont garé la voiture de maman dans le parking du centre commercial.

— En tout cas, je lui plais, dit Keller.

— A qui ?... Ah, j'ai compris.

— Nous avons rendez-vous après-demain. Chez moi.

— Pas avant ?

— Il a du mal à se libérer.

— Il aura encore plus de mal après. Au moins êtes-vous dans une ville où on ne s'ennuie pas. Vous pourrez facilement vous distraire.

— Vous avez parfaitement raison.

— L'Australie, dit le marchand.

Il appartenait à une génération antérieure à Hildebrand et sa boutique était située au premier étage d'un immeuble de bureaux dans Rampart Street.

— J'ai une jolie série des premiers Kangourous, si vous voulez les voir... Et pourquoi pas les États australiens pendant qu'on est dans cette partie du monde ? Le Queensland, Victoria, la Tasmanie, la Nouvelle-Galles du Sud...

— Je n'ai pas apporté mes listes.

— Une autre fois, alors. Tenez, voici des pinces et un odontomètre si vous voulez vérifier les crans. Si vous avez besoin d'autre chose, dites-le-moi...

— Comptez sur moi, dit-il.

Le motel se trouvait à Métairie. Avant sa conversation avec Richard Wickwire, Keller y avait téléphoné et testé le transformateur de voix en réservant une chambre au nom de Sue Ellen Bâtes. Il s'y était ensuite rendu en voiture, avait payé une semaine d'avance en liquide et pris la clé. Il était entré dans la chambre, avait rangé quelques vêtements de femme dans la penderie et les

placards et défait le lit.

Il n'y retourna qu'une heure avant le rendez-vous de Sue Ellen avec Wickwire. Il laissa sa Pontiac une rue plus loin, dans le parking d'un centre commercial, entra dans la chambre, referma le verrou derrière lui et déboucha une bouteille de bourbon. Il en versa une bonne dose dans les deux gobelets de la chambre, apposa une marque de rouge à lèvres sur l'un d'eux et les déposa sur la table de chevet. Il renversa un peu de bourbon sur le tapis et sur le fauteuil, puis il laissa la bouteille ouverte sur la commode.

Après quoi, il ôta le verrou et laissa la porte légèrement entrouverte. Il alluma la télé, choisit un « talk-show » et baissa le volume. C'était maintenant la partie la plus difficile : l'attente. Il aurait dû apporter son magazine philatélique. Il l'avait déjà lu entièrement, mais il l'aurait relu. Il y avait toujours des petites choses qui vous échappaient la première fois.

Wickwire devait arriver à 14 heures. À 13 h 50, le téléphone posé sur la table de chevet sonna. Keller le regarda en fronçant les sourcils, puis décrocha.

— Allô ?

— Sue Ellen ?

— Monsieur Wickwire ?

— Je risque d'avoir cinq ou dix minutes de retard, mon chou. Je voulais te prévenir.

— Je vous attends, dit Keller. Venez vite.

Il raccrocha et débrancha le transformateur de voix. Qu'aurait-il fait s'il n'avait pas eu la bonne idée de l'installer en arrivant ? Bah, il ne servait à rien de se tracasser sans raison.

À 14 h 10, Wickwire n'était toujours pas là. À 14 h 15, on frappa à la porte.

— Sue Ellen ?

Keller ne répondit pas.

— Tu es là, Sue Ellen ?

Wickwire poussa la porte entrouverte. Keller attendait juste derrière ; il le laissa entrer dans la chambre. Peut-être y avait-il quelqu'un dehors qui observait la scène.

— Sue Ellen ? Tu te caches, petite peste ?

Keller passa son bras autour du cou du colosse, l'étrangla en serrant de toutes ses forces et referma la porte avec le pied. Wickwire commença par se débattre pour essayer de se libérer, puis il s'affaissa dans les bras de Keller et bascula vers l'avant.

Keller le laissa tomber, recula, lui décocha trois coups de pied au visage, s'agenouilla près de lui et lui brisa la nuque. Il le déshabilla – en ne lui laissant que ses chaussettes et son caleçon -, le hissa sur le lit et versa presque tout le bourbon restant dans sa bouche ouverte. Il fit basculer une chaise, lança un oreiller à l'autre bout de la pièce, ouvrit tous les tiroirs de la commode. Il récupéra le transformateur de voix, ainsi que les vêtements de femme dans la penderie et eut la présence d'esprit de subtiliser le portefeuille et la pince à billets de

Wickwire dans les poches de son pantalon.

Il tira le verrou de la porte et mit la chaîne de sécurité. Le judas offrait une vision réduite, mais Keller aperçut malgré tout une voiture qui ressemblait à la Lincoln Town Car de Wickwire garée à l'extrémité de son champ de vision. Il y avait de fortes chances pour que les gardes du corps soient à l'intérieur, en train d'écouter une musique horrible à la radio pendant que leur patron culbutait une petite nana.

Ou l'inverse, se dit Keller.

Il essuya toutes les surfaces sur lesquelles il avait pu laisser des empreintes, puis il se faufila par la fenêtre de la salle de bains et se dirigea vers le centre commercial où il avait laissé sa voiture.

De retour à son hôtel, il fit ses bagages et consulta les horaires d'avion. Il ne voyait aucune raison de s'attarder. Le boulot était fait, et bien fait même, s'il pouvait se permettre cette remarque.

Tout le monde croirait à une partie de blaireau qui avait mal tourné. La femme qui se faisait appeler Sue Ellen avait attiré Wickwire au motel et là le complice de la femme avait essayé de soutirer de l'argent au pigeon. Une bagarre avait éclaté ; Wickwire avait été blessé au visage et à la tête, avant d'avoir la nuque brisée, de manière accidentelle ou délibérée.

Les deux escrocs avaient eu la présence d'esprit d'organiser une mise en scène. Ils avaient fait avaler du

bourbon à leur victime, même si l'autopsie révélerait l'absence d'alcool dans l'organisme. Toutefois, ils ne s'étaient pas donné la peine de tout ranger avant de s'enfuir, bien qu'ils aient pris le temps de dépouiller la victime.

Il y avait assurément quelques incohérences et des lacunes dans ce scénario, mais Keller doutait qu'elles empêchent quiconque de dormir. Tout compte fait, cette mort ressemblait à la conclusion logique de la vie menée par Richard Wickwire, et la police de La Nouvelle-Orléans, tout comme la population dans son ensemble, auraient tendance à penser qu'une telle chose ne pouvait arriver à un gars bien. Ce qui, à y réfléchir, rejoignait le point de vue de Keller.

Il avait jeté les vêtements de Sue Ellen dans un container à ordures et le transformateur de voix dans un autre. Conformément à la longue tradition des pickpockets et voleurs de sacs à l'arraché, il avait déposé le portefeuille de Wickwire (moins l'argent liquide et les cartes de crédit) dans une boîte à lettres. Les cartes, une fois découpées en petits morceaux non identifiables, finirent dans une bouche d'égout. La pince à billets en argent, aux initiales de Wickwire, était identifiable ; Keller la rapporterait à New York pour s'en débarrasser ; celui qui la trouverait la garderait, ou bien alors il la mettrait au clou, la ferait fondre ou l'offrirait à une personne qui possédait les mêmes initiales.

Mais cette pince contenait un tas de billets qui appartenaient maintenant à Keller. Il les compta, les

ajouta à ceux trouvés dans le portefeuille de Wickwire et fut étonné par le total qui atteignait presque les quinze cents dollars.

Il pensa à Hildebrand, l'homme aux bretelles, et songea aux timbres autrichiens qu'il lui avait achetés. Il aurait bien aimé en acheter quelques autres, surtout un exemplaire en parfait état du premier timbre autrichien, le un kreuzer orange. Imprimé des deux côtés, ce timbre était une erreur et figurait dans le catalogue au prix de mille quatre cent cinquante dollars. Hildebrand le vendait mille dollars et était prêt à en accepter neuf cents, mais Keller estimait que c'était quand même beaucoup d'argent pour un timbre qui n'aurait même pas sa place dans son album. De plus, il pouvait trouver un exemplaire défectueux pour dix fois moins cher.

Malgré tout, il ne parvenait pas à chasser ce timbre de son esprit. Et avec cette rentrée d'argent inattendue...

Et puis, ce n'était pas comme s'il était pressé de rentrer à New York.

Un mois plus tard environ, le téléphone sonna chez Keller. Assis à son bureau, il s'occupait de sa collection de timbres. Il n'avait toujours pas fini la tâche qui consistait à réinstaller tous les timbres dans ses nouveaux albums, mais il progressait : il avait récemment fini la Suède et s'attaquait maintenant à la Suisse.

Il décrocha. Dot lui dit :

— Vous travaillez beaucoup trop, Keller. Je pense que

vous devriez prendre des vacances.

— Des vacances ?

— Vous avez bien compris. Remuez-vous un peu et quittez New York pendant une semaine.

— Une semaine ?

— Non, une semaine, ce n'est pas suffisant pour décompresser, avec tout ce surmenage. Prenez plutôt dix jours.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Hé, c'est vous qui partez en vacances, Keller ! Je me fiche de l'endroit où vous allez.

— Je pensais que vous auriez peut-être une suggestion.

— Choisissez n'importe quel endroit agréable. Du moment qu'il y a un hôtel correct où vous pourrez prendre une chambre sous votre vrai nom...

— Je vois.

— Réservez un billet d'avion.

— Sous mon vrai nom.

— Pourquoi pas ? Utilisez votre carte de crédit, ça vous fera une trace pour les impôts.

Après avoir raccroché, Keller resta assis à réfléchir. Des vacances, nom de Dieu ! Celles qui veulent dire voyager, il n'en prenait jamais. Sa vie à New York, telles étaient ses vacances et, quand il voyageait, c'était toujours pour le travail.

Il croyait comprendre ce qui se tramait, mais ne voulait pas approfondir la question. En attendant, il devait choisir une destination et foutre le camp. Mais où ?

Il prit le dernier numéro de sa revue philatélique et le feuilleta. Finalement, il décrocha le téléphone pour appeler les compagnies aériennes.

Keller s'était rendu plusieurs fois à Kansas City au fil des ans. Ses missions s'étaient toujours déroulées sans anicroches et il avait conservé de bons souvenirs de cette ville. Ils étaient dingues des fontaines, il s'en souvenait. Chaque fois qu'on se retournait, on découvrait une fontaine. Si une ville devait posséder un thème, on pouvait trouver bien pire que les fontaines, se disait-il. C'était plus agréable à regarder que des réacteurs nucléaires, par exemple.

Keller n'était pas habitué à voyager sous son vrai nom et à utiliser ses propres cartes de crédit. C'était assez plaisant tout compte fait, mais il se sentait vulnérable, mis à nu. En prenant une chambre dans un hôtel rénové du centre-ville, il écrivit non seulement son nom dans le registre, mais aussi son adresse. On n'avait jamais vu ça.

Évidemment, quand il serait à la retraite, ce serait toujours comme ça. Évidemment. À supposer qu'il voyage.

Il défit sa valise, prit une douche, mit une cravate et une veste et se rendit dans une suite du deuxième étage de l'hôtel pour aller chercher le catalogue de la vente aux

enchères.

Il y avait là une demi-douzaine d'hommes. Deux d'entre eux faisaient partie de la maison qui organisait la vente, les autres étant des enchérisseurs potentiels venus là pour examiner par avance les lots qui les intéressaient. Assis à des tables de jeu, ils sortaient avec des pinces des timbres des enveloppes en papier cristal, les observaient avec des loupes de poche, en inspectaient les dents et prenaient des notes dans les marges de leurs catalogues.

Keller emporta le catalogue dans sa chambre. Il avait apporté ses listes, toute une liasse de feuilles, et se mit au travail. Le lendemain, il était encore possible d'examiner les lots, et il retourna examiner certaines pièces qu'il avait repérées dans le catalogue. Il possédait sa propre pince pour prendre les timbres, sa propre loupe de poche pour les inspecter.

Il engagea la conversation avec un type un peu plus âgé que lui, un certain McEwell qui était venu exprès de Saint-Louis en voiture pour assister à cette vente. Comme il s'intéressait uniquement à l'Allemagne et aux colonies allemandes, il était peu probable que les deux hommes se retrouvent en compétition lors des enchères. Aussi purent-ils faire connaissance en toute décontraction. Au cours d'un dîner dans un restaurant, ils parlèrent timbres jusqu'à une heure avancée et Keller en retira quelques conseils précieux concernant la stratégie à adopter durant les ventes aux enchères. Reconnaisant, il voulut payer l'addition, mais McEwell insista pour partager.

— La vente dure trois jours, lui dit-il, et vous collectionnez le monde entier. Vous allez être tenté de tous les côtés Gardez donc votre argent pour acheter des timbres.

La vente durait effectivement trois jours et Keller n'en loupait aucun. Le premier étant entièrement consacré aux timbres américains, il n'eut aucune occasion d'enchérir, mais le spectacle le fascina. Tous les lots faisaient l'objet d'offre par correspondance, et la majorité d'entre eux provoquaient aussi des luttes acharnées dans la salle. La vente se déroulant à un rythme incroyablement soutenu, Keller se réjouit de pouvoir jouer les spectateurs ; cela lui donna l'occasion de se familiariser avec l'ambiance.

Les deux jours suivants, il entra dans l'arène.

Il avait apporté une grosse somme d'argent liquide — plus qu'il n'avait l'intention d'en dépenser —, mais il dut avoir recours à sa carte Visa pour en retirer davantage. Une fois la vente terminée, assis dans sa chambre hôtel avec ses achats étalés sur le bureau devant lui, il était satisfait de tout ce qu'il avait acheté

— les prix étaient intéressants —, mais un peu embêté d'avoir dépensé autant d'argent.

Le dernier soir, il dîna de nouveau avec McEwell, à qui il confia ce qu'il ressentait.

— Je comprends, dit McEwell. Je suis passé par là, moi aussi. Je me souviens encore de la fois où j'ai déboursé plus de mille dollars pour un seul timbre.

— Ça marque.

— Comme vous dites. J'ai dit au vendeur : « C'est une sacrée somme. » Et il m'a répondu : « C'est vrai, mais vous n'achèterez ce timbre qu'une fois... »

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle, dit Keller.

Il resta à l'hôtel plusieurs jours après la vente et, tous les matins au petit déjeuner, il lut le *New York Times*. Le jeudi, il trouva l'article qu'il attendait plus ou moins. Il le lut plusieurs fois et aurait aimé prendre le téléphone, mais il préféra s'abstenir.

Il resta encore à Kansas City ce jour-là, et le lendemain aussi. Il alla passer une ou deux heures dans un musée où il ne prêta guère attention à ce qu'il voyait. Il rendit visite à quelques marchands de timbres, dont un qu'il avait croisé à la vente, et dépensa encore quelques dollars, mais il n'avait plus le cœur à ça.

Le jour suivant, il fit sa valise et reprit l'avion pour rentrer à New York. Dès le lendemain matin, il prit le premier train pour White Plains.

Dans la cuisine, Dot lui servit un verre de thé glacé et coupa le son de la télévision. Combien de fois s'était-il assis dans cette pièce, à cette place ? Mais aujourd'hui, il y avait une grosse différence. Aujourd'hui, il n'y avait plus qu'eux deux dans la grande maison.

— J'ai du mal à croire qu'il n'est plus là, lança-t-il.

— À qui le dites-vous, lui répondit-elle. Je passe mon temps à me dire que je devrais lui monter son petit déjeuner sur un plateau ou le journal. Et puis, je me souviens que je ne le ferai plus jamais. Il a disparu.

— Toutes ces années...

— Pour vous et pour moi, Keller.

— Le journal parlait de mort naturelle, mais sans entrer dans les détails.

— C'est vrai.

— Mais j'imagine que ça n'a pas été si naturel que ça. Sinon, vous ne m'auriez pas expédié à Kansas City.

— C'est là que vous êtes allé ? À Kansas City ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— C'est une ville charmante.

— Mais vous ne voudriez pas y vivre.

— Je suis new-yorkais, moi. Vous vous souvenez ?

— Très bien.

— Alors, cette mort naturelle ? insista-t-il.

— Que pourrait-il y avoir de plus naturel ? On vit trop longtemps, on a le cerveau qui commence à ramollir, on divague, plus personne ne peut compter sur vous, quelle est la chose la plus naturelle à faire ?

— C'était si grave que ça ?

— Keller. Il y a trois semaines, un journaliste est venu sonner à la porte. Un gamin qui avait à peine du poil au

menton ; c'était son premier boulot pour le journal local. Franchement, je croyais qu'il venait pour me vendre un abonnement à quelque chose ! Mais non, il venait pour interviewer le vieux !

— On aurait pu penser que le rédacteur en chef enverrait quelqu'un de plus expérimenté.

— L'idée ne venait pas du rédacteur en chef, ni même de ce pauvre gamin, dit-elle. Ça nous laisse qui, à votre avis ?

— Vous voulez dire...

— Il avait décidé que le moment était venu d'écrire ses mémoires. De raconter tout ce qui n'avait jamais été dit, de sortir tous les cadavres des placards. Et ce n'est pas une image, Keller.

— Bon sang !

— Il avait vu la signature de ce gamin en bas d'un article sur un match de basket universitaire et avait décrété que c'était la personne la mieux qualifiée pour recueillir ses aveux.

— Nom de Dieu !

— Est-il besoin d'en dire plus ? J'en étais déjà venue à intercepter tous les appels téléphoniques en provenance de l'extérieur. Il fallait maintenant que je m'inquiète des coups de téléphone qu'il passait. Croyez-moi, Keller, jamais je n'ai dû prendre une décision aussi difficile, de toute ma vie.

— Je m'en doute.

— Mais est-ce que j'avais le choix ? Il fallait le faire.

— Apparemment.

Il prit son verre de thé et le reposa sans y toucher.

— À qui avez-vous demandé, Dot ?

— À votre avis, Keller ? Vous connaissez l'histoire de la petite poule rouge ?

— Non.

— Je ne vous la raconterai pas, mais comme elle ne trouvait personne pour l'aider, elle a agi toute seule.

— Vous...

— Oui.

— Dot, bon sang, mais je l'aurais fait !

— Je ne voulais même pas que vous soyez dans les parages. Je voulais que vous ayez un alibi en béton au cas où quelqu'un serait au courant de vos liens et décide de secouer la boîte pour voir ce qui en tombait.

— Je comprends. Mais compte tenu des circonstances...

— Non. Et je dois avouer que ça n'a pas été trop dur. Si la décision était difficile, l'acte en lui-même était facile. Un somnifère dans son chocolat pour l'endormir et un oreiller sur le visage pour l'empêcher de se réveiller.

— Ce genre de choses apparaît à l'autopsie.

— Seulement si on en fait une, dit-elle. À son âge... Son médecin traitant est venu l'examiner et a signé le certificat de décès, cela suffit. Je l'ai fait incinérer.

Conformément à ses dernières volontés.

— Ah bon ?

— Que voulez-vous que j'en sache ? J'ai dit qu'il voulait être incinéré et ils m'ont rendu ses cendres dans une boîte en fer. Si un guignol veut faire une autopsie maintenant, je lui ai mâché le travail. Je ne sais pas quoi faire de ces cendres, mais je trouverai bien une solution. Rien ne presse.

— Effectivement.

— Jamais je n'aurais pensé devoir faire une chose pareille, ni en être capable. Mais on ne peut jamais savoir, pas vrai ?

— Non.

— Je n'arrête pas d'y penser, mais ça finira par passer, j'imagine. Tout passe.

— Vous vous en remettrez.

— Je sais. Je tiens le coup, autant que possible. Maintenant, je dois trouver un moyen d'occuper le temps qu'il me reste à vivre.

— J'allais vous poser la question.

Elle grimaça.

— Je vais sans doute prendre ma retraite. Je peux me le permettre. J'ai mis de l'argent de côté et il m'a laissé la maison. Je peux la vendre.

— Un bon prix, certainement.

— Assurément. Sans parler de l'argent liquide ; il ne

me l'a pas véritablement légué, mais comme je suis la seule à connaître son existence...

— Vous en êtes propriétaire.

— Exact. C'est suffisant pour vivre. Je pourrai même me permettre de voyager. Partir en croisière, les pieds éventail, admirer le monde du pont d'un bateau.

— Vous n'avez pas l'air très enthousiaste.

— Sans doute parce que je ne le suis pas. À vrai dire, je préférerais continuer.

— Rester ici, vous voulez dire ?

— Pourquoi pas ? Et continuer le métier. Vous savez, c'est moi qui gérais presque tout ces derniers temps.

— Je sais.

— Mais puisque vous avez décidé d'arrêter, ça voudrait dire trouver d'autres personnes avec qui travailler, et celles que je connais, je ne les aime pas trop. Alors, je ne sais pas.

— Vous ne pouvez pas travailler avec des gens en qui vous n'avez pas une confiance absolue.

— Je sais. Je ferais mieux de raccrocher, je crois. Je n'ai qu'à suivre le conseil que je vous ai donné.

— Vous trouver un hobby.

— Voilà. Ça vous a réussi, je crois ? Vous êtes un philatéliste à part entière maintenant. J'ai du mal à y croire.

— Moi aussi. C'est pourtant vrai.

— Je parie que vous avez même déniché un marchand de timbres à Kansas City. Pour passer le temps.

— En fait, j'ai choisi Kansas City pour cette raison, lui avoua-t-il.

Et il lui parla de la vente aux enchères.

— C'est stupéfiant, dit-il. Vous êtes assis à côté d'un bouseux avec un pantalon qui tire-bouchonne et un t-shirt sale, et vous le voyez lever le doigt plusieurs fois et dépenser cinquante ou cent mille dollars pour des éditions « premier jour ».

— Je ne sais pas ce que c'est. Non, ne m'expliquez pas. J'ai l'impression que les timbres ne seront jamais mon hobby, mais je me réjouis que ce soit devenu le vôtre. On peut donc dire que vous avez pris votre retraite, c'est ça ? Vous êtes prêt à profiter pleinement du troisième âge.

— En fait...

— Quoi ?

— Pas vraiment.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La philatélie est un hobby très coûteux. Enfin, pas nécessairement. On peut acheter des milliers de timbres à deux ou trois cents pièce, mais si on se passionne réellement...

— Ça coûte cher.

— Oui. J'ai peur d'avoir pioché dans mon fonds de retraite depuis un mois. J'ai dépensé beaucoup plus que

prévu.

— Sans blague.

— Le plus grave, c'est que j'aime ça, dit-il. Et j'apprends de plus en plus au fur et à mesure. J'ai envie de continuer à dépenser de l'argent pour acheter des timbres de valeur.

Elle l'observa d'un air songeur.

— On dirait que vous n'êtes pas prêt à prendre votre retraite, finalement.

— Je n'en ai pas les moyens, dit-il. Plus maintenant. De plus, je n'en ai pas vraiment envie. À vrai dire, je voudrais travailler le plus possible, j'ai besoin de cet argent.

— Pour acheter des timbres.

— Je sais que ça paraît idiot, mais...

— Non, pas du tout. Ça ressemble à un vœu exaucé. On a toujours bien travaillé ensemble, pas vrai, Keller ?

— Toujours.

— Je sais que certains types auxquels je pensais auraient du mal à supporter l'idée de travailler avec une femme, mais je crois que ce n'est pas un problème entre nous deux.

— Absolument pas.

— Eh bien, bénie soit la philatélie, c'est tout ce que je peux dire ! Voulez-vous un autre verre de thé glacé ? Vous me parlerez de vos éditions « premier jour », si ça vous rend heureux.

— Ce n'est pas la peine. Je suis très heureux comme ça.

{1} BMV : Bureau of Motor Vehicles. Équivalent de notre service des cartes grises (*N.d.T.*)

{2} Jeu où la femme entraîne l'homme dans son lit et le fait payer lorsque le mari,

qui est dans la combine, débarque au moment fatidique (*N.d.E.*)

{3} Litt. : « Keller tout simplement » (*N.d.T.*).

{4} Pourrait se traduire par « Queue de béton » (*N.d.T.*)

{5} Ligne de trains rapides reliant Boston à Washington, via New York et Philadelphie (*N.D.T*)

{6} Petits gâteaux distribués dans les restaurants chinois avec le dessert et contenant

un proverbe ou une prédiction (*Nd.T.*)

{7} New York University (*N.d.T.*)

{8} James Boswell, 1740-1795, fut le biographe de Johnson (*Nd.T*)

{9} Célèbre dictionnaire de citations des littératures de langue anglaise (*N.d.T.*)

{10} 1755-1776. Soldat américain pendu par les Anglais pendant la guerre d'Indépendance (*N.d.T.*)

{11} 1801-1870. Amiral américain qui remporta les batailles de Mobile et de New

Orleans pendant la guerre de Sécession (*N.d.T.*)